Une troupe de comédiens, par Anatole Leroy-Beaulieu

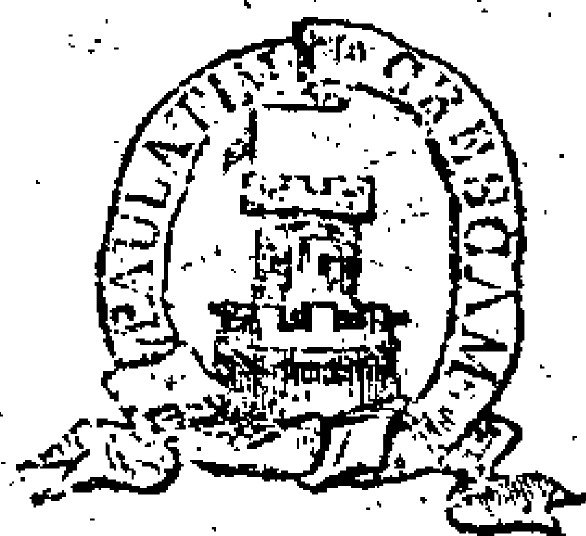
UNE TROUPE

DE

COMÉDIENS

PAR

ANATOLE LEROY-BEAULIEU



PARIS
ACHILLE FAURE, LIBRAIRE-ÉDITEUR
23, BOULEVARD SAINT-MARTIN, 23

1867



UNE TROUPE

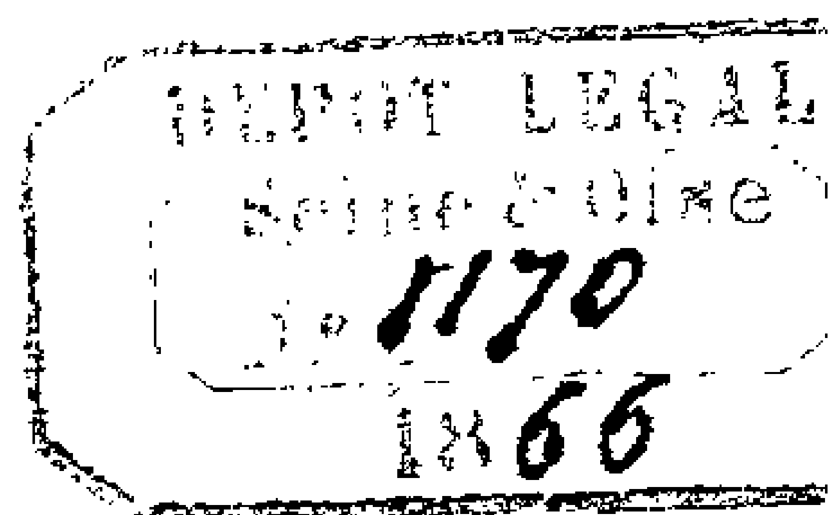
DE COMÉDIENS

POISSY. — IMPRIMERIE DE A. BOURET.

UNE TROUPE

DE

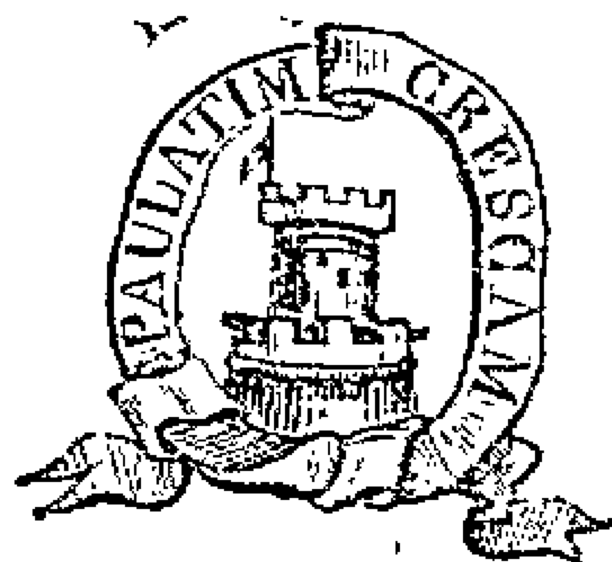
COMÉDIENS





PAR

ANATOLE LEROY-BEAULIEU



PARIS
ACHILLE FAURE, LIBRAIRE-ÉDITEUR
23, BOULEVARD SAINT-MARTIN, 23

1866

UNE TROUPE

DE COMÉDIENS

I

UN PARI

Au printemps de l'année 1847, il y avait à Florence une troupe de comédiens qui faisait beaucoup de bruit. Elle ne jouait que la tragédie et le drame, car l'approche d'une révolution rendait tout sérieux jusqu'aux plaisirs. L'on désertait l'Opéra, les Italiens semblaient eux-mêmes fatigués des mélodies trop faciles de leurs maîtres les plus charmants. S'ils en applaudissaient encore un avec enthousiasme, c'était le dernier venu, Verdi, dont la musique tumultueuse, pleine de douleurs poignantes et de passions sourdes, exprime les souffrances et les colères de l'Italie moderne. L'on mettait de la politique par

tout, jusque dans les ballets ; le théâtre n'était plus qu'une tribune où les poëtes de toute nation prêchaient à la foule l'amour de la liberté.

Le gouvernement florentin ne voyait pas sans inquiétude ces représentations bruyantes ; mais, pour se faire supporter, il lui fallait beaucoup tolérer. Le grand duc cherchait à faire oublier son origine autrichienne, en se montrant partisan de l'indépendance : il suivait l'exemple du pape Pie IX, car les souverains qui avaient le plus à redouter l'esprit nouveau en subissaient l'entraînement, se laissaient par enthousiasme emporter à sa suite, et par politique cherchaient à le contenir en le dirigeant.

Un soir du mois de mai l'on joua le *Don Carlos* de Schiller. L'on se préoccupait peu ce soir-là de la vraisemblance historique : l'on trouvait tout naturel cet incroyable marquis de Posa, qui prétend convertir Philippe II à la tolérance. On en était encore à la première heure des révolutions, alors qu'un peuple entier est pris de naïveté et croit pouvoir d'un seul coup faire sans combats les plus grandes conquêtes. Mais en ces jours mêmes de transports où l'auditoire, dans les vers du poëte, applaudissait ses propres sentiments, l'acteur savait encore attirer l'attention; par fois même, il ravissait au poëte la meilleure part de l'admiration, car, jusque parmi les plus nobles spectateurs, il se trouvait de ces auditeurs vulgaires, plus sensibles aux qualités du comédien qui se touchent des yeux, qu'aux créations du génie qui se cache derrière ces personnages. Plusieurs de ces comédiens étaient de véritables artistes: ils s'étaient

montrés au niveau de ces grands rôles et de l'enthousiasme du public, et pour que rien ne manquât à leur triomphe, les principales actrices joignaient à un talent sérieux une grande beauté. Cela est beaucoup partout, plus encore en Italie où l'on est fier de la beauté comme d'un don national, et où l'on en admire d'autant plus les types traditionnels, que le mélange des races tend à les faire disparaître. Aussi, lorsque le rideau tomba, si quelques Florentins s'entretenaient encore de Philippe II ou de Schiller, la plupart parlaient des actrices, de leur art et surtout des grâces de leur personne. Parmi ces derniers étaient deux jeunes gens des meilleures familles de Toscane : c'est un sujet bien banal entre fils de bonne maison: il nous faut pourtant écouter ce lieu commun et entendre les deux Florentins juger les actrices de notre troupe.

— Avez-vous jamais vu, Cosimo, une plus belle femme que cette Turbini? Quelle force, quelle santé dans sa beauté! Certes, elle est aussi vénitienne qu'aucune femme de Bonifazio ou de Véronèse. Avez-vous bien regardé cette taille, cette chevelure, ce teint éblouissant? Il faudrait voir de près cette peau blanche et fine sous laquelle reluit un sang riche et frais. Voilà la vraie beauté, celle qui naît de l'égal développement de toutes les parties, où tout est robuste, et où la vie, débordant dans un corps magnifique, s'épanouit en toute sa virile jeunesse.

— Je comprends, Gaudenzio, répondit l'autre jeune homme, votre enthousiasme de naturaliste pour ce luxe de chair et de vie; mais quelque belle

que soit la Turbini, permettez-moi de n'être point de ses adorateurs.

— Ainsi, vous lui préférez cette petite langoureuse de Manidi : cela sied à un mélancolique comme vous ; vous avez peur des femmes qui se portent trop bien.

— Ne raillons point, reprit Cosimo : gardez votre amour aux grasses nymphes de Titien ; allez même jusqu'aux épaisses et rubicondes déesses de Rubens ; moi je demeure Florentin ; je préfère la beauté moins ample et plus fine de contours ; j'aime les lignes sévèrement dessinées, les couleurs sobres, et par-dessus tout je veux que le corps laisse voir l'esprit ; vous savez ma maxime favorite : *mens pulchra in corpore pulchro.* Et vraiment, que vous révèle le visage de cette Turbini ? N'est-ce point une femme vulgaire en dépit de sa beauté ? Et quand elle serait la plus séduisante créature du monde, je n'en aurais point plus de goût pour elle.

— Quoi ! répartit Gaudenzio, vous êtes ainsi dupe du théâtre ? Parce que la Turbini était ce soir une maîtresse de roi vous jugez qu'elle en a l'âme ? Pour moi j'ai seulement vu qu'elle était aussi grande artiste qu'elle est belle. Si la Manidi avait eu un rôle de coquetterie ou de passion, vous n'en auriez point meilleure opinion que de sa rivale.

— Elle ne joue jamais de ces rôles-là.

— Tant pis pour elle ! Croyez-vous de bonne foi qu'il ne faille point plus d'esprit pour faire la coquette, l'intrigante, la courtisane même que pour jouer une bonne petite personne bien timide et bien sage ?

Vous me forceriez à vous dire que tous ces rôles de princesse vertueuse ne sont que des rôles de bête. Mais ne vous fâchez point: mettez-vous seulement dans la tête qu'une actrice au théâtre n'est ni honnête ni coupable; qu'on ne voit en elle que son rôle, et qu'en montant sur la scène, elle prend un masque sous lequel vous ne la pouvez reconnaître.

— Mais enfin, répliqua Cosimo, n'avez-vous point senti avec quel intime enthousiasme la Manidi encourageait don Carlos à la vertu et aux grandes choses? Pour parler ainsi de ce qu'il y a de plus noble et le révéler aux autres par la voix, le geste, l'expression autant et plus que par les mots eux-mêmes, ne faut-il point sentir tout cela à un haut degré?

— Les comédiens, mon cher, ne sentent rien: ils copient les sentiments et voilà tout. Ils vous donneront à volonté de la vertu et du vice: cela leur est indifférent, c'est leur métier de vendre toute espèce de marchandises.

— Ainsi, Gaudenzio, vous croyez que la Manidi singe la vertu comme une grimace? Mais où donc voulez-vous qu'elle en prenne le modèle? Est-ce parmi ses compagnes du théâtre?

— Eh bien soit, Cosimo! la Manidi a ce que vous appelez une grande âme; je ne sais point si avec cela l'on ne peut pas avoir tous les vices du monde; mais ce que je vois clairement, c'est que malgré vos habitudes d'austérité, vous n'êtes pas insensible aux charmes de la diva. Si vous en êtes si épris, ne la voulez-vous point admirer d'un peu moins loin? Vous êtes sûr d'elle, vous n'avez pas à craindre qu'elle

ne soit de ces idoles qui, de près, perdent leur prestige. Voulez-vous la voir? Voulez-vous qu'elle soit ma maîtresse ou la vôtre? Point d'indignation; je prétends vous corriger et vous apprendre à croire à la vertu des timides et langoureuses reines de coulisses. Faisons un pari à l'anglaise : Il y a longtemps que j'ai envie de votre croquis de Bandinelli, voilà une bonne occasion de l'avoir à bon marché ; je gage contre lui une terre cuite d'un des della Robbia : vous n'y perdrez point; c'est une tête de vierge, quelque peu mystique. Acceptez-vous? Je prétends vous faire toucher du doigt les vertus cachées de votre Manidi. J'ai secrètement mes entrées chez ces dames : vous saurez demain comment. Attendez-moi après déjeuner, et le jour même nous serons en bon chemin. Sur ce, adieu, et allez rêver à votre Béatrice.

Cosimo accepta sans rien dire : il se sentait aussi troublé que joyeux à l'idée de voir cette Manidi. Il ne l'avait jamais aperçue qu'au théâtre; mais c'est souvent parmi les jeunes gens un peu sauvages, et d'imagination vive que les actrices ont, à leur insu, les plus ardents admirateurs. Ces jeunes hommes ont des engouements de jeunes filles; comme elles, ils voient tout à travers leur propre poésie : Cosimo s'était pris d'un subit enthousiasme pour la Manidi, et sa fantaisie lui en avait fait un portrait qu'il chérissait. Aussi en s'endormant se repentait-il presque d'avoir accueilli les offres de Gaudenzio, tant il tenait à son idéal et craignait de le voir flétri par la réalité !

II

SAVANT ET ARTISTE

Le lendemain de la représentation de *Don Carlos*, le signor Gaudenzio Taringhi était au travail alors que tout Florence dormait encore. C'était son habitude : il disait que le grand secret pour vivre beaucoup était de manger vite et de dormir peu : il était avare de son temps plus que de chose au monde, et d'autant plus pressé qu'il menait de front l'étude et le plaisir. Il avait cet esprit pratique des Italiens aussi propre aux sciences qu'aux arts, comme en font foi tant de savants de Galilée à Volta et à Galvani. Les sciences naturelles l'avaient toujours vivement attiré : il avait-fini par s'éprendre de la médecine, et, au grand désespoir de sa noble famille, s'était fait recevoir docteur à Bologne. « Il serait sans doute mieux

» séant, disait-il à ses parents, de me voir dans les an-
» tichambres du grand-duc bien poudré et enru-
» banné, attaché par quelque fonction honorifique
» à l'alcôve de Son Altesse. Voilà qui serait digne
» d'un gentilhomme, de l'héritier d'une des plus
» riches maisons de banque de la vieille Florence,
» d'un descendant de tant d'illustres marchands
» de notre *popolo grasso!* Mais panser des plaies,
» guérir les humains, faire avancer la science, fi
» donc! c'est œuvre de roture! »

Les Taringhi avaient tort de s'indigner des goûts de Messer Gaudenzio : il ne faisait point de la médecine un métier, c'était pour lui une science et non un art : il l'étudiait en amateur et en curieux : son but était de s'instruire, et non de guérir. Il aspirait à la gloire des Eustachi, des Césalpin, des Bellini, des Borelli et de tant d'autres anatomistes qui ont illustré l'Italie. « Si la médecine, disait-il, fait de si lents
» progrès, c'est qu'elle est trop pratique et point as-
» sez savante. Tout vrai médecin ne devrait exercer
» que pour faire des expériences, et étudier sur les
» vivants à peu près comme sur les morts. » La grande affaire de Gaudenzio c'était le problême de la vie. Il le cherchait autant en philosophe qu'en savant, seulement il n'en demandait la solution qu'au scalpel. Aussi il coupait, taillait, recousait hommes et animaux de toute sorte, vivants et morts, nés ou à naître, espérant toujours arracher à la nature quelques-uns de ses secrets.

C'était du reste un parfait homme du monde que le docteur Taringhi : il était aussi bien fait que bien

élevé; il avait une grande délicatesse de traits, ce qui n'est point commun en Toscane, des cheveux châtains frisés, la mine fine et enjouée avec des yeux malins et caressants à en intimider toutes les femmes qui ont un peu peur de la médecine. Il connaissait d'enfance Cosimo des Alinari; ils étaient du même monde; il n'y avait entre eux que trois ans de différence, et, en dépit de la diversité de leurs études, ils s'étaient liés aux Universités. C'était une relation toute d'intelligence et d'habitude, sans aucune intimité de pensées, car si ce n'est que les deux jeunes gens étaient également libéraux et patriotes, ils n'avaient aucune sympathie d'esprit ou de caractère. Gaudenzio n'avait que vingt-sept ans; mais il était déjà fier de sa science, et se disait qu'à son âge, Vésale ou Bichat étaient les premiers anatomistes de leur siècle: il regardait son ami Cosimo des Alinari comme un curieux adolescent, encore imbu des préjugés de l'enfance. Il le traitait de rêveur, se plaisait à le railler et s'amusait fort de ce qu'il appelait sa naïveté.

Aussi en le conduisant à leur rendez-vous, l'accablait-il de quolibets. Vous avez sans doute, lui disait-il, passé une belle nuit aux pieds de votre reine d'hier soir: avez-vous admiré son diadême? Voilà qui est royal! de beaux diamants! la salle en était toute illuminée. Ils sont bien à elle: on ne loue point de pareilles splendeurs. Sans doute que c'est le prix de sa vertu. Mais ne sondons point ces mystères: savez-vous comment je vais vous présenter à votre divinité? Point de jugements téméraires: je n'ai encore vu ces dames qu'une fois depuis quinze jours

que nous les possédons; mais j'ai la clef de la maison. Figurez-vous que je me suis fait là un ami intime, notre enthousiaste marquis de Posa d'hier: c'est chez lui, chez Simeone Balfreddi que nous allons de ce pas. En dépit de notre admiration de la Turbini ou de la Manidi, il nous faut reconnaître qu'elles ne sont que des élèves à côté de Simeone. Voilà du talent, on dirait presque du génie: pour le port, la physionomie, le jeu muet, il n'a point d'égal, et avec tant de qualités il n'obtient qu'un succès médiocre. C'est qu'il n'est point maître de sa voix comme de ses membres. Son gosier est mal fait; s'il le pouvait assouplir, il demeurerait sans rival. Je lui ai conseillé de chanter et de vocaliser; mais il l'avait fait en vain. Sa voix n'a pas de medium et le reste n'en vaut rien: en bas elle est sourde, en haut criarde: au lieu d'éclater en tons pleins et sonores, elle s'éraille et se déchire. Il dépense un art infini à cacher ce défaut; mais sans cesse obligé de surveiller sa voix, il n'ose se fier à ses forces, et toute son action en est paralysée. — Mais nous voici arrivés et nous allons voir l'homme.

— Quoi, ici! dit M. des Alinari, jusque-là rêveur et silencieux; et que fait cet acteur à une école de médecine?

— Vous le saurez bientôt, répondit Gaudenzio; et il fit entrer son ami dans une salle basse où un homme seul contemplait attentivement un corps de femme à demi écorché.

Cosimo ne put dissimuler son dégoût en recon-

naissant, dans cet anatomiste, le marquis de Posa de la veille.

— Eh bien, docteur, dit en se retournant Simeone Balfreddi, vous venez voir si je commence à dépécer décemment un bras ou une jambe.

— Il prétend donc à la chirurgie, cet acteur, demanda M. des Alinari à Gaudenzio.

— Non, monsieur, répondit Simeone qui avait entendu la question; je fais seulement un peu d'anatomie. Vous trouvez peut-être que cela n'a rien à faire avec mon métier : toutes choses se tiennent pourtant, j'ai ouï dire qu'une grande tragédienne française, fort coquette d'ailleurs, avait voulu faire de ses mains l'anatomie des muscles de la face. Moi, je ne suis point si scrupuleux, et si je ne me mêlais de peinture, j'aurais toute ma vie fait des grimaces sans savoir avec quels muscles.

— Vous êtes peintre et acteur, monsieur, reprit Cosimo, comment pouvez-vous allier deux arts si différents?

— Si différents! répliqua Simeone : ils ne le sont point tant qu'ils en ont l'air. L'on pourrait trouver des ressemblances entre le peintre et le comédien. Tous deux doivent saisir les passions par leur forme extérieure et les rendre avec des mouvements de physionomie. L'acteur peint, ou plutôt sculpte, avec son propre corps; le peintre met en scène des personnages, les fait jouer et en fixe sur ses toiles les plus belles attitudes. Le comédien est une statue vivante qui se meut et se renouvelle sans cesse; pour cette fécondité d'invention il n'a point d'égal; mais

ses créations fugitives ne se laissent point comme celles du peintre étudier à loisir; puis l'acteur n'a qu'un instrument, ses membres, sa propre personne, et cela souvent sert mal son génie.

Simeone s'interrompit comme faisant un retour sur lui-même, mais il reprit presque aussitôt :

— Il y a encore des femmes, docteur, sur qui on peut faire un peu d'anatomie. Regardez-moi ce bras, l'on y sent au moins des muscles ; voyez ce biceps ; cela appartenait sans doute à quelque robuste montagnarde. Et cette jambe, cela n'est point rond et fade comme celles de nos beautés à la mode : il y a des os, des nerfs et des tendons là-dedans : c'est presque aussi beau qu'une jambe d'homme.

— Tout le monde ne trouve pas ces rondeurs-là si fades, répartit Gaudenzio. Mon ami Cosimo, qui est grand admirateur des femmes, vous dirait que si leur beauté montre moins de vigueur, c'est qu'elle n'est point faite pour l'effort, et cela même à ses yeux la rend plus élevée. Mais au lieu de vouloir discuter avec vous, mon ami a une grâce à vous demander : il désirerait être présenté à vos belles camarades.

— Messieurs, je suis à vos ordres, répondit Simeone. Nous avons tantôt une réunion où l'on doit décider des pièces à jouer le mois prochain : vous y représenterez le public. Mais il est encore trop tôt pour nous y rendre, et si vous le permettez, j'achèverai ma besogne avec ce bras.

— Très-volontiers, dit Gaudenzio. M. des Alinari est un désœuvré à qui le temps ne coûte rien. Vous

en avez fini avec ce tronc? Cédez-le moi : je vais l'ouvrir et m'amuser en attendant.

Pendant que le médecin et l'artiste se livraient à leur goût d'anatomie, Cosimo, qui commençait à s'habituer à cette scène, se mit à observer sa nouvelle connaissance. Simeone Balfreddi avait le front large et haut, mais serré aux tempes, en sorte que l'arcade des sourcils débordait en dehors au-dessus des yeux; les os des joues étaient également saillants, sa bouche petite et ses lèvres minces. Il restait la tête baissée sur son ouvrage; mais quand il jetait un regard vers Cosimo, le jeune homme n'eût pu dire de quelle nuance étaient ses yeux sombres et brillants qui semblaient vous percer au fond sans être pénétrables eux-mêmes.

Tout en examinant cet étrange personnage, Cosimo apprit comment il s'était lié avec Gaudenzio. Simeone était fils d'un acteur de renom devenu directeur de troupe. Il avait eu de tout temps un grand goût pour le dessin, et lorsqu'il désespéra d'arriver comme acteur aux succès qu'il rêvait, il résolut de s'ouvrir une nouvelle carrière, et sans abandonner la scène, fit de la peinture sa grande affaire. A l'époque où nous sommes, Simeone avait vingt-sept ans comme Gaudenzio : il était pressé d'essayer ses forces; mais il se sentait trop de talent naturel pour ne se point traiter avec sévérité. Il estimait par-dessus tout la science du dessin, et, en arrivant à Florence, son premier soin avait été de s'enquérir comment il pourrait poursuivre ses études d'anatomie. Il entendit parler de Gaudenzio, et désira connaître cet homme

riche et élégant qui s'était épris de médecine. Il le vit, et grâce à lui il put faire de l'anatomie à son aise. Ils s'intéressèrent l'un à l'autre, et en vérité ils étaient faits pour se comprendre : doués tous deux d'une intelligence vigoureuse et personnelle, ils n'avaient qu'un but, l'un la science, l'autre l'art, et Simeone concevait l'art autant en savant qu'en artiste.

Gaudenzio et son nouvel ami restèrent près d'une heure en besogne sans prendre grand souci de M. des Alinari, car, à leurs yeux, quiconque n'était ni savant ni artiste, n'avait que du temps à perdre ; puis au signal de Simeone ils cessèrent leur travail, et, leur toilette faite, se mirent en route pour aller chez les actrices.

III

PREMIÈRE ENTREVUE

Simeone conduisit les deux jeunes gens aux environs de San Lorenzo à une maison d'antique apparence où s'étaient logées en arrivant les principales actrices. Il les fit entrer dans une grande salle voûtée, encore ornée des portraits d'une famille éteinte. Là se trouvait réunie à peu près toute la troupe.

Rien n'était bizarre comme cette assemblée de comédiens. Une femme, dans un négligé presque pauvre, était assise à côté d'une autre splendidement vêtue : certains acteurs avaient un air trivial, et leur tenue comme leurs traits dénotait la grossièreté de leurs habitudes ; d'autres conservaient une dignité d'apparat qui, vue de plain-pied, ne semblait que de l'enflure. Dès le premier coup-d'œil Cosimo fut

frappé de l'air d'ennui de tout ce monde qu'il aurait cru plein d'esprit et de gaîté. L'on voyait que toutes ces personnes ne trouvaient point de société les unes près des autres, et qu'elles ne ressentaient de leur présence mutuelle que la gêne de n'être point seules. Mais à l'entrée des deux jeunes gens, tout changea d'aspect, les tailles se redressèrent, les mains s'élancèrent d'elles-mêmes aux cheveux comme pour les remettre en ordre, les éventails s'agitèrent et les heures semblèrent reprendre de l'intérêt pour toutes les femmes : une seule parut demeurer indifférente, c'était la Manidi.

Le docteur présenta Cosimo au chef de la troupe, M. Balfreddi, père de Simeone, puis il s'approcha de la Turbini en poussant son ami du côté de la Manidi. En se voyant en face de celle qui jusqu'ici n'avait été pour lui qu'un personnage d'imagination, Cosimo se trouva tout dépaysé. Heureusement que l'actrice ne prenait point garde à lui. A demi étendue dans un fauteuil, les pieds sur une chaise, elle regardait sans mot dire un tableau en face d'elle ; M. des Alinari prit sur la cheminée un album de dessins et se mit à en tourner les pages tout en levant de temps en temps la tête comme pour écouter ce que disaient à quelque distance Simeone et son père, mais en fait pour observer à son aise la belle actrice.

Elle demeurait immobile et paraissait ne rien voir. D'épais cheveux noirs se relevaient de chaque côté de son front ; ses sourcils à peine arqués, s'abaissaient sur ses yeux noirs largement ouverts et un peu enfoncés, ce qui donnait à son regard une sin-

gulière profondeur; son nez mince était légèrement busqué, et le bas de son visage formait avec son front arrondi un ovale parfait. Sa taille était fine et svelte, mais nettement dessinée : toute sa personne semblait empreinte d'une grâce sérieuse. Ses traits et son attitude indiquaient un mélange d'indolence et d'énergie : il y avait tant de vague dans la fixité de son regard, tant de précision dans les contours de son visage, qu'à voir seulement ses grands yeux immobiles sous leurs longs et droits sourcils, l'on croyait deviner le vague des pensées et la décision du caractère.

Cosimo contempla quelques minutes la Manidi; il se sentait à la fois ravi et intimidé; mais en homme du monde il reprit bientôt toute son aisance, et s'approchant de l'actrice :

— Madame, lui dit-il, j'étais à Don Carlos hier soir, et je m'y aperçus bien vite que je n'avais jamais compris le génie de Schiller.

— Vraiment! monsieur, fit l'actrice avec indifférence.

— La pièce, reprit Cosimo, était jouée avec tant de vérité que nous nous demandions, un de mes amis et moi, si les acteurs n'avaient point besoin d'éprouver les sentiments qu'ils expriment.

— Oh monsieur! vous nous feriez trop bons ou trop méchants.

— Mais ne préférez vous point certains rôles aux autres? Je m'imagine que vous, madame, n'auriez pas volontiers cédé le vôtre hier.

— Vous dites peut-être vrai; mais qui vous fait penser cela?

— C'est que vous réussissez si bien dans Isabelle!....

— Que je serais pitoyable partout ailleurs. Et pourquoi donc, monsieur? Je serais curieuse de l'apprendre de vous, car je vois que je n'ai point de flatterie à craindre de votre part.

— Non, mais seulement de l'admiration, reprit le jeune homme. Si vous représentez si facilement de pereils personnages, c'est sans doute que vous leur ressemblez, et qu'en exprimant leurs plus hauts sentiments, vous n'avez qu'à laisser parler votre âme. Vous serait-il aussi aisé de faire l'intrigante ou la coquette? De tels rôles vous doivent répugner et vous n'y pouvez être aussi belle, car l'on n'exprime bien que ce qu'on est capable de ressentir soi-même.

— Vous ne raillez point, monsieur? fit la Manidi en le regardant longuement avec ses grands yeux noirs. Vous avez bien bonne opinion de mon caractère, sinon de mon talent. Simeone, qui en ces choses est grand connaisseur, dit qu'un vrai comédien doit pouvoir rendre également toutes les passions; mais pour moi j'avoue qu'il est des rôles qui plaisent à mon imagination, où je m'invente facilement un modèle, et d'autres qui ne me disent rien.

— Vous en voulez sans doute qui excitent votre enthousiasme: Je comprends que vous aimiez celui d'Isabelle: comme en vous le voyant jouer l'on sen-

tait que tout l'honneur de la vie est dans l'austère dévouement aux affections et aux idées!

— Vous avez senti cela? dit l'actrice en se redressant sur sa chaise. Je crains qu'une semblable impression ne soit rare au théâtre; ou du moins si les hommes l'éprouvent, ce n'est point à nous qu'ils le viennent dire.

— On se doit trouver tout tranformé, reprit Cosimo, quand on sent toutes ces idées de beauté, d'honneur, de vertu comme vivantes et incarnées en soi. Il me semble qu'on se doit admirer et entourer de respect soi-même.

— Oui, si l'on en trouvait un peu plus autour de soi, répliqua l'actrice. Vous ne voyez sur la scène que la moitié de notre rôle. Ne louez point trop notre métier. Songez à ce qu'est d'ordinaire notre éducation, à ce que sont nos maîtres, nos admirateurs, nos compagnons.

M. des Alinari remarqua que les yeux de l'actrice s'étaient arrêtés sur une femme assise en face. Il la regarda aussi et en fut frappé. Sa taille était encore superbe, d'abondants cheveux noirs relevés en arrière laissaient voir des rides à ses tempes, et aux coins de sa bouche toujours souriante, se dessinaient des plis profonds. Ses joues semblaient luisantes, et l'œil y reconnaissait les traces du blanc et du rouge qui essayaient en vain de rendre à ces chairs fanées les couleurs de lis et de troëne, *di liglio e di ligustro* tant vantées des poëtes d'Italie. Ses yeux noirs avec leurs paupières peintes ressortaient étrangement en son visage et paraissaient démesurément grands.

Tout en sa toilette était jeune. La tête renversée en arrière, elle causait avec un acteur appuyé au dos de son fauteuil, et l'on voyait ainsi se creuser dans son cou ces sillons précoces qui sont comme les avant-coureurs de la vieillesse.

M. des Alinari ne la put regarder longtemps ; et la montrant à la Manidi : — Quelle est cette femme? lui demanda-t-il.

— C'est la Nasta, une de nos actrices, une de mes camarades, ajouta-t-elle avec une sorte d'effort.

— A-t-elle un rôle de jeune fille à jouer ici? reprit Cosimo.

— Vous êtes sévère, monsieur, répartit la Manidi. C'est une comédienne comme la plupart des autres, seulement elle a une vingtaine d'années de plus que nous. La jeunesse était tout pour elle, et elle ne peut vivre sans s'en donner l'illusion. C'est là notre histoire à toutes : nous grandissons sur la scène au milieu de la peinture des passions; nous nous habituons à ne les regarder que comme des rouages de théâtre; nous nous amusons avec elles, ou bien, si nous les prenons au sérieux, nous en faisons le tout de la vie. Que pouvons-nous faire quand arrive la vieillesse? Nous n'avons pas moins besoin de plaisir, d'amour, de succès; que voulez-vous que nous fassions? Nous luttons, nous voulons rester jeunes, nous nous épuisons à paraître toujours belles, et devenons cette femme couverte de rides et de bijoux qui étale avec vanité des charmes flétris.

— Il n'y a rien de commun entre cette femme et vous, interrompit sèchement M. des Alinari.

— Je ne parle point de moi, reprit l'actrice, mais de la plupart des comédiennes, de celles qui, dans notre Italie morcelée et toujours inquiète, courent de ville en ville sans se pouvoir faire de patrie et de foyer nulle part; de la vieille Nasta, de la radieuse Turbini, de cette enfant de onze ans qui fait une robe à sa poupée, en attendant qu'elle rêve d'intrigues comme ses aînées. Vous admirez l'art; j'en ai été aussi éprise que vous, j'aurais voulu m'en faire un dieu que j'eusse pu adorer; mais pour nous ce n'est qu'une idole souillée : l'art peut être divin pour le poëte qui enfante en soi l'idéal; mais pour le comédien qui contrefait ces personnages sublimes et prend leur masque sans prendre leur âme, ce n'est souvent qu'un métier, un commerce, une routine, où le cœur n'a plus de part que par la vanité. — Mais nous nous oublions, nous devenons bien sérieux...

— Non pas, madame, répliqua vivement Cosimo : le sérieux me plaît, et ne vous peut ennuyer. Mais, je vous en prie, ne vous calomniez pas vous-même en accusant votre art! Et il allait continuer quand il vit Gaudenzio prendre congé de la Turbini.

Il se leva, et saluant la Manidi :

— Madame, lui dit-il, permettez-moi de vous demander votre amitié.

— Ce mot a bien des sens avec nous, répondit l'actrice en lui tendant la main: je le prends au mien.

— Messieurs, dit aux deux jeunes gens Simeone, sur un signe de la Turbini : demain nous redonnons *Don Carlos :* toutes nos portes vous seront ouvertes.

Les deux amis sortirent.

— Eh bien, Cosimo, dit le docteur, vous voilà le confident de la Manidi. Ces femmes mélancoliques ne trouvent rien de si plaisant que de raconter aux jeunes gens de votre air leur douloureuse histoire. Sans doute vous savez quel homme l'a compromise, quel autre l'a trompée. Elle n'aura point manqué de vous dire d'où lui vient ce beau diadème d'hier.

— Et vous, répliquait M. des Alinari, vous ne paraissez pas avoir à vous plaindre de la Turbini.

— Non vraiment, j'en suis enchanté, reprenait le docteur. La première fois que je la vis, elle me railla de la plus séduisante manière du monde. Ces femmes que vous imaginez si faciles, ne s'en laissent point conter aussi aisément que votre Manidi ; j'étais désespéré ; mais elle a reconnu que j'étais un homme de goût et de bonne compagnie ; aujourd'hui elle ne m'a point trop maltraité, et j'ai tout lieu de croire que nous deviendrons aussi bons amis que vous et votre belle. Nous nous rencontrerons demain à *Don Carlos,* adieu, je fais des vœux pour notre bonheur mutuel.

Cosimo s'en alla seul, rêvant à la Manidi, se demandant comment une comédienne peut avoir de riches parures de diamants, et se répondant qu'après tout il suffit de jouer devant un vieillard ami des arts ou un souverain gracieux.

IV

ACTEURS ET ACTRICES

Les deux jeunes gens sortis, Simeone vint à la Manidi et lui dit d'un air moqueur :

— Qu'avez-vous donc, Maddalena, à causer aujourd'hui? Ce petit jeune homme a su vous intéresser : de quoi s'agissait-il, s'il vous plaît?

— Oh ! fit la Turbini qui avait été piquée du peu d'attention que lui avait donnée M. des Alinari : c'étaient de graves discours : il s'agissait de l'art.

— Et qu'avez-vous décidé ensemble? reprit Simeone. Ce jeune écervelé vous aura débité tous les lieux communs du monde. Il y avait pourtant à gagner avec lui. Quand nous aurons à jouer un beau rêveur à la mine inspirée et au regard profond, un de ces poëtes manqués chez qui tout est ardeur d'i-

magination, nous n'aurons qu'à penser à votre galant interlocuteur de tantôt : c'est un fort bon modèle, et je vous prie de me donner occasion de l'étudier à loisir.

— Vous faites tort à Maddalena, interrompit la Turbini. C'est d'elle qu'il faut prendre leçon : le sentiment débordait en elle tout à l'heure ; et dans cette conversation à demi-voix on voyait la passion lui sortir par tous les pores.

— Il est bien assez, ma chère, d'être froide et contrainte au théâtre ou avec vos pareilles, répliqua la Manidi ; je n'ai point comme vous le talent d'être toujours en scène et de jouer partout un rôle.

— Vous vous piquez, ma belle, répartit la Turbini ; mais ne savez-vous point qu'un homme et une femme ne se sauraient voir sans que l'un des deux joue la comédie, et ma foi j'aime mieux conduire la pièce à ma façon.

Maddalena se tourna sans répondre vers l'actrice fardée qui inspirait tant de dégoût à Cosimo :

— Ma mère, lui dit-elle, allez-vous aux Cascine ce matin?

— Ma mère! s'écria la Nasta, toujours ma mère! ne dirait-on pas, madame, que vous voulez jouer auprès de moi le rôle d'une horloge ou d'un calendrier? Vous prenez à tâche de ne me point laisser un seul instant oublier que j'ai une fille aussi vieille que vous. Que ne me donniez-vous de ce beau titre de mère devant ces messieurs, pour me tourner en ridicule? Ne vous ai-je point défendu de m'appeler ainsi, même quand nous serions seules afin qu'il ne

vous prît point fantaisie de le faire en public. Vous me donnez assez de remords d'avoir été votre mère; je ne sais pourquoi je vous ai fait élever pour me servir un jour de rivale.

— Ne vous accusez point à tort, interrompit un homme d'une cinquantaine d'années : nous pensons bien que ce n'est point votre faute si cette fille-là vous est tombée du ciel.

— Pour vous, Mariotto, répliqua la Nasta, si je ne vous savais aussi fou, vous ne me parleriez point de la sorte, ou vous auriez votre salaire quand vous me venez ennuyer de vos maussades galanteries.

— Vraiment, ma reine, reprit Mariotto, vous êtes superbe avec vos airs de Junon irritée : vous êtes plus charmante que les plus jeunes; j'aime votre maturité et votre âme de feu : je vous trouve plus belle que Carlotta, la plus belle femme du monde à mon gré, puisqu'entre toutes je l'ai choisie pour la mienne.

— Et pour cela même, dit la Turbini, vous êtes dégoûté de moi, n'est-ce pas? Mais il vous amuse encore de parler de notre mariage, comme si entre nous telle cérémonie était sérieuse.

— Tu as raison, ma chère femme, reprit Mariotto avec une sorte de ricanement qui marquait autant de dépit que de gaîté, nos épousailles n'étaient qu'une comédie un peu plus bouffe que les autres. Il n'y a ici ni femme, ni mari, ni mère, ni fille : nous sommes tous comédiens jeunes, libres et gais. Il n'y a entre nous d'autres liens que ceux que noue le caprice, ou ceux plus fugitifs encore qui chaque soir

nous unissent sur le théâtre : nous changeons de parents à chaque instant : la mère devient sœur, et le mari redevient amant : nous sommes de vrais bohémiens vivant à l'aventure. Pour moi, comme aujourd'hui je n'ai point le souci d'être assassin ou assassiné, je me vais donner du bon temps. A ce soir, Bianchina, dit-il à la Nasta ; j'irai vous présenter mes hommages au retour de mes errements nocturnes, car je suppose que pour votre promenade aux Cascine vous ne vous souciez point de moi.

— Non certes, répondit l'actrice, un drôle de votre sorte n'est point le cavalier qu'il me faut. J'irai seule, je n'emménerai point la Manidi ; il fait encore trop jour, et deux brunes comme nous se feraient tort ; si la Turbini n'a point la voiture de M. de San Sisto, je la pourrai prendre dans celle du marquis de Nepi : nous nous ferions mutuellement valoir.

— Impossible, s'écria Simeone qui dirigeait la troupe au nom de son père, nous donnons dans quelques jours *Francesca de Rimini ;* il nous faut voir à ajuster nos rôles ; Carlotta ne peut sortir ce matin.

— Alors, dit la Nasta, je vais prendre la petite Lucia ; j'aurai l'air d'une maman ; mais cela est de bon ton.

Elle sortit et Mariotto l'allait suivre, quand il entendit Simeone dire à la Turbini :

— Savez-vous que nous n'avons pas de mari à vous donner dans *Francesca ?*

— Qu'à cela ne tienne, dit Mariotto en s'avançant, ma femme fait Francesca, je ferai Lanciotto. J'avais

prévu votre embarras et j'ai étudié le rôle. Je m'entends à faire les maris trompés : j'ai assez d'expérience en cette matière. Personne ne rend la jalousie comme moi : est-ce qu'il y a besoin de sentir les choses pour les exprimer ? Allons donc ! je suis fatigué de faire le mari débonnaire, et je veux une fois être jaloux, tout mon saoûl.

— Pas de plaisanterie, interrompit Simeone avec impatience ; vous n'êtes bon qu'à faire rire : vous étiez né pour faire le polichinelle de Naples ; vous avez épousé le drame en même temps que la Turbini, et vous feriez bien de divorcer avec l'un comme avec l'autre. Quand nous avons des rôles ridicules, nous vous les donnons ; mais ici il n'y a rien pour votre bouffonneire.

— Laissez-le donc essayer, dit la Turbini ; je serais curieuse de voir sa fureur. La légende prétend que l'époux de Francesca n'avait rien de galant et de chevaleresque : avec Mariotto vous observeriez toutes les vraisemblances.

— Soit, dit Simoene, remettez-vous la chose en mémoire et nous allons répéter quelques-unes des dernières scènes : nous sommes ici tous les personnages nécessaires ; la femme, le mari et l'amant.

— Je sais mon rôle, fit nonchalamment la Turbini ; Mariotto peut s'essayer tout seul.

— Allons, Carlotta, de grâce, répliqua Simeone, point de paresse. Vous savez qu'il faut vous ajuster ensemble, que votre jeu se doit correspondre, vos voix s'accorder et avoir un diapason commun. Allons, commençons par la scène où Lanciotto découvre l'a-

mour de sa femme pour Paolo ; nous allons voir comment Mariotto s'en tirera.

Au grand étonnement de Simeone et de la Manidi, Mariotto montra dans cette scène et dans toute la fin de la pièce, une vigueur, un désespoir concentré, un égarement de colère auquel l'on était loin de s'attendre de sa part.

— C'est un rôle encore brut, cela aurait besoin d'être poli, dit Simeone ; cela manque un peu de mesure et de dignité ; mais c'est vivant, c'est profond, c'est admirable. D'où vous vient ce talent, mon ami ?

— C'est peut-être, répondit Mariotto, encore tout couvert de sueur, que ne pouvant comprendre la jalousie, j'en ai fait une étude particulière. — Allons, Carlotta, dit-il à sa femme, l'équipage de M. de San-Sisto est à la porte, venez que je vous mette en voiture.

Il sortit avec la Turbini, et Simeone resta seul avec la Manidi qui, pendant toute cette scène, était demeurée en silence.

— Vous lisez, Maddalena ? lui dit-il : Quoi ! Dante, l'enfer, l'épisode de Francesca !

— Ne dites-vous point, repartit l'actrice, que nous devrions approfondir nos rôles comme un prédicateur le texte de son sermon ? qu'il ne nous en faut même pas tenir à la pièce, et que pour mieux rendre les intentions de l'auteur, il est bon de remonter jusqu'aux sources où lui-même s'est inspiré. C'est ce que je fais maintenant : je jouerai bien Francesca à quelque jour. Il me semble que la Turbini ne s'est

point montrée assez idéale : il est vrai que la Francesca de Pellico combat si bien son amour, qu'elle paraîtra toujours trop innocente pour l'enfer.

— Mais, interrompit Simeone, n'avez-vous point admiré Mariotto? Le drôle a été superbe. Aimerait-il encore la Turbini? Est-ce un drame qu'il nous donnait ou une parodie? Ah çà, comment peut-il être épris de votre mère? N'est-ce point encore une de ses bouffonneries? Il est vrai qu'en fait de sentiment tout est possible, même l'incroyable, mais en tout cas c'est un homme que je ne comprends pas.

— Cela vous surprend, vous qui croyez avoir le secret de toutes choses, répliqua la Manidi; mais moi je suis habituée à ne rien comprendre aux gens avec qui je vis.

— A commencer par moi, reprit Simeone; mais, de bonne foi, pensez-vous être moins mystérieuse? D'où vous vient cette perpétuelle mélancolie depuis que nous avons quitté Venise? Si vous y regrettez quelqu'un vous êtes bien folle, car il y a beau temps qu'il rit de vous avec d'autres.

— Je ne sais ce que vous avez à me toujours persécuter à ce propos? répartit Maddalena avec impatience.

— Que voulez-vous? continua l'autre, je m'imagine qu'un peu de distraction vous ferait du bien. Autant je regarde les vraies passions comme un gaspillage d'esprit et de temps, autant je crois qu'un peu de plaisir, quelque amourette où le cœur n'a point de part, peut être utile comme récréation. On ne manque pas de jeunes gens à Florence, de ces petits

messieurs faits pour amuser les femmes : c'est la seule carrière que la paternelle prudence du gouvernement laisse ouverte à leur généreuse ambition.

— Ils me feraient pitié s'ils ne me donnaient du dégoût, tous vos fats de cour, répondit la Manidi.

— Hélas! reprit Simeone, votre cœur est resté à Venise. Il serait plus sage d'avoir toute une cohorte d'amants à la fois qu'un amour comme le vôtre; cela vous laisserait l'esprit plus libre pour étudier. — Vous seriez admirable si vous vouliez : rien ne vous manque que du courage : vous aviez déjà rattrapé la Turbini; elle maigrissait de dépit, elle tremblait d'être dépassée; mais vous vous êtes arrêtée. Vous n'avez point d'énergie, vous languissez, vous rêvez. Que ne puis-je vous inoculer un peu d'ambition ou de jalousie! Il ne faudrait que cela pour vous forcer à devenir une grande actrice. Mais vous ne ferez jamais rien de bon, vous moisirez dans la médiocrité. Votre cœur est d'une pâte trop molle.

— Je ne tiens pas à être une grande artiste, répliqua Maddalena en s'en allant; je ne connais personne à qui je souhaite assez de plaire pour désirer des succès, et ne me soucie guères des applaudissements d'une foule indifférente. C'est bon pour vous autres hommes qui vous êtes endurci le cœur d'aimer en égoïstes la gloire pour elle-même.

V

QUELQUES JOURS APRÈS

M. des Alinari voyait la Manidi chez elle et au théâtre. Un jour qu'il sortait de son appartement, il rencontra Gaudenzio qui venait de chez la Turbini, car l'on sait que les deux actrices demeuraient sous le même toit.

— Eh bien, lui dit le docteur, où en êtes-vous?

— Toujours au même point, répondit Cosimo. Nous causons.

— Et de quoi? de vous? d'elle? de votre amour?

— Non, d'art, de poésie, de voyages, de politique.

— Ah! çà, l'aimez-vous cette femme?

— Vous savez bien que oui : vous vous en êtes aperçu avant moi.

— Mais il vous semble qu'elle a peu de goût pour vous ?

— Non. Je me flatte au contraire de ne lui pas être indifférent.

— Et vous vous arrêtez là ! Vous vous payez toujours de grandes phrases et de faux sentiments. Vous prenez un chemin bien long pour arriver à un but qui est tout près de vous. Vraiment vous êtes à plaindre. Quand je vous entends parler de la noblesse de l'amour, votre enthousiasme me fait pitié. Allez au fond et vous verrez qu'en fin de compte le sublime, l'idéal, le divin amour n'est que l'attraction de deux muqueuses.

— Très-bien, répartit M. des Alinari, vos maximes font honneur à votre maîtresse.

— Fi-donc ! répliqua le docteur ; on ne tient point de ces discours-là aux femmes. On a égard à leur délicatesse, et on leur recouvre tout de sentiment. La Turbini est ma maîtresse ; je ne vous le cache pas. Je sais qu'elle est à M. de San Sisto : elle-même ne s'en défend point ; mais qu'importe ? M. de San Sisto est un fort galant homme, et c'est au plus riche d'être jaloux.

— Parfait ! reprit Cosimo. Si quelqu'un en pareille matière doit être exempt de préjugés, c'est un naturaliste comme vous.

— Certainement, répartit le docteur ; mais, pour parler votre langue, la Turbini a d'autres charmes que ceux que voient les yeux. Je ne vous dirai rien de son esprit qui est adorable, de son humeur qui la ferait aimer deux ans de suite ; mais sachez qu'elle

a des vertus à vous la faire vénérer. C'est la bonté en personne. Hier, comme j'allai la voir, elle me fit attendre sans fin. Elle avait chez elle une de ces actrices muettes dont tout le rôle est de marcher gravement sur la scène en reine ou en esclave : cette fille avait eu la disgrâce d'avoir un enfant; c'était la première fois et elle en était désolée. Elle comptait son chagrin à Carlotta qui pour la consoler lui donnait des robes, de vieux bijoux, du linge pour elle et son poupon tout cela avec de bonnes paroles. J'entendais à travers la porte sans rien voir, car pour épargner l'amour-propre de la pauvre comparse, la Turbini ne me voulait point laisser entrer. Avez-vous découvert à votre Manidi de ces délicatesses? Du reste, il n'y a pas là de quoi s'étonner, Carlotta est toute sanguine : les gens de ce tempérament ont la bonté comme la gaîté dans le sang; ils aiment à s'amuser et ne sauraient avoir de méchanceté.

— Oui, je connais vos principes, interrompit M. des Alinari, les vertus sont des affections du sang ou de la moelle épinière comme d'autres, et quand elles passent certaines bornes, vous les appelleriez volontiers des névroses. Mais puisque vous jugez si facilement des gens, que pensez-vous de Maddalena?

— Chez elle il y a un surcroît de lymphe et beaucoup de nerfs, répondit Gaudenzio. Cela n'est point bon : rien d'instable, de bizarre, d'excessif comme les nerfs d'une actrice : Je ne m'y voudrais fier. Les passions les plus violentes peuvent jaillir en un moment de l'indolence même. Mais, mon cher, ce de-

vrait être à vous à m'instruire du caractère de la Manidi. J'ai sondé Carlotta là-dessus; mais elle est très-délicate, et craint de faire tort à sa compagne. Tout ce que j'ai appris, c'est que Maddalena n'a pas encore vingt-deux ans, tandisque Carlotta en a déjà vingt-cinq. J'ai cru aussi entrevoir que votre belle avait eu du chagrin à Venise, et qu'elle n'avait point encore trouvé de consolateur à son gré. Ainsi vous avez là un rôle digne d'un chevalier comme vous. Avez-vous déjà essuyé quelques larmes? — Mais ne plaisantons pas : je vous voudrais interroger en savant désireux de faire une étude d'histoire naturelle sur les tempéraments et les passions. De quoi vous êtes-vous entretenus aujourd'hui?

— Tout bonnement de la nouvelle pièce que l'on donne ce soir, répliqua Cosimo.

— Ah oui! dit le docteur, une pièce de Victor Hugo. C'est la première fois que nos actrices la jouent. Venez dîner avec moi et nous irons ensemble. Nos impressions se tempéreront mutuellement.

M. des Alinari accepta, et le soir les deux amis allèrent de compagnie voir Angelo de Padoue. La Turbini faisait Tisbe la comédienne, la Manidi Catarina femme du podestat. C'était la Turbini qui avait le grand rôle; elle le joua avec une grande habitude du théâtre, beaucoup d'assurance et d'esprit; mais la faveur du public fut ce soir-là pour la Manidi qui montra une ingénuité, une élévation et un naturel à en ravir les plus difficiles, même Simeone. Carlotta ne s'était encore jamais vue éclipsée sur la scène : elle en fut tout émue. Elle voyait déjà avec

peine Maddalena partager ses succès; mais elle n'avait jamais songé que sa jeune compagne lui pût enlever la meilleure part de sa gloire. Elle en croyait à peine les applaudissements dont le public saluait la Manidi, et bien qu'elle se promît une revanche, elle ne pouvait apaiser le tumulte de ses sentiments.

A la fin de la représentation, M. des Alinari se précipita au-devant de la Manidi et lui exprima son enthousiasme avec la vivacité qui lui était naturelle. Maddalena, encore toute enivrée des excitations de la scène, le teint brillant, les yeux animés de toute la joie du triomphe, écoutait en souriant les éloges du jeune homme, lorsque la Turbini s'avança d'un air indifférent, et d'une voix caressante, dit à sa rivale :

— Une bonne nouvelle, ma chère : on me dit que Beppino va nous venir à Florence. Vous savez qu'il s'était marié pendant notre séjour à Naples : il va venir avec sa femme, une charmante créature à ce qu'il paraît. Il arrive ces jours-ci, et j'espère qu'il se souviendra assez de nous pour nous venir voir.

La Manidi parut se troubler; Cosimo ne l'osait interroger et ne savait qu'imaginer. Ils se trouvèrent mal à l'aise ensemble, et bien que l'actrice redevînt promptement naturelle, M. des Alinari s'inquiétait en dépit de lui-même de ce que pouvait être ce Beppino dont on annonçait la prochaine arrivée.

VI

UN DRAME RÉEL

— Savez-vous, Carlotta, dit le lendemain Simeone à la Turbini, que si vous n'y prenez garde la petite Maddalena va vous passer sur le dos. Grâce à vous, la voilà grande et je ne sais où elle s'arrêtera.

La Turbini n'avait point besoin qu'on excitât sa jalousie. Depuis ses débuts elle n'avait eu d'autre rivale que la Nasta, et grâce à la jeunesse, elle avait eu la meilleure part des succès de la troupe. Quelques années auparavant, la Manidi ne lui semblait qu'une petite fille qu'elle se plaisait à prendre sous sa protection et traitait en sœur cadette. Mais peu à peu elle l'avait vue devenir sa rivale en talent comme en beauté, et maintenant elle craignait que sa jeune

compagne ne la reléguât au second plan. Cette pensée lui était insupportable : elle se reprochait amèrement ses bontés d'autrefois pour la Manidi, et ne voyait plus rien en elle qui ne lui déplût. Jusqu'ici elle ne s'était point avoué qu'elle fût jalouse de Maddalena : ce sentiment d'envie lui eût semblé une reconnaissance de son infériorité. Elle avait continué à choyer sa jeune rivale, et tout en lui laissant voir parfois une aigreur involontaire, elle eût voulu toujours paraître son amie et sa protectrice. Mais Maddalena ne se souciait point de ces airs de supériorité : c'était un grief de plus pour l'orgueilleuse actrice, et elle se sentit tout d'un coup dominée par la sourde jalousie qui courait depuis longtemps dans son cœur. Il lui semblait que si elle se voyait dépassée par la Manidi, elle ne se saurait empêcher de la haïr.

L'on donna plusieurs fois Angelo : la Turbini demeura inférieure à Maddalena pour qui du reste aucun rôle n'était plus favorable que celui de Catarina. L'actrice vaincue dissimula son mécontentement ; mais sa jalousie repliée sur elle-même s'accrut encore des efforts qu'il lui fallait faire pour se cacher. Elle s'irritait d'être obligée d'applaudir aux triomphes de sa rivale; mais ne se voulait point donner une humiliation de plus en laissant voir une envie impuissante. Aussi se montrait-elle plus gaie et plus bienveillante que jamais.

M. des Alinari, qui voyait de plus en plus souvent la Manidi, fut pendant toute une semaine sans mettre les pieds chez elle; il était allé au devant de sa sœur nouvellement mariée qui revenait de faire un

voyage de noces à Paris. Le jour même de leur retour à Florence il la mena avec son mari à la dernière représentation d'*Angelo*.

La Manidi ne les eût peut-être point aperçus, car elle s'enfermait dans son rôle et regardait peu les spectateurs ; mais la Turbini qui entrait la première en scène et jetait toujours un coup d'œil sur la salle, vit Cosimo dans sa loge, reconnut le jeune homme qui était avec lui, et devina sans peine quel lien les devait unir tous deux à la jeune femme.

Il y a au quatrième acte d'*Angelo* une des scènes les plus émouvantes du plus dramatique des poëtes. La Tisbe croit avoir surpris, au milieu de la nuit, dans l'appartement même du podestat, la femme de ce dernier en rendez-vous avec son propre amant. L'angoisse, la jalousie, la joie amère de tenir dans ses mains son amant infidèle, toutes les passions éclatent à la fois dans la comédienne. La jeune femme, écrasée sous le poids de sa fureur, se roule à ses pieds, et essaie de défendre la porte qui cache celui qu'elle aime et que réclame impérieusement sa terrible rivale.

La Turbini fut ce soir-là superbe de dédain et d'âpre ironie ; Maddelena semblait succomber sous l'émotion : on la sentait frissonner, et les paroles s'échappaient avec peine de sa bouche. C'était pour le public un de ces moments d'illusion, où le spectateur est prêt à s'élancer sur la scène au secours de la femme opprimée, et conjure en son cœur Dieu et le poëte de la sauver. Alors pourtant Catarina n'était

toujours que la Manidi, et le public applaudissait la comédie sans voir le drame réel.

Les deux actrices se parlaient en jouant dans les repos de leurs rôles : elles s'interpellaient et se raillaient entre les menaces et les prières qu'elles débitaient de mémoire. Tandis que la femme du podestat suppliait à haute voix la Tisbe : — Regarde, disait la Turbini à voix basse, là-bas dans la seconde loge de face. Et au plus fort de sa douleur feinte la Manidi, qui jouait l'effroi avec le calme d'une actrice consommée, regarde et se trouble. Elle pâlit, et s'appuie en chancelant sur une chaise pendant que Carlotta lui lance avec une hauteur et un rire superbe l'éloquente invective où la courtisane raille si cruellement la fausse vertu des femmes du monde. Les spectateurs étaient saisis d'enthousiasme : ils avaient sous les yeux une vivante émotion : les passions des actrices tournaient au profit de leurs rôles.

La Manidi se pouvait à peine faire entendre : qui l'eût vue depuis se fût aperçu que son débit était machinal; mais le tremblement de sa voix, le désordre de ses gestes étaient si vrais, que l'excès de son trouble semblait le triomphe de son art.

— Les as-tu vus? lui disait Carlotta. — As-tu reconnu le comte, ton petit Beppino d'autrefois? Il n'y a pas deux jours qu'il est à Florence, et déjà il court après toi: il faut qu'il ait envie de t'aimer encore. — Ciel! vois comme il te regarde!

La Turbini intercalait ces phrases coupées dans le silence de son rôle, et elle poursuivait :

— Vois comme sa femme est jolie! — Quelle char-

mante petite comtesse! — Comme elle se serre contre son mari ainsi que pour lui demander protection: — Il faudrait être barbare pour ne point adorer une aussi fraîche créature.

La Manidi ne répondait pas : elle ne regardait point la loge: de temps en temps seulement son regard s'échappait malgré elle de ce côté: elle réunissait toute son énergie pour rester à son rôle. Heureusement que cette pièce lui était familière, que ses paroles et ses gestes mêmes s'enchaînaient tout seuls, et que son trouble trop réel couvrait admirablement les défaillances partielles de son jeu.

— As-tu vu M. des Alinari! reprenait la Turbini: — Regarde comme la comtesse et lui se ressemblent, mêmes traits, même physionomie. — N'était-il point allé au devant de sa sœur? — C'est-elle que voilà : Cosimo est le beau-frère de Beppino.

Maddalena l'avait déjà deviné et c'était ce qui la troublait si fort. Quand vint la fin de la pièce, l'enthousiasme du public éclata librement : la Manidi, épuisée par une heure d'effort pour contenir le désordre de ses sentiments, se soutenait à peine; mais il lui fallut reparaître sur la scène, et la main dans celle de sa rivale, saluer la foule et lui sourire avec ses joues décolorées.

— Cosimo, dit en partant la jeune femme que la Turbini avait reconnue pour la sœur de M. des Alinari, comme cette actrice est pâle et encore défaite; elle ne semble point remise de son jeu tant elle y a mis de son âme.

— Elle s'use à jouer ainsi, répondit Cosimo : elle

prend trop à cœur toutes les angoisses de ses rôles, et ensuite demeure brisée d'un tel effort.

Sous ces paroles, M. dès Alinari cachait son inquiétude, car il s'était aperçu du désordre de la Manidi, et avait remarqué qu'elle se troublait davantage en regardant vers leur loge. Il n'en pouvait trouver le motif, et se promettait d'interroger le lendemain l'actrice elle-même.

— Cette Manidi, disait le comte Giuseppe di Maldi, était bien lugubre ce soir. Elle avait autrefois des rôles plus gais. Je la vis dans le temps à Venise : elle était charmante de naïveté, d'entrain et d'espièglerie. Quand nous la rappellions pour l'applaudir, elle se sauvait en courant sur la scène. C'était une vraie enfant gâtée. Nous en étions tous épris.

Elle avait autant d'admirateurs que cette Turbini qui est pourtant une belle femme : quelle taille, quelle carnation ! Vraiment ! je ne l'avais jamais bien vue à Venise !

— C'est qu'elle avait ce soir un costume délicieux, dit la jeune comtesse : cette robe bleu et or, fendue sur le devant, et qui par-derrière lui entourait le cou d'une mince fraise de dentelle, ces longs colliers de perles sur sa poitrine et dans ses cheveux blonds, tout cela était fort joli. Les vieilles modes vénitiennes n'avaient rien à envier à celles de Paris.

— Oui, reprenait le comte d'un air insouciant, une charmante toilette, et un éclat, une vie, une fraîcheur ! La Manidi n'a jamais été à lui comparer. Puis elle a perdu cette vivacité d'enfant capricieuse qui la rendait si séduisante. Il n'y a pas trop à s'é-

tonner de ce qu'elle se donne tout entière aux rôles tristes et pleureurs, elle avait déjà, au milieu de ses plus folles gaîtés, des accès de mélancolie qui, disait-on, la rendaient maussade.

— Est-ce que vous la connaissez? interrompit vivement Cosimo.

— Beaucoup : j'avais des amis très-liés avec elle : ces femmes-là ne sont pas difficiles à connaître.

— Et qu'en disait-on, demanda M. des Alinari, de l'air le plus indifférent qu'il pût prendre.

— Vous savez, reprit le comte, ce qu'on dit de toutes les actrices : on a des adorateurs et des adversaires. On ne peut faire d'heureux sans faire de jaloux; et les jolies femmes sont condamnées à avoir beaucoup d'ennemis. Les uns s'arrachent votre caricature et les autres se battent pour votre portrait : on reçoit des vers et on est chansonné : on vous donne des sobriquets comme de jolis petits noms de guerre. A ce propos, la Manidi avait un affreux nom, triste et sérieux, comme Maria, Marta, Maddalena, on lui en donnait de mieux séants, comme Ninella, Cenzinetta, Daddalina, ou je ne sais quoi.

Le comte di Maldi continua longtemps ainsi avec une légèreté qui lui était habituelle sans seulement faire attention au sérieux de son beau-frère. M. des Alinari se croyait sûr que les sentiments de Maddalena répondaient aux siens. Dans leurs fréquents entretiens sans se jamais parler d'eux-mêmes, ils en étaient venus à se montrer sous toutes les faces, et à pénétrer avant dans l'âme l'un de l'autre; mais l'obscurité du passé jetait toujours une ombre entre eux.

Cosimo n'interrogeait point l'actrice, mais il eût voulu qu'elle lui racontât d'elle-même son histoire. Les frivoles propos du comte, les sarcasmes de Gaudenzio, et encore plus le trouble soudain de la Manidi, irritaient sa curiosité. Ne sachant comment éclaircir ce mystère, il n'osait s'abandonner à son amour ; il restait en proie au doute, et selon qu'il était près ou loin de Maddalena, passait de la confiance à l'inquiétude.

VII

LE SECRET DES DEUX RIVALES

La Turbini demeurait étonnée de l'émotion qu'avait donnée à sa rivale le retour du comte di Maldi. Elle avait cru l'humilier et voyait qu'elle lui avait fait une blessure profonde. Elle ne savait encore à quelle passion attribuer ce trouble; mais pour arracher à Maddalena son secret, elle faisait instinctivement comme le médecin qui, pour connaître le mal d'un enfant, lui tâte tout le corps et appuie sur ses chairs jusqu'à ce qu'il le fasse crier.

Carlotta s'abandonnait en effet à la jalousie qui, depuis longtemps, lui montait au cœur. Tout l'irritait en Maddalena, même ce qui l'avait charmée autrefois, grâce, esprit, droiture; car la jalousie est ainsi faite que les plus belles qualités l'enveniment

au lieu de l'apaiser. Il lui semblait que pour le talent aussi bien que pour la beauté elle pouvait encore lutter avec la Manidi, mais elle se sentait trop au-dessous de sa rivale par l'âme et les sentiments pour ne s'en pas croire méprisée. Elle se vengeait de cette supériorité morale de sa compagne en lui rappelant ses fautes passées et en cherchant à la ravaler à ses propres yeux. C'est ainsi qu'elle se plaisait à lui parler du comte di Maldi parcequ'elle la voyait humiliée de ce souvenir, soit par honte de ses anciennes faiblesses, soit par dépit d'avoir été abandonnée.

La Manidi avait dix-sept ans quand on lui présenta le comte Giuseppe di Maldi. Elle l'aima, et pendant plus de deux années resta la maîtresse de ce beau seigneur, l'un des plus riches et des plus séduisants libertins de Venise. La jeune actrice s'aperçut vite que les belles manières du comte ne recouvraient qu'une âme vulgaire : elle le prit en dégoût; mais le garda encore pour amant par crainte de sa mère dont l'avidité prisait fort les prodigalités de M. di Maldi. Les poëtes que Maddalena étudiait pour le théâtre lui donnaient une haute idée de l'amour; naturellement enthousiaste, elle s'éprenait de leurs héros, et eût voulu rencontrer des hommes faits à leur image. Ceux qui l'entouraient ne lui donnaient que du mépris : un seul lui semblait avoir quelque chose de grand, c'était Simeone; mais, en admirant son intelligence, elle n'avait que de l'aversion pour ses idées. Ainsi isolée, elle ne trouvait de refuge que dans la poésie qui lui servait à la fois d'amour et de religion. La Nasta la grondait en vain de sa mélanco-

lie : de temps en temps, songeant qu'elle faisait de vains rêves d'honneur et d'amour, elle cherchait encore à s'étourdir en s'amusant; mais après des accès de gaîté forcée, elle retombait pesamment sur elle-même, et s'enfonçait plus avant dans la tristesse.

Le comte di Maldi lui avait été bien des fois infidèle avant de l'abandonner; il continuait avec elle une liaison d'habitude, et tout en raillant son humeur bizarre, était bien aise qu'on le sût toujours l'unique amant de la jolie comédienne. Il s'ennuyait en sa compagnie qu'il se ruinait encore pour elle. Il ne la quitta que lorsqu'il partit de Venise, et pour refaire sa fortune, parcourut l'Italie en quête des riches héritières.

La Manidi se sentit grandement soulagée du départ du comte, et malgré les colères de la Nasta persista à ne lui point donner de successeur. L'on se plut à imaginer que la Manidi avait eu pour son Beppino[1], une de ces passions incurables moins rares en Italie qu'ailleurs, et Maddalena elle-même le laissa croire pour en avoir plus de liberté.

Depuis près de deux ans elle avait repoussé les nombreux admirateurs qui s'empressaient autour d'elle, et ne voyait plus un nouveau visage d'homme qu'avec dégoût et ennui, tant elle était habituée à ce qu'ils prissent tous la même route pour arriver au même but. Mais dès les premiers jours elle avait été

1. L'on sait que Beppino est un diminutif de Giuseppe, Joseph.

frappée de l'originalité de M. des Alinari : ses manières nobles et simples, son ardeur à toutes choses, l'enthousiasme qu'il prodiguait lorsqu'il s'agissait d'art, de poésie ou de patrie, jusqu'au respect sans affectation qu'il lui témoignait, tout en Cosimo semblait à Maddalena nouveau et charmant. C'était la première fois qu'elle vit un homme dont les aspirations répondissent aux siennes, et elle en était d'autant plus ravie que depuis longtemps elle n'osait rien rêver de pareil. Sa jeunesse, jusque-là sans espoir et sans intérêt, lui apparut tout d'un coup comme éclairée d'un jour nouveau. Bien qu'elle ne se rendît pas compte de ses sentiments pour M. des Alinari, l'on conçoit son trouble lorsqu'à l'improviste elle découvrit sur la scène que Cosimo était le beau-frère de son ancien amant. Mais ses camarades, habitués à la croire toujours éprise du comte, pouvaient encore s'imaginer que c'était la présence de ce dernier qui l'avait émue si fort. Aussi le lendemain de la représentation d'*Angelo*, la Turbini disait-elle à Simeone :

— Elle adore donc toujours Beppino, ou bien se serait-elle amourachée de M. des Alinari ?

— Il faut qu'elle aime l'un ou l'autre, répondait l'acteur : son trouble l'a trahie. Des passions de ce genre sont des fièvres intermittentes qu'il faudrait couper. Une actrice qui se doit à son talent, ne devrait comme vous, Carlotta, prendre l'amour que comme passe-temps.

— Ne soyez point inquiet de Maddalena, reprenait

la Turbini; je me charge de sa guérison : j'ai des remèdes pour cela.

— O femme, je vous comprends, dit Simeone : enlevez tout à votre rivale, débarrassez-la de ses amants en vous en emparant, cela est bien machiné, et vraiment, si Maddalena était raisonnable, elle mettrait un cierge à sa patronne pour le succès de vos intrigues.

— Ne raillez point, maître, vous serez satisfait : je ne veux travailler qu'au profit de l'art : Maddalena aura le cœur libre, et moi je ferai une petite étude avec M. le comte di Maldi. Ce sera un bel exercice : tous les sentiments auront leur tour, coquetterie, dédain, colère, abandon, tendresse, jalousie, nous monterons note par note toute la gamme de l'amour ; et si alors notre malade n'est pas guérie, nous aurons une seconde pièce, une sérieuse tragédie, où il faudra prendre de grands airs de sainte ou d'héroïne.

— Pauvre Maddalena ! interrompit Simeone.

— Plaignez-la, reprit aigrement la Turbini, vous qui êtes aussi de ses admirateurs, et qui, sans le savoir, êtes jaloux de tout ce qu'elle aime ; c'est votre eu que je joue. Adieu, je vais m'habiller. Le comte nous a regardées hier ; le comte est depuis six mois en tête à tête avec la comtesse ; il n'y a de femmes passables à Florence que nous ; il ne tardera pas à nous venir voir. Peut-être aujourd'hui : ciel ! Il n'y a point de temps à perdre ! — et ce disant, l'actrice courut à sa toilette.

VIII

UN MARI CHARMANT

La Turbini ne se trompait point : après six mois de mariage, M. di Maldi sentait un impérieux besoin de diversion.

C'était un homme aussi léger de tête que de cœur, prodigue de son esprit et de ses affections comme de son argent. Il s'était ruiné gaîment, ne gardant pour fonds de réserve que sa belle mine et son beau nom. A trente ans il avait épousé la sœur de Cosimo qui, confiante comme la plupart des jeunes filles, ne demandait qu'à adorer son mari. Elle s'était vite laissée prendre aux belles façons de Giuseppe, et pour de banales galanteries lui avait donné son cœur. Cosimo eût bien voulu retarder ce mariage ; mais sa mère était fort engouée du comte : elle lui trouvait

toutes les qualités d'un gentilhomme, lui passait facilement sa légèreté de mœurs et de ton en faveur de son élégance, et se plaisait à prendre pour de la fermeté et de nobles convictions les étroits préjugés aristocratiques du jeune Vénitien.

Madame des Alinari avait le droit de trouver son gendre le plus charmant mari de la terre : Au bout de six mois il avait pour sa femme la même recherche de politesse qu'aux premiers jours. Il avait toujours de l'esprit pour elle, et la jeune comtesse ne lui connaissait qu'une figure. Giuseppe était trop homme du monde pour lui jamais faire mauvaise mine, et avait trop bon cœur pour lui donner le plus petit chagrin. Seulement il était heureux de l'avoir ramenée en Toscane, parce qu'il espérait qu'elle s'y passerait plus facilement de sa société.

Un soir que la Turbini ne jouait point, le comte, qui comme toujours avait été au dîner d'une aimable gaîté, demanda congé à sa belle-mère pour aller voir un de ses anciens amis de passage à Florence ; et, après avoir, avec une respectueuse galanterie, baisé le front de sa pauvre femme, il sortit et se rendit chez les actrices.

La Turbini l'accueillit en vieille connaissance, lui parla de Maddalena, le taquina sur cette ancienne liaison, sur son brillant mariage, son bonheur, et tout en paraissant s'oublier elle-même, ne laissa point de déployer toutes les grâces de son corps et de son esprit. Elle l'invita à revenir le surlendemain à une heure où elle devait répéter un rôle avec Maddalena.

— Vous serez bien aise, lui dit-elle, de revoir vos premières amours : La petite a toujours la tête pleine de vous; ce serait cruauté de votre part que de ne lui point donner un souvenir.

Le comte promit sans peine : il n'avait point d'effort à faire pour croire à l'attachement de la Manidi, et il se promettait quelques joyeux moments entre son ancienne passion et sa nouvelle. La Turbini, sûre de son triomphe, se faisait fête de cette entrevue, et se garda d'en prévenir Maddàlena.

Deux jours après, les deux actrices étaient réunies pour combiner, avec Simeone, quelques détails d'une nouvelle pièce. Carlotta entretenait sa rivale de choses et d'autres avec une parfaite liberté en attendant Simeone qui ce jour-là était en retard.

— Vous m'excuserez, dit l'acteur en entrant; je viens de faire, avec le docteur Gaudenzio, une promenade d'artiste.

— Où cela? interrompit la Turbini; vous êtes allé voir quelque vieille fresque dans la campagne?

— Ni fresques, ni statues, répartit Simeone : nous sommes allés à l'hôpital Santa-Maria-Nuova.

— Et que faire là? reprit Carlotta. Je comprends l'anatomie; mais il faut attendre que les corps ne soient plus chauds. Que cherchez-vous dans les hospices au milieu de vieillards en enfance, d'enfants décrépits, de femmes pourries, de fous ou d'idiots, de maladies puantes et dégoûtantes? Est-ce que vous avez l'amour de ce qui sent mauvais?

— Vraiment oui, répondit l'artiste, n'en déplaise

à votre beauté, le laid a son mérite, et comme le ciel ne nous en a pas été avare, il vaut bien qu'on l'étudie. Il y a de ces visages si drôlement contournés, qu'ils deviennent magnifiques de laideur. Ces horreurs dont vous faites fi peuvent parler aux sens et à l'esprit; le grotesque est une des sources les plus fécondes de l'art, et c'est la moins épuisée.

— Pour moi, dit la Manidi, je trouve assez de laid dans la nature; je voudrais que l'art la redressât, et nous rendît le monde beau et jeune des premiers jours de la création.

— Heureusement, reprit Simeone, que la terre n'est plus un fade paradis et que nous sommes sortis des bergeries de l'âge d'or. Quoiqu'en veuille Maddalena, beaucoup des artistes les plus épris de l'idéal ont à certaines heures senti comme un appétit du laid : rappelez-vous les dessins de Léonard à l'Ambroisienne de Milan : comme la laideur y est traitée avec délices et presque sensualité ! Raphaël lui-même, à ses derniers jours, semble avoir éprouvé cette sorte de concupiscence, et dans l'un de ses admirables cartons, il nous a donné les plus ignobles mendiants que l'on puisse rêver.

— Léonard, répliqua la Manidi, était toujours le plus bizarre des hommes, et pour Raphaël s'il a fini par incliner au réalisme, c'est qu'il ressentait l'influence de sa triviale Fornarina.

A cet instant un domestique remit une carte à la Turbini. « Faites entrer, » dit-elle, et se tournant vers Simeone : — C'est un homme qui nous veut admirer sans témoin, quelqu'un qu'on ne peut renvoyer :

vous aurez bien encore quelques plaies à contempler dans votre hôpital. Allez, il nous faut du mystère; je vous suivrai bientôt, car je ne tarderai pas à être de trop.

Elle parlait encore, que M. di Maldi était entré. La Manidi n'osa sortir de peur de paraître trop émue de cette visite, et elle fit au comte sa révérence la plus cérémonieuse.

— Je vous interromps, mesdames, je vois que je fais partir quelqu'un, dit M. di Maldi en saluant les actrices.

— Oui, cher comte, répartit la Turbini avec une familiarité affectée : vous êtes fort indiscret. Nous avions une conversation grave, nous parlions d'art; c'est le sujet favori de madame. Elle prétend qu'on ne doit aimer que la beauté et ne peindre qu'elle.

— Vraiment, répliqua le comte en regardant la Turbini, je crois que l'on n'en peut détacher ses yeux, et je suis tout à fait du sentiment de madame.

— Vous êtes bien fade, comte, reprit la Turbini : est-ce là l'esprit que vous nous rapportez de France? Voyons, parlez nous de vos voyages. Il y a des siècles que nous ne nous sommes vus : deux ans n'est-ce pas? ajouta-t-elle en se retournant vers sa compagne.

— Je ne me rappelle pas bien, répondit Maddalena qui essayait en vain de retenir son dépit.

— Madame a tant de distractions, dit le comte, qu'elle ne saurait garder souvenance de ces bagatelles. Il est vraiment fâcheux, que la Providence

n'ait pas eu le bon esprit de faire le cœur de l'homme, aussi léger et oublieux que celui de la femme.

— Vous faites tort à Maddalena, interrompit la Turbini : c'est la femme la plus solide en amitié qui existe.

— Ne la défendez point, reprit M. di Maldi. Je suis tout comme madame, j'aime sur toutes choses le changement. Je prendrais en dégoût la beauté en personne — à moins qu'elle ne se ressemblât pas à elle-même, ajouta-t-il avec un sourire pour la Turbini.

— Quelle exigence! s'écria Carlotta, vous voudriez que nous fussions des fées, changeant de forme à volonté.

— Certainement, répartit le comte, c'est le talent et le devoir des femmes. C'est pour cela que la toilette est une si grande chose, l'art des arts, la science dont les femmes doivent faire une étude perpétuelle.

— Je voudrais, interrompit la Turbini, que les hommes nous fissent passer des examens, et qu'on nous délivrât des diplomes de capacité?

— C'est si compliqué, reprit le comte, pour le dessin, pour la couleur! arrêter les contours, associer les nuances, calculer les effets de lumière : que de génie il faut pour ces futilités. La nature et l'homme s'y épuisent. L'industrie moderne n'a presque qu'un but, la toilette. Calculez tout ce qu'il faut d'usines ou de machines pour vous faire un ruban. Vous voulez que je vous parle de mes voyages, ce qui m'a le plus frappé, et fait le mieux sentir le

progrès de notre civilisation, c'est cela, c'est le goût de la parure qui pénètre dans toutes les classes, c'est surtout la variété de nos modes. Les costumes de toutes les nations se ressemblent; mais chaque femme varie le sien chaque jour. C'est ainsi qu'elles se rajeunissent sans cesse, et qu'à force d'art, de goût et d'esprit, au moyen d'une bagatelle de rien, elles savent donner à toute leur personne quelque chose de neuf, en sorte qu'en les voyant il nous puisse sembler que nous ne les connaissons pas encore.

— Quels inconstants vous faites, dit la Turbini, même quand vous êtes fidèles, si pour nous aimer quelque temps, vous avez besoin de vous imaginer que nous ne sommes plus les mêmes! Savez-vous que cela est effrayant?

— Pas pour vous, mesdames, reprit le comte; vous nous apparaissez sous les figures les plus diverses, vous êtes tour à tour de tous les pays et de tous les temps. Votre vie n'est qu'une suite de métamorphoses, vous êtes anciennes et modernes, en vous Faust eût trouvé à la fois Marguerite et Hélène: tantôt reines, tantôt bergères, vous avez tous les caractères, toutes les passions. Vous ne songez donc point que c'est là une des causes des éternels succès de vos pareilles? Vous êtes sans cesse nouvelles par le sentiment comme par le costume, par l'âme et le corps à la fois. Croyez-vous, vous madame, avec votre calme sourire ressembler à la Tisbe de l'autre soir? En vous voyant l'on voit plusieurs femmes,

toutes belles, spirituelles, pleines d'une forte vie : et l'on veut les aimer toutes.

La Maudi, avait dès le premier instant compris que Carlotta la voulait faire assister à son triomphe, et elle s'était promis de l'en punir par quelques mots de mépris ou d'amère ironie ; mais le comte parlait avec tant de volubilité, que son badinage ne laissait place à aucun éclat ; et, qu'elle demeurât ou qu'elle sortît, Maddalena se voyait condamnée à paraître vexée. Cette seule pensée irritait sa fierté, et elle n'en pouvait dissimuler son dépit ; à la fin, craignant de faire quelque sortie ridicule, elle se décida à se lever, et profitant des dernières paroles du comte :

— Vous me rappelez, monsieur, lui dit-elle que j'ai pour Marie Stuart un nouveau costume à essayer.

— Espérons, ma chère, dit la Turbini que cela vous renouvellera tout à fait, et qu'à vos vieux amis vous semblerez comme une autre créature. — Pauvre enfant, continua-t-elle en se retournant vers le comte, elle est orgueilleuse même avec ceux qu'elle aime !

— Laissons-la en paix, dit M. di Maldi ; avez vous pu croire que je songeasse à elle en vous venant voir? Les années et les voyages m'ont mûri, je me connais en beauté, et ne comprends plus mes méprises d'enfant ; mais hélas ! le goût en amour comme en toutes choses ne vient qu'après un peu d'exercice.

Il continua sur ce ton des galanteries que la Turbini ne repoussait que juste assez pour les encourager en leur laissant du piquant.

IX

ENTRE LES DEUX BEAUX-FRÈRES

Le premier moment de dépit passé, la Manidi était assez fière pour mépriser l'humiliation que lui prétendait imposer sa rivale; mais elle craignait que dans ses visites à Carlotta, le comte ne fût rencontré par M. des Alinari. Celui-ci lui avait déjà demandé d'où venait son émotion à la représentation d'Angelo, et en essayant d'en dissimuler la cause, Maddalena n'avait fait que paraître plus troublée. Cosimo n'insista point; mais il devint soucieux; il s'aperçut que ses visites donnaient à l'actrice une inquiétude dont il ne pouvait pénétrer le motif: il vint moins souvent, et quand ils étaient en face l'un de l'autre, ils se trouvaient tous deux mal à l'aise, comme des gens qui ont un secret qui les sépare.

Un soir que les deux rivales jouaient ensemble, M. di Maldi vint encore au théâtre avec sa femme et Cosimo. Maddalena regarda beaucoup la jeune comtesse; elle ressemblait vraiment à son frère, elle avait ses cheveux noirs, sa peau brune, ses yeux à la fois lents et ardents; mais la décision qui était le principal trait de la physionomie de Cosimo, était remplacé chez elle par un air de paisible douceur. Elle semblait si calme, si tranquillement satisfaite, la main appuyée sur le bras de son mari, que Maddalena se sentit prise d'une singulière compassion pour elle, et eût subitement un violent désir de la préserver des intrigues de la Turbini. Elle le voulut faire au prix même d'un peu d'humiliation. Elle sentait que Carlotta ne tenait au comte que pour lui donner du dépit; mais elle essaya de désarmer sa jalousie en en appelant à son bon cœur.

Avec une impétuosité de sentiment qu'elle ne savait encore surmonter, la Manidi arrêta Carlotta au sortir de la scène, et lui montrant à travers les coulisses la loge de M. di Maldi, lui dit avec toute la douceur qu'elle put mettre dans sa voix :

— Voyez comme cette jeune femme là-bas est gentille : est-ce que vous n'auriez point de remords, Carlotta, de troubler pour un caprice un bonheur aussi naïvement confiant?

La Turbini, s'imaginant que c'était la jalousie qui la faisait parler, lui répondit en souriant :

— Tu plaisantes, ma chère, qu'importe à cette petite si je vois le comte? Elle ne s'en doutera pas : son mari ne lu en montrera pas moins d'affection. Le

tout est que ses intrigues demeurent secrètes, et dans l'intérêt de la comtesse, si Giuseppe à des amourettes, il vaut mieux que ce soit avec l'une de nous, qu'avec une femme du monde qui pourrait étaler ses succès avec insolence, exciter des jalousies, des duels et des malheurs de toute sorte. »

Et, penchant la tête vers la scène pour regarder la jeune femme, Carlotta ajouta d'un air de pitié : — Ce serait trop mal de faire de la peine à une si jolie enfant : j'aurai soin qu'elle ne s'aperçoive de rien. — Mais toi, continua-t-elle d'un ton câlin, pourquoi me fais-tu tant de mystères? Entre nous il ne faut ni secret, ni rivalité. Nous pouvons nous taquiner, mais pour nous divertir. Que des femmes sans beauté ni talent soient jalouses l'une de l'autre; nous sommes toutes deux assez heureuses pour ne rien avoir à nous envier. Le monde est assez grand pour deux. Tu ne me rencontreras jamais sur ta route : si tu veux encore du comte, il est à toi. Je serai sourde à toutes ses fadaises. Nous n'en sommes pas à ce point de nous bouder pour un homme. Veux-tu reprendre Beppino?

— Non, dit sèchement Maddalena, qui venait d'éprouver une fois de plus, que le sentiment, comme le lui répétait Simeone, était souvent mauvais conseiller.

— Eh bien, chère belle, reprit joyeusement la Turbini, si le comte vous est indifférent, laissez m'en goûter un peu. Il est charmant ce Beppino, bien fait, bien élevé, spirituel à toute heure : c'est un de ces hommes qu'on ne cède pas volontiers. Tu l'as,

toi aussi, trouvé de ton goût, laisse moi m'en amuser à mon tour. Ce sera la plus innocente petite intrigue du monde : toi seule est dans le secret, et je compte sur ta discrétion avec M. des Alinari. — Mais voilà le moment de rentrer en scène : sois raisonnable, et demeurons bonnes amies. »

Carlotta serra la main de sa rivale et s'élança radieuse sur le théâtre.

La Manidi resta un instant appuyée sur un décor, regardant madame di Maldi qui avec une joyeuse tendresse souriait à son mari ; puis comme elle avait une heure de répit avant d'entrer en scène, elle alla s'enfermer dans sa chambre de toilette. La plupart des beaux théâtres d'Italie n'offraient encore aux acteurs que de petites chambres nues et froides, meublées de pauvres chaises de paille. Dans ce pays où la beauté semble le premier besoin, le confortable avait toujours été sacrifié à l'art, et les actrices qui sortaient couvertes d'applaudissements de ces salles splendides, devaient en rentrant dans leurs misérables cellules, sentir amèrement la vanité de leurs triomphes.

Une fois seule, Maddalena se mit à réfléchir sur elle-même, et elle comprit que si elle redoutait tant les intrigues de la Turbini, c'était qu'elle aimait Cosimo. Elle se demandait si elle le reverrait encore, ou s'il ne valait pas mieux quitter Florence, avant qu'il ne sût qu'elle avait été la maîtresse du comte di Maldi.

Elle était dans ces pensées lorsqu'on frappa à sa porte ; elle ouvrit, c'était la Nasta qui lui amenait

M. des Alinari. Cosimo avait remarqué que Maddalena sur la scène regardait souvent de son côté; il se trouvait ce soir-là plus excité que de coutume, et s'était subitement décidé à avoir une explication avec l'actrice. Il avait quitté sa loge, et en pénétrant dans les couloirs du théâtre avait rencontré la Nasta. Celle-ci, toujours désireuse de ramener sa fille à une vie plus gaie, avait aidé le jeune homme à la découvrir.

— Maddalena, dit M. des Alinari après quelques instants de silence, vous êtes triste, toujours plus triste. Il y a dans votre vie quelque chose qui vous afflige. Ces regrets ne vous devraient point assombrir ainsi. Qu'importe ce que nous avons été? Les années écoulées sont mortes; chaque jour nous fait renaître, chaque matin nous commençons une nouvelle et fraîche existence. Faites dater votre vie d'un beau jour. Une fois passés, nos chagrins nous devraient être aussi étrangers que ceux d'un inconnu.

La Manidi ne se put empêcher de sourire.

— Je vous devine, continua Cosimo d'un ton plus pressant : vous avez un secret, un remords peut être. Cela vous pèse-t-il? dites-le à quelqu'un; dites-le-moi, seulement pour vous l'ôter de dessus le cœur. Dieu sait que je n'ai point d'égoïste curiosité; si j'ose vous faire une telle demande, c'est que je voudrais vous voir libre et joyeuse, que votre tristesse me fait mal, enfin c'est que je vous aime.

La Manidi eut un léger tressaillement, Cosimo ne lui avait jamais dit ce mot fatal qui, une fois pro-

noncé, change tout entre un homme et une femme.

— Je vous aime, reprit M. des Alinari avec lenteur, comme un homme qui parle avec un dessein arrêté; jamais je n'ai dit pareille chose à une femme: fiez-vous à moi: d'où vous vient cette tristesse? Vous avez une mère corrompue, vous êtes née au milieu du mal, vous en avez subi la contagion, vous avez eu quelques faiblesses. Dites-moi cela, pour qu'après je vous puisse assurer que vous êtes encore belle, noble et pure. Montrez-moi cette tache qui obscurcit votre vie afin que mon amour la puisse laver.

En disant ces mots, il regardait toujours Maddalena: elle avait ce soir-là son diadême de diamants; Cosimo, se rappelant les sarcasmes de Gaudenzio, poursuivit en fixant ses yeux sur ceux de l'actrice.

— Eh bien! sont-ce ces diamants que la Nasta vous force de porter qui renouvellent pour vous de tristes souvenirs? S'il en est ainsi, brisez cette parure, et je vous en saurai bien trouver d'autres qui paraîtront moins lourdes à votre front.

— Quels étranges discours, monsieur, interrompit la Manidi.

— Vous ne me comprenez point, madame, reprit Cosimo avec dépit; j'ai bien mal su me faire estimer de vous pour que vous vous mépreniez de la sorte sur mes paroles. Cela est indigne de vous et de moi! O Maddalena, ne me raillez point, je vous en prie! Répondez-moi: d'où vient votre tristesse? avez-vous quelque chagrin? n'y a-t-il aucun moyen de vous rendre la joie?

Maddalena était toute troublée; elle eût voulu lui tout avouer; mais craignant encore de l'effrayer et de l'éloigner, elle répondit : « Je n'ai rien, c'est mon caractère d'être triste. »

M. des Alinari qui voyait son embarras, fronça le sourcil d'impatience, et se levant brusquement :
— Eh bien, dit-il, gardez le silence. J'étais fou de vous demander des aveux. Je m'imaginais vous calmer. O Maddalena, ajouta-t-il en se rasseyant, ce que vous ne me voulez point dire, oubliez-le, et je serai heureux. Il en devrait être de nos peines passées, comme des souffrances de notre corps, qui une fois finies ne nous peuvent plus attrister. Encore une fois pensez que nous changeons chaque jour, que notre âme se renouvelle plus vite que notre corps : si vous avez des remords, éteignez-les, dites-vous que vous n'êtes plus la même personne : croyez-vous que nos fautes s'attachent à notre âme et s'y collent comme de la poix? Oh! vivez d'aujourd'hui : vivez de ces jours où vous êtes belle, jeune, aimée, où vous vous sentez le cœur haut et plein de nobles aspirations!

— Hélas! répondit Maddalena, comme pour se cacher à elle-même la joie troublée que lui donnait l'amour de Cosimo, vos paroles, monsieur, m'attristent encore davantage; je ne m'attendais point à de tels discours de votre part, et j'avais cru rencontrer en vous un homme assez sage pour se contenter d'une sainte amitié.

— Mon amour ne vous doit pas troubler, répliqua M. des Alinari; vous ne semblez pas en faire

assez de cas pour cela. Oubliez ce que je vous ai dit: je ne savais ce que je faisais; car vraiment quand je vous vois si obstinément fermée, quand je pense que non contente de me taire le motif de votre agitation, vous me voulez dissimuler que vous en ayez un, je ne sais plus si je vous aime encore.

— Vous êtes bien exigeant, répondit l'actrice avec une sorte d'humilité : mais vous vous trompez étrangement si vous croyez que c'est par indifférence que j'ai des secrets pour vous. Quelque chose me trouble, c'est vrai; un souvenir qui ne vous importe guères; mais si vous le voulez je vous raconterai tout. A Venise, autrefois; — il y a de cela deux ans...

— Arrêtez-vous, interrompit M. de Alinari; ce n'est pas votre vie que je prétends connaître, je n'en ai point le droit; je veux seulement vous voir le cœur libre et léger. Ne me dites rien de plus : cela serait mal de ma part d'abuser de votre confiance pour vous arracher vos secrets. Soyez toujours calme, paraissez heureuse, et je ne songerai jamais à votre passé.

L'actrice s'arrêta un instant sans savoir si elle allait continuer son récit; mais comme elle allait poursuivre, l'on frappa brusquement à sa porte, et elle entendit Simeone crier :

— Quoi vous êtes encore enfermée! c'est à vous d'entrer en scène: êtes vous malade? faut-il que nous demeurions court au milieu d'un acte?

La Manidi se leva précipitamment, remit à la hâte sa coiffure et ses draperies en ordre, et sans avoir le temps de rien dire à Cosimo, sortit et

s'élança sur la scène tout juste à temps pour donner la réplique à Carlotta. L'on devine sans peine, que la Turbini n'eut pas ce soir-là de quoi nourrir sa jalousie.

X

RUSE CONTRE RUSE

La Turbini était devenue la maitresse du comte di Maldi; elle l'était toujours de M. de San Sisto et de Gaudenzio: « Ainsi, lui disait en riant Mariotto qui la surveillait d'assez près pour qu'elle ne lui pût rien cacher: vous avez trois amants, un officiel, un préféré et une dupe; un pour l'utile, un pour l'agréable, un autre pour le diable; et encore les méchantes langues pourraient m'ajouter en quatrième, si un mari était assez heureux pour faire nombre. »

Carlotta, dont la passion rehaussait la prudence naturelle, tenait fort à tenir secrète son intrigue avec M. di Maldi; elle prévoyait qu'un jour peut-être il ne lui serait pas inutile de l'avoir dissimulée

à tous les yeux. Elle la cacha donc à Gaudenzio, bien qu'elle ne redoutât point sa jalousie, et pour lui laisser moins de soupçons du côté du comte, elle imagina de feindre quelque autre liaison.

— Vous ne me faites point trop d'infidélités, lui disait un jour le docteur; je ne parle pas de M. de San Sisto; je l'aurais attaché de moi-même à votre maison; mais je crains quelques fats de cour.

— Oh fi! monsieur, répliquait l'actrice: vous vous abaissez à des soins aussi vulgaires? Et qu'est-ce que cela vous fait, si en arrière de vous j'ai des fantaisies? n'avez-vous pas confiance dans mon bon goût? Vous devez apprécier les choses à leur valeur: vous savez ce que sont les femmes, vous qui en découpez tous les jours: quand on connaît aussi bien que vous notre machine, on ne doit pas avoir de grandes délicatesses de sentiment sur l'usage qui s'en fait.

— C'est vrai, mignonne, répondait Gaudenzio; je ne puis être jaloux, je ne tiens qu'à être le préféré. Que tu fasses le bonheur d'un benêt de plus ou de moins, peu importe; tu as trop d'esprit pour recevoir dans tes bonnes grâces, autre chose que des gens comme il faut.

— A la bonne heure, je vous retrouve, disait la Turbini en lui caressant le menton; vous êtes délicieux: il n'y a rien comme les savants pour être sans préjugés. Aussi vous serez récompensé, vous aurez mes confidences; j'ai quelque petit projet en tête; je compte même que vous m'aiderez quand cela sera mûr; en attendant, point de vilains soupçons.

Le docteur n'en demandait pas tant : occupé de ses études il n'avait point le loisir de surveiller Carlotta, et pourvu qu'à ses heures de repos il la trouvât toujours gâie et avenante, il était satisfait.

La Turbini qui cachait à tout le monde sa liaison avec le comte en faisait parade devant la Manidi. Maddalena en avait plus de dégoût que de dépit; mais elle en paraissait vexée à dessein, afin de mieux dissimuler à sa rivale ses sentiments pour Cosimo. Carlotta n'eût, en effet, rien eu de plus pressé que de raconter à M. des Alinari toute l'histoire de Beppino; et depuis leur entretien interrompu du théâtre, la Manidi qui n'avait point eu le courage d'achever ses aveux, redoutait toujours que Cosimo ne découvrît la vérité. C'était pour elle une cause de perpétuelle inquiétude; elle ne savait où la pouvait mener l'amour de M. des Alinari; mais elle ne se pouvait résoudre à le compromettre, et encore moins y renoncer. Parfois pourtant elle voulait quitter Florence avant que Cosimo n'eût rien appris, ou bien aller d'elle même lui tout avouer; mais elle ne se décidait pas, elle différait, et attendait ce qui arriverait. Ainsi fait-on souvent quand l'esprit est troublé par la douleur ou la passion; l'on demeure sans prendre de parti, n'espérant rien et regardant néanmoins autour de soi, comme si quelque événement imprévu dût subitement tout changer.

Au milieu de ses angoisses, la Manidi était toujours obligée de jouer; elle était liée par un engagement, et il lui fallait presque chaque soir s'oublier pour revêtir un personnage étranger. L'homme est ainsi

fait, qu'il lui en coûte de sortir de soi-même, alors que toute son âme serait remplie d'amertume. Pourtant, quand elle avait fait un effort assez vigoureux pour s'arracher à ses propres sentiments, Maddalena retrouvait parfois une autre vie dans ce monde imaginaire. Mais le plus souvent elle s'affaissait sur elle-même; son jeu était mou, et sauf les passages qui exprimaient ses propres douleurs, elle semblait froide: son talent baissait en même temps que son bonheur.

La Turbini triomphait; elle revenait seule se promener devant la toile aux applaudissements du public; elle voyait sa rivale privée de ses succès, en même temps que de ses amants; elle se sentait heureuse. Mais à côté d'elle, Simeone s'affligeait des échecs de Maddalena. Il s'était épris de son talent naissant, il la sentait capable de grandes choses, et il ne pouvait voir sans souffrir tant de dons brillants perdus en de vaines langueurs. Il éprouvait devant la Manidi, ce que sentirait un avare qui verrait un fou jeter des boisseaux d'or dans la mer; il avait pour elle de la pitié et de l'indignation; il cherchait à la secouer, et lui disait parfois avec une rudesse qui n'était qu'une preuve de plus de son intérêt :

— Il faut devenir maîtresse de vous même, ma chère, il faut apprendre à votre cœur à ne battre qu'à votre commandement. Est-ce que des comédiens doivent avoir des sentiments? un autre sent, aime et souffre pour eux. Le poëte nous donne des passions toutes faites : notre âme doit être vide pour que nous la puissions remplir des sentiments que

nous avons à rendre; nous n'avons point le temps d'en avoir pour notre compte. Il faut que nous soyons toujours dispos; vous êtes obligée d'être joyeuse ou désespérée, triviale ou sublime à heure fixe : vous devez avoir votre cœur dans la main. C'est bon pour un poëte ou un compositeur d'avoir des passions, leur art s'en peut nourrir, ils peuvent chanter quand bon leur semble; mais un acteur ne doit être qu'une cire molle, qui de soi n'a pas de forme, et reçoit indifféremment toutes celles qu'on lui donne.

D'ordinaire ces discours de Simeone glissaient sur la Manidi sans l'émouvoir; mais un jour, fatiguée de semblables boutades, elle lui répondit avec impatience.

— Vous me feriez prendre en dégoût le métier de comédien si je ne le haïssais déjà! Je comprends que vous vouliez sortir de là pour vous jeter dans la peinture, car nous autres acteurs ne sommes que les valets de l'art, des corps auxquels d'autres prêtent une âme.

— Avec votre sensibilité, ma belle, répliqua Simeone, vous seriez impropre à tout. Dans tous les arts il faut que la tête reste au-dessus du cœur; il faut regarder les passions, les comprendre sans les sentir, ou bien s'en donner le divertissement et l'émotion sans se laisser emporter à leur torrent.

A cet instant entra la Turbini; mais Simeone continua sans faire attention à elle.

— Il faut enchaîner le sentiment et l'imagination. C'est à la froide raison de combiner les effets de

l'art : l'imagination n'est que le manœuvre qui présente les matériaux, le jugement seul les peut mettre en œuvre. Voilà pourquoi vous autres femmes végétez presque toujours au second rang dans tous les arts : vous ne pouvez faire un poëte, un musicien, un peintre ; vous demeurez toujours vous mêmes ; vous écoutez votre propre cœur ; votre imagination est toute personnelle et vous domine : toute votre âme s'évapore en rêves ou en inutiles passions.

— Maître, interrompit gaiement Carlotta, il en est qui ont le cœur solide, s'amusent de tout et ne s'enflamment pour rien.

— Oui, reprit l'acteur ; mais celles là n'ont point le feu intérieur dont la chaleur condensée anime les grands artistes.

La Turbini se mordit les lèvres et Simeone poursuivit.

— Si vous le vouliez, Maddalena, vous arriveriez bientôt à une gloire sans pareille ; mais il faudrait vivre hors de vous même pour mieux comprendre les sentiments d'autrui. Chez un artiste aucune passion ne doit élever la voix trop haut : l'on peut se permettre les plaisirs qui ne chatouillent que la surface, mais tout sentiment qui pénètre avant est malsain : cela distrait, cela débilite. Nous devons faire silence dans notre cœur, ou plutôt aiguiser notre sensibilité en la rendant moins impérieuse. Je m'imagine qu'un grand artiste a l'épiderme accessible aux plus fugitives impressions, mais en même temps qu'aucune émotion n'agite le fond de son cœur, que tout l'émeut et rien ne le trouble ; qu'il

a la plus grande sensibilité à l'extérieur et une sérénité imperturbable au dedans, en sorte que comprenant toutes choses, il peut tout peindre avec liberté.

— Pour moi, répliqua la Manidi, si au lieu d'être une femme sans génie j'étais un homme libre et fort, je ne craindrais pas pour me livrer à l'art de m'émouvoir jusqu'au fond, et il me semble que plus j'aurais de passion pour le beau et mieux je le saurais peindre.

— A la bonne heure! s'écria la Turbini; quel dommage que Maddalena ne soit ni peintre ni sculpteur, elle ne manquerait point d'inspiration!

— Non, réprit la Mànidi, si j'était libre, je ne voudrais pas être artiste : il y a trop de métier et de mensonge dans tous les arts. Il me suffirait de contempler, d'admirer, de sentir tout ce qui est beau, d'ouvrir mon âme toute grande à l'enthousiasme, sans être condamnée à épier mes propres impressions pour en donner à froid des images déformées.

— Je vous comprends, interrompit Carlotta en la regardant dans les yeux : vous aimeriez une vie comme celle de M. des Alinari.

La Manidi rougit, et avant qu'elle pût parler Simeone s'écria :

— Carlotta a raison : voilà ce que vous aimez, ces rêveurs, ces eunuques de l'art et de l'intelligence. Aussi bien, M. des Alinari ne vous est peut-être pas aussi indifférent que vous voudriez le faire croire.

— Vous êtes fou, Simeone, interrompit Maddalena : je ne peux voir un homme sans que vous vous

imaginiez que j'en sois éprise. M. Cosimo m'amuse; mais je ne l'aime pas, je n'aime personne ici. Je quitte Florence demain si vous le voulez.

Puis, s'apercevant que le jeu de ses paroles trahissait son émotion, la Manidi continua avec une sorte d'abandon et d'ironie :

— Après tout, vous avez raison : M. des Alinari me plaît beaucoup; sa société m'est infiniment plus agréable que la vôtre. Rien ne me charme plus que les hommes qui se connaissent à toutes choses sans avoir les petitesses d'aucun métier, qui prennent l'esprit de chaque art sans se préoccuper de ses procédés. Il me semble qu'ils jouissent de la nature et de l'art en souverains pour qui toutes ces merveilles sont faites, tandis que vous êtes comme des manœuvres à la tâche, obligés de copier un objet particulier au lieu de pouvoir vous abandonner librement à l'admiration de l'ensemble.

La Manidi cherchait par ces paroles à éloigner Cosimo de la pensée de Carlotta. Simeone la laissa dire et s'en alla de mauvaise humeur; mais la Turbini demeura pour tâcher de pénétrer sa rivale. Elles restèrent près d'une heure assises sur un canapé, se flattant et se taquinant comme d'excellentes amies, riant et plaisantant comme si elles n'eussent songé qu'à se divertir.

Carlotta entrait dans les idées de la Manidi, l'approuvait, l'encourageait, mais Maddalena apprenait la dissimulation, et elle se montra si libre et si insouciante qu'en la quittant la Turbini doutait encore de son amour pour Cosimo.

XI

UNE SOIRÉE D'ACTRICES

La Turbini commençait à craindre de s'être méprise sur les sentiments de Maddalena pour le comte di Maldi ; elle s'irritait d'être dupe de ses propres intrigues, et pour ne se laisser aucun doute, elle imagina de donner une sorte de soirée où elle pourrait voir sa rivale entre les deux beaux-frères. Elle proposa à la Nasta, à Simeone et à leurs camarades de réunir un soir leurs plus intimes amis. Ce projet eut bon accueil, Maddalena y dut consentir comme les autres, et force lui fut d'inviter M. des Alinari pour n'avoir point l'air de faire mystère de sa liaison avec lui. Cosimo soupçonnait que M. di Maldi avait pu connaître la Manidi à Venise ; la légèreté du comte

le lui avait laissé entrevoir, et il eut la curiosité de l'amener avec lui chez les actrices.

Les toilettes étaient fort diverses. La Nasta, parée et décolletée, étalait ses épaules et sa poitrine avec une vanité dont l'inpudence faisait mal à Maddalena.

— Votre mère n'a plus que cela de jeune, lui disait Simeone en riant; elle a bien le droit de nous le faire voir. Ses épaules sont encore aussi lisses et fermes que celles de la Turbini : attendez que les années, en ridant votre front, arrondissent votre taille, et nous verrons si vous ferez tant la délicate.

Rien n'était plus simple que la mise de Maddalena si ce n'était celle de sa rivale. La Turbini faisait montre de simplicité : elle avait une robe noire montante, et pour toute parure de longues boucles d'oreilles carrées à l'antique. Elle n'avait plus besoin de séduire M. di Maldi, et n'eût pas été fâchée d'attirer les regards de Cosimo.

Ils étaient tous deux arrivés ensemble. Après s'être laissé présenter par son beau-frère à la Nasta et à la Turbini, le comte se vint asseoir près de Maddalena, et devant Cosimo l'entretint de Venise et de ses premièrs succès. Il y mêlait des allusions qui embarrassaient l'actrice, et d'impertinentes galanteries que M. des Alinari ne voulait prendre que pour du mauvais gout. La Manidi ne savait d'abord d'où lui pouvait venir cette recrudescence de l'amitié du comte; mais à la fin elle devina que c'était une comédie arrangée d'avance entre Carlotta et Beppino pour cacher leur intrigue à Cosimo. Tel était bien le motif que la Turbini avait donné au comte en lui

recommandant de garder ses prévenances pour Maddalena; mais elle ne lui avait peut-être point révélé toute sa pensée. « Dissimulez bien, lui avait-elle dit, vos relations avec moi : c'est le seul moyen d'avoir la paix chez vous. L'on saura toujours vos naïves amours avec Maddalena : si l'on vous soupçonnait quelque galanterie, l'on supposerait que c'est encore avec elle, et en la faisant surveiller l'on ne découvrirait rien. Enfin si l'on vous soupçonnait quelque maîtresse, il vaudrait mieux qu'on ne vous donnât que la Manidi, que de vous attribuer toute notre troupe. » Ces arguments n'étaient point très-solides; mais le comte ne demandait qu'à se laisser convaincre : il trouvait piquant de faire un doigt de cour à son ancienne maîtresse; et en la voyant si contrainte pour lui répondre, il ne doutait point d'avoir toujours règné dans son cœur. Cela même le touchait un peu, et sans la prudence de Cosimo il eût poussé la bonté jusqu'à essayer de la consoler.

La Turbini causait avec Gaudenzio et Simeone; elle était pleine d'entrain et de gaieté, prodiguait son esprit, avait toujours les plus vives reparties et ne perdait point un mot de sa rivale.

— Quel est, demandait le docteur, ce petit vieillard si soigné et propret qui rit avec la Nasta ? S'il se remuait un peu plus, il n'aurait pas l'air trop cassé ; ses traits sont encore fins, ses cheveux blancs agréablement frisés ; il ne doit pas sentir mauvais.

— Je crois bien, interrompit Simeone, c'est un élégant du dern er siècle; il a toujours porté per-

ruque; ses yeux gris ne s'allument plus que quand il sent une femme à côté de lui.

— Vous le connaissez, docteur, dit la Turbini, c'est le marquis de Nepi. Figurez-vous qu'il est encore l'amant en titre de la Nasta. Les vieillards aiment d'ordinaire à cueillir les roses en bouton, et M. de Nepi aura fait à sa maîtresse plus d'une infidélité pour quelque fille ou enfant; mais il est enchaîné à la Nasta par le souvenir des beaux jours où il se croyait encore jeune. Il y a près de trente ans que la Nasta est veuve pour la première fois à Florence; elle n'en avait guère que seize alors.

— Peste! fit Gaudenzio, ce devait être un morceau de roi! Elle a une fort belle charpente, des muscles bien nourris, et, pour en faire quelque chose de superbe, il suffirait d'étendre là-dessus une peau fraîche et bien tirée : la peau, c'est toute la jeunesse. En fin de compte, tous vos charmes, mesdames, sont dans votre épiderme!

— La Nasta était donc fraîche comme un lis, reprit Carlotta; le marquis de Nepi reconnut ses mérites, il devint son amant, et plus tard, comme il n'était plus d'âge à faire de nouveaux exploits, il revint voir la Nasta chaque fois qu'elle s'arrêtait à Florence. Il y avait dix ans qu'ils ne s'étaient vus; la belle s'était un peu fanée. Mais le marquis a soixante-treize ans, et il a eu une longue jeunesse; il est un peu paralysé; ses yeux se sont affaiblis, il ne voit plus ses maîtresses qu'en gros. Aussi parle-t-il sans cesse des épaules de la Nasta; sans doute qu'il

les contemple voluptueusement en lui-même, telles qu'il les admirait autrefois.

— Il a de l'esprit, du reste, dit Simeone. Il s'égaie de cette amourette de trente années. Il dit qu'il a dépassé la constance de Pétrarque, qui, lui aussi, se plaît-il à ajouter, a bien fait quelques infidélités à Laure. Il garde la Nasta, parce qu'il se trouve trop riche pour n'avoir pas de maîtresse ; il lui envoie des sonnets fort bien rimés. Il s'est fait apporter ici ce soir, parce qu'il s'y peut étendre dans un fauteuil à son aise. Ses enfants en auront du dépit, et cela fera son bonheur.

— Mais, dit le docteur, la Nasta est d'un tempérament à vouloir d'autre admirateur que cet impotent.

— Oui, répondit la Turbini, elle ne se fait pas faute d'en prendre d'autres quand elle en trouve, témoin Mariotto ; mais on ne rencontre pas toujours des amants comme M. de Nepi. Vous savez que la Manidi est fille de la Nasta ; eh bien ! elle est née quelques mois après un séjour de sa mère à Florence, et la Nasta a toujours voulu persuader au marquis qu'il en était le père. Il n'écoutait que d'une oreille autrefois ; il n'était pas crédule, il aimait encore ses enfants ; mais maintenant qu'il est brouillé avec eux, il est capable de leur faire cadeau d'une sœur. La Manidi aura un bon testament : tout lui vient à souhait à cette fille-là ! Et avec cela, elle prend des airs langoureux, elle fait fi du marquis ; mais, après tout, elle a raison : elle sait que sa mère couve les œufs pour elle, et elle n'a qu'à se donner du bon temps.

Tout en parlant, la Turbini avait suivi les gestes et les regards de sa rivale; elle était sûre maintenant de l'amour de Maddalena pour Cosimo; elle jouissait de leur embarras mutuel. Son visage s'illuminait, son rire était plus franc et sonore; la gaieté la rendait plus belle que jamais, car, avec sa science de dissimulation, elle ne laissait passer sur ses traits que les rayons de sa joie, et cachait à tous les regards les fauves lueurs de sa haine.

A l'autre bout de la salle, quelqu'un la regardait en silence. Debout derrière la Nasta, et appuyé sur sa chaise, Mariotto semblait caresser des yeux les rondes épaules de sa maîtresse; mais de temps en temps il jetait sur la Turbini un regard oblique, et son front devenait plus sombre.

— Qu'avez-vous donc ce soir à ne rien dire, Mariotto? demanda tout d'un coup la Nasta, qui ne trouvait plus rien pour amuser le marquis de Nepi.

— J'ai épuisé toutes mes folies, et j'ai la tête vide, répondit l'acteur. Que ne vous faites-vous divertir par d'autres, comme par cette jeune camarade que vous avez si charitablement élevée, ajouta-t-il en montrant la Manidi; elle a l'air aussi gai qu'une vierge de nos vieux peintres. C'est heureux pour nous d'avoir dans Carlotta au moins une femme qui sache son métier.

— On naît gai ou triste, répondit la Nasta. Il paraît que le père de cette fille avait du sang allemand dans les veines; et bien qu'il ne fût point mélancolique, continua-t-elle en frappant le bras du marquis, les humeurs noires auront sauté du grand-père à la

petite-fille. On a tout fait pour son éducation, on n'a point voulu qu'elle apprît autre chose qu'à plaire. J'ai éloigné d'elle tout ce qui la pouvait rendre sombre et sérieuse; on ne lui a presque point parlé de religion; c'est chose dangereuse; je le savais par expérience; j'ai failli une fois quitter le théâtre par un accès de dévotion compliqué d'un dépit d'amour. Il y a des filles qui prennent la dévotion au tragique, et un beau jour se mettent en tête de devenir saintes, comme elles rêvaient d'être maîtresses d'un prince. Sainte Vierge! que deviendrions-nous si pareille folie prenait Maddalena; car c'est à elle de nous rendre ce que nous avons fait pour elle. Vous savez, cher marquis, qu'il nous faut quitter la scène avant qu'elle ne nous quitte.

— C'est vrai, interrompit M. de Nepi, qui sentait où elle en voulait venir, la jeunesse est une belle chose. Comment, ma belle, avez-vous trouvé le dernier sonnet que je vous envoyai, où je comparais la vieillesse à une forêt d'arbres sans feuilles, et l'amour à un beau pin parasol toujours vert?

A cet instant, Carlotta s'était levée et disait gaîment à la Manidi :

— Que pourrions-nous faire pour amuser ces messieurs? Inventons quelque chose. Voulez-vous que nous dansions? — Oh! si ces messieurs nous voulaient bien déclamer une scène de tragédie, quelle bonne comédie ce serait pour nous! Personne n'en a-t-il envie? — Dites-moi, Mariotto, n'avez-vous pas quelque chanson, quelque scène à faire rire?

— J'ai mieux que cela, repartit l'acteur, je vous

peux improviser tout un drame. Accordez-moi quelques minutes pour dresser la scène et introduire mes personnages.

Il sortit et fit apporter un théâtre de marionnettes.

L'Italie est la patrie de ces poupées dramatiques; chez ce peuple, qui aima tant les fêtes, les improvisateurs et le merveilleux, les marionnettes étaient le spectacle de ceux qui n'avaient point de théâtre. Il ne fut pourtant jamais d'usage d'en donner le divertissement à ses amis, et l'on n'eût accueilli qu'avec un médiocre plaisir cette singulière représentation, si chacun n'avait eu bonne opinion de la verve de Mariotto.

— Voilà les acteurs selon votre cœur, dit la Manidi à Simeone, ceux qu'un fil fait mouvoir à volonté.

Mariotto mit en scène les masques les plus populaires de la vieille Italie, le grave Polichinelle napolitain, Giambuja de Turin, Pantaleone de Venise et défunt Arlequin, qui vécut à Bergame; mais, sans aucun respect pour la tradition, il intervertit les rôles de ces illustres personnages, mêlant à leur histoire originelle les transformations qu'ils avaient subies dans leur voyage à travers l'Europe.

Polichinelle apparaissait d'abord grand, bien fait, son nez crochu, une camisole blanche, un large pantalon plissé, un demi-masque noir et un bonnet pointu; il gesticulait, criait, faisait le brave. Arrivait l'alerte Colombine; Pulcinella lui baisait la main, lui disait des douceurs et faisait si bien que Colombine l'acceptait pour mari. Polichinelle était le plus

heureux des hommes; mais, en son absence, Arlequin et Pantaleone venaient voir Colombine, et tous deux, l'un avec son ton narquois, l'autre son zézaiement traditionnel, la divertissaient aux dépens de Polichinelle. Il s'en aperçut, se fâcha, mit Arlequin à la porte; Colombine alors le traitait de tyran, lui disait qu'il n'était point fait pour le mariage et le menaçait de se tuer. Polichinelle, attendri, demandait pardon; mais Colombine, en voyant ce grand gaillard pleurer à ses genoux, partait d'un éclat de rire. Rien, en effet, n'était plus ridicule que la jalousie et les larmes de Polichinelle. Il le comprit et se corrigea. Il redevint gai, but avec les amants de sa femme, se mit à voyager, se fit médecin, et en passant par la France s'affubla de deux bosses. C'était le plus drôle acteur du monde, et il fut bientôt riche. Sa femme alors fit la grande dame : elle était reçue à la cour, Polichinelle l'accompagnait; mais il avait si mauvaise grâce que Colombine avait honte de lui; elle en fit un vieil oncle, puis une sorte d'intendant, enfin elle lui donna une livrée. Polichinelle allait derrière sa voiture; mais, un jour, il apprend qu'Arlequin, devenu aussi grand seigneur, est fort épris de Colombine, qu'il ne reconnaît point, et la prétend épouser. Polichinelle s'irrite; il se déguise en chevalier errant, et, dans un bal masqué, provoque Arlequin. Ils se battent, Colombine s'évanouit; mais tout d'un coup Polichinelle ôte son masque, donne la main à Arlequin, et tout finit par un éclat de rire.

Dans cette bizarre histoire Mariotto encadrait les scènes les plus bouffonnes : il prenait tous les timbres

de voix, employait tous les dialectes d'Italie, faisait l'amoureux, le jaloux, le désespéré à ne savoir s'il fallait rire ou pleurer ; puis éclatait en fusées d'esprit et de folle gaité. C'était un tourbillon d'idées, de sentiments et de bons mots. Simeone était dans l'enthousiasme : « Quelle voix ! s'écriait-il : c'est péché de gaspiller une telle imagination ! » et il complimentait et gourmandait Mariotto qui, épuisé, hors d'haleine et suant à grosses gouttes, ne répondait que par un rire convulsif.

— C'est une assez sotte histoire, dit la Turbini, et encore salie de grossièretés qui ne se supportent point. On n'altère pas ainsi des caractères aussi connus : jamais Polichinelle n'a pu se marier.

— C'est peut-être pour cela qu'il se repent de l'être, reprit Simeone, mais il cherche à s'habituer à son métier : tous les sentiments sont dans la nature.

A la fin de la soirée, le comte di Maldi se rapprocha de Carlotta : Cosimo, resté seul près de Maddalena, lui parlait avec l'ardeur d'un homme qui trois heures durant s'était vu à côté de celle qu'il aimait sans lui rien pouvoir dire.

— Venez voir deux anges, dit à demi-voix la Turbini à Simeone : voilà de quoi étudier sur nature les beaux sentiments et l'amour du premier acte.

— Avec vous, répliqua l'acteur, on n'a pas à craindre un dénoûment vulgaire. Combien de jours de printemps leur accordez-vous ?

Carlotta sourit sans répondre. Il était tard et quelques instants après chacun se retirait chez soi.

— Je vous remets à bientôt, dit la Turbini à Maddalena en la quittant; je suis curieuse de voir par quels sortiléges vous saurez tenir les deux beaux-frères en paix.

XII

COMMENT ON TEND SES FILETS

Dès le lendemain de la soirée, la Manidi se figurait que M. des Alinari avait dû apprendre son secret de Carlotta. Elle n'osait le revoir et s'enfermait chez elle. Elle obtint même de Simeone qu'au théâtre on lui fermât les portes des artistes. Mais Cosimo ne se décourageait point et, ne pouvant joindre Maddalena, il se rendit chez la Turbini.

Carlotta était seule dans son boudoir, un livre sur ses genoux.

— Comment, c'est vous, monsieur, lui dit-elle sans se lever : d'où me vient l'honneur de vous voir chez moi ?

— Je venais, madame, vous remercier de votre charmante soirée d'il y a quinze jours.

— Ah ! c'était l'autre siècle ! reprit l'actrice : vos remercîments, monsieur, sont boiteux comme les prières du poëte : Ils arrivent fort mal à propos. Je ne sais comment l'on vous à laissé entrer ici ; j'avais fait vœu de clôture pour toute la journée. Figurez-vous que j'ai quatre jours pour apprendre un rôle dont je ne sais pas une syllabe; mais si je reste court, j'en rejetterai la faute sur votre visite.

— Et pourrai-je, madame, vous demander quelle est cette pièce qui vous doit donner de nouveaux succès ? répondit M. des Alinari qui ne savait comment en arriver à ce qui seul le préoccupait.

— C'est un drame fort bizarre, Marie Tudor de Victor Hugo. Vous rappelez-vous la reine ? une femme épouvantable, atroce, tout ce qu'un forcené comme Victor Hugo a pu inventer de plus affreux. Est-ce qu'elle ressemblait à cela, Marie Tudor ? Elle est si horrible dans la pièce qu'on a peine à la prendre au sérieux. Quelqu'un me disait que Victor Hugo ne l'avait faite si effrayante que parce qu'elle était catholique. Savez-vous qui sera chargé de ce joli rôle ? Moi qui vous parle : je ne sais comment faire un pareil monstre : il me faudra appeler à moi toute une légion de démons. Maddalena est bien heureuse d'avoir toujours ces rôles où le cœur parle tout seul ! Elle fait encore là dedans une délicieuse petite créature ; et moi, tout bonnement parce que j'ai l'air bien portant, la voix forte et des bras robustes, on a trouvé qu'il était dans ma vocation de faire Marie la Sanglante.

Ainsi parlait Carlotta avec une si franche vivacité

qu'il était impossible de n'être point frappé de sa bonhomie.

— M. Simeone va-t-il venir vous voir aujourd'hui? demanda Cosimo.

— Oui, et avec lui Maddalena, ce qui, je crois, vous intéresse un peu plus. Elle est si charmante, elle a tant de grâce et de talent que malgré sa modestie j'en suis jalouse, et ce qui me fâche le plus, c'est qu'on ne lui peut garder rancune.

— Elle a été souffrante ces jours-ci, interrompit M. des Alinari.

— Non pas que je sache, répondit Carlotta. Elle semblait bien préoccupée; mais je ne pense pas que ce fût de sa santé. On dit qu'une de ses anciennes connaissances est récemment arrivée à Florence : il n'en faut pas davantage pour la troubler : elle est si fidèle en affection.

— Vous êtes très-liées toutes deux, dit Cosimo.

— Nous le serions plus si nous ne vivions pas aussi près l'une de l'autre. Le théâtre nous force à être rivales, et il ne saurait y avoir grande intimité entre nous : je le regrette; mais nous allons chacune de notre côté : nous avons chacune nos plaisirs, nos amis, nos secrets.

La Turbini allait continuer lorsqu'entra Maddalena. Celle-ci reculait involontairement en apercevant Cosimo en tête à tête avec sa rivale; mais Carlotta se leva et lui dit en souriant : « Vous arrivez à propos, ma chère, nous parlions de vous, et monsieur sera, je crois, bien aise de vous voir. » Ce disant, la Turbini sortit sans attendre de réponse.

Maddalena restait interdite, croyant que M. des Alinari savait déjà toute son histoire avec Beppino.

— Madame, dit le jeune homme d'une voix grave, après quelques instants de silence, si vous avez quelque grief contre moi, pourquoi ne point me le dire ? Je vous donne donc bien de la défiance que vous ne me vouliez plus permettre de vous voir. Mes questions de l'autre jour vous ont peut-être blessée, ou bien est-ce mon amour qui vous offense ?

La Manidi à ces paroles respirait plus librement.

— Je ne vous dirais rien de mon amour, reprit M. des Alinari, si je ne vous voyais toujours si triste : mais je m'imagine que si vous semblez ainsi abattue, c'est que vous vous trouvez seule, reléguée au milieu de gens qui ne vous comprennent point, le cœur vide ou rempli d'amers souvenirs. Moi pourtant je sens et je souffre pour vous. Je ne suis plus curieux de votre passé ; peu m'importe ce que vous avez rencontré sur votre chemin ; je vous connais et j'ai foi en vous. En me voyant vous estimer, vous admirer, reprenez confiance en vous même : ne repoussez pas mon amour : par lui vous retrouverez une vie neuve et jeune, toute débarrassée du passé. Vous souriez avec amertume : vous voulez toujours vous regarder avec les yeux d'hommes injustes et méprisants. Si vous regrettez quelque chose dans le passé, songez que l'amour purifie tout, que c'est lui qui rachète les âmes. Ah ! laissez vous aimer ! Apprenez de moi à vous estimer vous-même : mon amour vous rendra la joie, la paix, la dignité.

— Hélas ! monsieur, répondit l'actrice redevenue

maîtresse d'elle-même, ce n'est point à nous qu'il faut faire ces déclamations sur la beauté de l'amour. Nous savons tout cela mieux que vous, nous l'avons appris par cœur et débité maintes fois sur le théâtre. A toutes ces belles passions nous préférerions une calme amitié : c'est là seulement que le cœur se pourrait reposer. Croyez-vous de bonne foi que dans l'amour nous puissions retrouver la paix et la dignité? Comment nous rendrait-il ce que trop souvent il nous a lui-même enlevé? Vous me dites parfois que je suis poëte, nous autres actrices le sommes toujours un peu : laissez-moi vous dire ma poésie intime, ou si vous aimez mieux ma philosophie, car pour nous autres femmes, cela est même chose : je ne puis croire que le bonheur purifie et que notre conscience retrouve sa dignité en s'abandonnant aux désirs de son cœur. Au contraire, je vois l'âme s'élever et s'agrandir chaque fois qu'elle lutte contre elle-même ; que de fois ai-je senti cela sur la scène! Dans notre pièce d'hier par exemple, quand Francesca de Rimini cède à un moment de passion, cela l'ennoblit-il? Le monde l'admire peut-être; mais tout en pleurant sur elle, le grand poëte la jette dans son enfer. »

— Je sens comme vous, Maddalena, reprit Cosimo : je veux d'un amour qui vous élève à vos yeux comme aux miens. — Ne suis-je point maître de moi-même? poursuivit-il en s'animant? J'ai le droit de disposer de ma vie ; je me puis unir à vous devant les hommes comme devant Dieu!

— Vous êtes hors de vous, interrompit Maddalena,

qui ne pouvait elle-même contenir son émotion; de grâce, calmez-vous?

— Je suis fort calme, répliqua Cosimo d'un ton décidé. M'aimez-vous, Maddalena? Voulez-vous être ma femme?

— Vous ne vous appartenez point, s'écria l'actrice; votre éducation, votre rang, votre famille sont des maîtres qu'il vous faut respecter. Que dirait votre mère si elle vous entendait tenir de pareils propos à une fille comme moi?

— M'aimez-vous? reprit M. des Alinari. Répondez-moi : en dehors de vous, il n'y a point d'obstacle.

— Mais moi, répondit la Manidi, que penserais-je de moi-même, si j'osais accepter votre sacrifice? Non, je ne peux pas vous déshonorer devant le monde; je serais trop humiliée de vous voir abaissé pour moi; je ne vous aimerais point si je vous permettais une pareille folie!

Tandis qu'elle parlait, ses grands yeux noirs humides brillaient d'un éclat inaccoutumé; sa voix tremblait légèrement, et l'on sentait le frissonnement de tous ses membres.

— Vous m'aimez, Maddalena, s'écria Cosimo; je le vois, j'en suis sûr. Ne luttez point contre votre cœur. Pourquoi nous rendre tous deux malheureux, quand nous n'avons qu'à entrer de plain-pied dans le bonheur? Je vous aime, je vous admire; c'est moi qui m'élèverai en m'unissant à vous. Oh! ne me repoussez pas!

- Cosimo, je vous en supplie, reprit la Manidi en

joignant les mains, ne nous précipitons pas comme des âmes vulgaires: Gardons-nous de l'emportement du moment; nous sommes aveugles en cet instant. Attendons, soyons calmes, écoutons la raison!

Elle resta une minute silencieuse et reprit :

— Est-ce l'heure de parler d'amour et de bonheur, quand toute notre patrie est en feu, qu'on n'entend partout qu'un bruit d'armes, et que tout ce qui est vaillant se prépare à courir à l'ennemi? Vous qui aimiez tant notre Italie, qui vous plaisiez à me la faire admirer, l'oublieriez-vous au moment de la lutte? Oh! point de tendres discours en ces temps-ci; nous-mêmes, femmes, devons prendre un cœur d'homme. Ce serait un crime de vous retenir, de laisser votre âme s'affadir dans un sentiment vulgaire quand une cause sainte peut demain réclamer tout votre sang. Voilà pourquoi je ne voulais plus vous recevoir; je craignais de me mettre entre vous et l'Italie; je voulais vous laisser libre de faire ce que vous aviez si souvent rêvé, et d'aller de vos mains contribuer à la délivrance de votre patrie. Oubliez-moi; au moins ne parlons plus d'amour, ne faisons plus de projets de bonheur quand il s'agit du salut de tous. O Cosimo! ce n'est point l'amour qui élève l'âme et la purifie, mais c'est le sacrifice!

Et souriant avec des yeux pleins de larmes, elle ajouta :

— Je vous parle en héroïne de théâtre : c'en est le moment! Si nous nous aimons, rendons-nous dignes de l'estime l'un de l'autre, vous en préférant

la liberté de votre pays à votre amour, moi votre gloire et votre honneur à la joie de vous voir. — Savez-vous, monsieur, ce qui serait beau? L'on se bat en Lombardie; allez rejoindre vos frères, et combattez pour la commune patrie. C'est moi qui vous y enverrai; j'aurai aussi bien mérité de l'Italie; je me figurerai vous avoir armé, vous donner une bannière ainsi qu'à mon chevalier. Que voulez-vous que nous fassions désormais l'un à côté de l'autre? Que nous pourrions-nous dire que nous ne nous soyons déjà dit? Partez, montrez-moi que je ne me suis pas méprise en croyant vous connaître.

— Je partirai, répondit Cosimo; il me suffit d'être sûr de votre affection; dans le souvenir de ces courts moments, j'aurai assez de bonheur pour des mois. Je partirai; et quand l'étranger sera chassé de notre belle patrie, je reviendrai, je vous reverrai, et alors...

— Alors, reprit l'actrice avec mélancolie, c'est le grand mot; il faut toujours laisser un coin de l'horizon ouvert à la fantaisie. Eh bien! comme disent les bonnes gens, alors nous verrons.

Ils restèrent tous deux en silence sans se regarder, et se taisaient encore lorsque rentra la Turbini, suivie de Simeone.

— Nous venons bien vite, dit Carlotta. Il n'y a guère plus d'une heure que je vous ai laissés; si Maddalena y consent, nous parlerons théâtre une autre fois. Au surplus, monsieur m'a interrompue dans mes études, et j'ai à peine une idée de la pièce.

Elle continuait avec le plus naturel abandon, quand l'on annonça le comte di Maldi : la Turbini lui avait donné rendez-vous. Il parut fort surpris de rencontrer Cosimo, et celui-ci le fut encore davantage de le voir; mais le comte dit qu'il venait, lui aussi, remercier ces dames. Il s'assit près de la Manidi, et se mit à lui parler de cet air demi-soumis, demi-conquérant, qui était tout ce qu'il y avait de plus désagréable à M. des Alinari. Maddalena avait peine à cacher son embarras; la Turbini faisait elle-même des allusions perpétuelles aux plaisirs de Venise ; puis elle essayait de causer avec Cosimo, prenait avec lui tous les tons, l'interrogeait sur ses goûts, ses distractions, disait que l'étude lui paraissait la meilleure source de jouissances, se plaignait de ce que les préjugés des hommes interdissent aux femmes les sciences sérieuses, ou parlait des dernières nouvelles de la révolution de Lombardie. Elle voyait bien que M. des Alinari ne l'écoutait guère; mais elle n'en faisait pas moins de frais pour lui, comme si tout ce qu'elle lui disait eût du rester enfoui dans sa mémoire pour lui revenir au moment propice.

A la fin, Cosimo se leva sans prendre garde de dissimuler son impatience; le comte le suivit, et les acteurs, restés seuls, s'entretinrent quelques instants de *Marie Tudor*. Les deux femmes étaient distraites; Simeone n'y put tenir, et, après avoir fait beaucoup rire la Turbini par sa colère contre les fâcheux de bel air, il sortit brusquement.

— Vous n'êtes pas joyeuse, Maddalena? dit la

Turbini à sa compagne qui l'allait quitter : me serais-je méprise sur M. des Alinari? Je gage qu'il vous a tout bonnement demandé votre main. Il a du caractère et fera ce qu'il dit. C'est une affaire d'or : il sera riche, et c'est un homme fait pour une femme.— Et vous, chère belle, ajouta-t-elle en lui ouvrant la porte, vous êtes toute faite pour le mariage. Allons, j'irai à vos noces, et y donnerai le bras à Beppino.

XIII

CALME TROMPEUR

Maddalena, voyant que la Turbini n'avait point livré son secret, avait repris courage : elle se disait qu'elle avait fait tort à sa compagne, et qu'après tout Carlotta la voulait seulement taquiner. Rassurée du côté de sa rivale, elle jouissait pleinement du bonheur de se savoir aimée : elle ne se demandait plus où cela la pourrait mener. Il lui suffisait de sentir que son affection pour Cosimo leur élevait le cœur à tous deux, et elle ne plongeait point ses regards au delà du départ prochain de M. des Alinari pour la guerre de Lombardie. Élevée au milieu de femmes avides et intrigantes, elle avait de bonne heure pris leur vie en dégoût, et par contraste était devenue romanesque. L'amour qu'elle rencontrait

lui donnait tout ce qu'elle avait pu rêver ; car, ayant par-dessus tout besoin d'enthousiasme, elle trouvait, dans l'austérité même de cette liaison sans espérances avouées un charme plus pénétrant. Elle s'enfermait dans les heures présentes, et, pour empêcher son imagination de s'emparer de l'avenir, se répétait qu'il y a trop de hasards dans une guerre pour qu'on fasse des projets au delà.

Elle eut alors quelques semaines de vive joie. M. des Alinari retardait son départ; il voulait attendre qu'on entrât en campagne régulière, et, sans pouvoir se décider à quitter Maddalena, il se laissait enivrer de son enthousiasme. La Manidi savourait jour par jour ce bonheur dont elle voyait le terme se rapprocher. La sérénité de son âme rayonnait à travers toute sa personne; elle retrouvait sa vivacité naturelle, et, en redevenant heureuse, paraissait plus fraîche et plus belle.

Le comte di Maldi était plus que personne frappé du nouvel éclat de la beauté de Maddalena ; il s'en attribuait le mérite, et, quand il la rencontrait chez la Turbini, il mettait tant d'insistance à lui faire sa cour, que Cosimo, qui était parfois témoin de ses importunités, priait l'actrice de n'être point trop sévère pour le mauvais goût de son beau-frère. Il y avait déjà trois mois que M. di Maldi était l'amant de Carlotta, et il lui semblait que cela devenait un mariage. Il lui prenait fantaisie de revenir à la Manidi : il en avait tant connu depuis elle, que c'était comme une nouveauté, puis il s'irritait de la froideur qu'elle s'obstinait à lut témoigner.

La Turbini s'aperçut bientôt que le comte ne la venait plus voir que dans l'espoir de rencontrer Maddalena, et bien qu'elle ne tînt point à lui, elle en fut blessée dans son orgueil de femme, et ce fut un nouvel aiguillon de sa jalousie.

Elle était toujours maîtresse de Gaudenzio, continuait à le traiter en favori et prétendait lui révéler le fond de son cœur. Elle lui raconta les anciennes relations de M. di Maldi et de Maddalena, et en lui recommandant le secret, lui confia que le comte témoignait encore du penchant pour la Manidi. Gaudenzio entendit quelques Vénitiens de passage lui confirmer ce qu'il avait appris de la bouche de Carlotta : il jugea bien par lui même que le comte n'était point dégoûté de son ancienne maîtresse : il est vrai que Maddalena ne semblait point répondre à ses prévenances; mais le docteur était de ces hommes avisés qui en pareille matière ne se fient jamais à l'honnêteté des apparences, et il conclut bientôt que M. di Maldi et Maddalena avaient repris leurs premières relations. A ses yeux, la Manidi n'était qu'une habile intrigante et Cosimo sa dupe ; « si elle l'aimait, se disait-il, il y a beau jour qu'elle en aurait fait son amant. »

Gaudenzio prenait en pitié son malheureux ami, il le voulait éclairer et n'osait lui tout révéler. Il se contentait de lui tenir des discours ambigus. « Il ne faut trop croire à rien, disait-il, ni à l'amitié, ni à l'amour, l'on peut faire de tristes découvertes sur ses amis, ses parents, ses maîtresses. Le mieux est d'être toujours philosophe, et pour ne point avoir de dé-

ceptions, de se rappeler que le vice et la vertu ne sont que des accidents de tempéraments, et qu'à la façon dont le sang et les humeurs se troublent l'on ne peut faire fond sur personne.

M. des Alinari l'interrogeait avec sa vivacité habituelle, et comme le docteur ne lui voulait rien apprendre, il s'impatientait et faisait fi de ses paroles. Ces discours bizarres de Gaudenzio ne laissaient pas de lui redonner quelque inquiétude ; mais quand il voyait Maddalena, il la trouvait si simple et si naturelle, si élevée dans toutes ses pensées, qu'au lieu de concevoir des doutes, il sentait un singulier plaisir à avoir foi en elle sans connaître son passé.

La Manidi, sortie de son abattement, transportait dans ses rôles l'enthousiasme dont l'amour remplissait son âme, et bien que toujours inégale, comme tout acteur assez imprudent pour laisser quelque chose à l'inspiration, elle avait des moments admirables. C'en était assez pour lui attirer la faveur du public; car les Italiens d'aujourd'hui, dans le drame comme dans la musique, cherchent trop souvent l'émotion plutôt que la perfection de l'art.

Carlotta, irritée des succès de sa rivale, était paralysée par son dépit même : puis son jeu élaboré, régulier, savant, finissait par sembler monotone à un public qui l'avait vue dans tous ses rôles. Elle jouait des actes entiers sans recevoir le moindre encouragement, car l'on sait qu'en Italie l'on ne connaît point ces applaudissements mercenaires dont le bruyant enthousiasme accueille avec une égale faveur le talent et la médiocrité. La Turbini eut la

mortification de jouer devant des spectateurs qui avec le sans-gêne italien se faisaient et se rendaient des visites dans leurs loges. Au moment du carnaval, elle ne put disputer l'attention du public aux masques de toutes sortes qui s'égaient librement dans les théâtres, et au milieu même des pièces les plus sérieuses se promènent de loge en loge, échangent de bruyants quolibets ou s'amusent à applaudir à contre-temps.

Carlotta, ainsi effacée par sa rivale, sentait sa jalousie plus vivace que jamais. Elle avait toujours une arme prête contre la Manidi; mais elle lui voulait faire une blessure plus profonde, et craignait que Cosimo n'en fût déjà trop épris pour qu'on l'en pût détacher en lui racontant l'histoire de Beppino. Maddalena le semblait croire elle-même, et si elle n'osait encore tout raconter à M. des Alinari, elle montrait assez à la Turbini qu'elle ne craignait rien de sa part. Elle ne lui dissimulait plus son aversion et son mépris; et quand il échappait à Carlotta quelque propos amer, Maddalena, rendue à sa fierté naturelle ne se faisait point faute de l'humilier en lui montrant qu'elle comprenait son envie. Il lui semblait en effet n'avoir rien à craindre; elle était si bien décidée à ne point retenir Cosimo, qu'elle n'imaginait pas qu'on songeât à le lui enlever alors que d'elle-même elle renonçait à le voir. Elle l'encourageait toujours à secourir les Lombards insurgés : M. des Alinari partageait bien son enthousiasme; mais chaque jour il trouvait un nouveau motif de retarder son départ. Maddalena finit par comprendre qu'elle l'enchaînait à Florence alors qu'elle l'excitait à s'en éloigner, et

pour le rendre plus libre, elle résolut de quitter elle-même la Toscane.

Il y avait près d'un an que nos acteurs étaient à Florence, et sans les troubles qui agitaient l'Italie, ils eussent dès longtemps cherché alleurs de nouveaux succès. Ils s'usaient aux bords de l'Arno, et les circonstances leur devenaient chaque jour moins favorables. L'on était à la fin de mars 1848 : Milan et Venise avaient chassé les Autrichiens : le roi de Piémont Charles-Albert s'apprêtait à soutenir les Lombards, les Toscans en voulaient faire autant. Déjà l'université de Pise, étudiants et professeurs, était partie en corps au secours des insurgés : le grand-duc allait être contraint de laisser sa petite armée les suivre, et l'élite de la jeunesse s'enrôlait pour la guerre nationale. Florence allait se trouver vide, et ce qui restait des habitants était en proie aux luttes des partis.

La Manidi profita de ces circonstances, et, s'oubliant elle-même pour laisser Cosimo remplir son devoir d'Italien, elle demanda à Simeone, à son père le directeur et aux principaux artistes s'il n'était pas temps de quitter Florence. « Comment, leur disait-elle, à côté des combats d'où dépend le sort de l'Italie, au milieu de partis également surexcités par la grandeur des événements, trouverons nous encore assez de gens oisifs pour se divertir de nos fictions ? »

Chacun pensait comme Maddalena; mais en quittant Florence l'on ne savait où aller. La révolution avait, dans le royaume de Naples, précédé celles de

France et de Lombardie. Rome était encore tranquille : mais le peuple y demandait à grands cris la guerre pour l'indépendance, et le pape, comme pour montrer lui-même l'incompatibilité de ses deux pouvoirs, refusait, au nom de son pontificat, de faire une guerre à laquelle comme prince Italien il ne pouvait demeurer étranger. Le sentiment national en était profondément blessé, et l'on pouvait craindre que le peuple las de supplier le pape de se montrer Italien, finît par recourir à la violence, et vouloir prendre en main, lui-même, la cause de la commune patrie que son souverain s'obstinait à ne servir que par de stériles bénédictions. Il n'y avait donc de sécurité nulle part, et pourtant, comme nos acteurs n'avaient plus rien à faire à Florence, l'on décida d'aller prochainement à Rome sans fixer le jour du départ.

— Vous voulez donc nous renvoyer à Rome? dit la Turbini à Maddalena; car pour vous, vous ne pouvez quitter Florence : vous avez à hériter du marquis de Nepi, et grâce à M. des Alinari vous serez bientôt ici chez vous.

— Je suis bien persuadée, ma chère, répondit la Manidi que personne ne se réjouira plus que vous de mon bonheur prochain ; car vous n'êtes point égoïste, et vous me pardonnerez de vous laisser régner seule sur la scène.

Les deux femmes eussent pu continuer longtemps sur ce ton, si Simeone ne les avait interrompues. « Nous allons, mesdames, entrer en vacances, leur dit-il : je crois qu'on nous donnera plus de spectacles qu'on ne nous en demandera. Pendant que les autres

vont se battre, usons de notre liberté et prenons un peu de bon temps. Avant de quitter Florence j'ai envie d'aller voir hors la ville quelques artistes de mes amis. Voulez-vous m'accompagner à leur atelier? Cela vous promènera et vous trouverez de quoi vous divertir. »

La Manidi accepta : elle ne voulait point ce jour-là recevoir Cosimo, elle désirait l'habituer à se passer d'elle, et craignait aussi qu'il ne lui fît des reproches en apprenant qu'elle avait insisté pour quitter Florence. Carlotta suivit Maddalena : elle s'attachait à elle comme par une sorte d'instinct, et d'autant plus qu'elle sentait que sa présence importunait sa rivale.

XIV

LES DISTRACTIONS DE SIMEONE

Les deux actrices sortirent donc de compagnie, ayant entre elles Simeone. Il était de fort mauvaise humeur et parlait avec violence.

— Quand pourrons-nous, disait-il, nous livrer tranquillement à l'art ? Espérons que le ciel nous va donner une bonne révolution qui mettra fin pour jamais à cet état de crise où l'Italie se tord depuis un demi-siècle. Ayons enfin l'indépendance et la liberté : il est temps que nous respirions, car les arts étouffent dans notre malheureux pays où l'on ne vit plus que de politique. Ah ! tous ces princes chétifs, ces lourds Autrichiens, ces rois bénins d'au delà des Alpes qui nous engagent à vivre sagement dans la honte, je leur souhaite à tous un bon tremblement de terre qui les

engloutisse, car ce sont eux qui ont gâté notre génie, et d'une nation née pour les arts, fait un peuple de mendiants et de conspirateurs !

Pendant que Simeone exhalait sa rage contre les oppresseurs de son pays, les deux femmes marchaient en silence. Elles se laissèrent conduire à la grande avenue de cyprès du Poggio impériale, et là aperçurent sur la gauche de longues barraques de bois couvertes de peintures bizarres, représentant des animaux de toutes sortes.

— Nous sommes arrivés, dit Simeone : c'est ici, mesdames, un temple de l'art : nous allons voir les plus belles œuvres du seul artiste qui sache inventer. »

Il se mit à siffler : à la fenêtre d'une voiture apparut une petite fille d'une dizaine d'années, blonde de cheveux et brûne de peau. Elle était demeurée seule à la garde de la ménagerie : toute la troupe nomade était en ville à assister à une grande manifestation patriotique.

— Petite, dit Siméone : c'est encore moi qui viens voir tes bêtes : tu vas bien nous savoir dire leurs noms ?

L'enfant descendit en en tenant sur ses bras un autre au maillot. Elle fit entrer les acteurs et les conduisit de cage en cage, leur disant l'espèce et l'âge de chaque animal.

Simeone semblait prendre un singulier plaisir à cette visite : il se laissait emporter par son enthousiasme et dans l'ardeur de sa passion s'exclamait tout haut sans parler à personne.

— Quelle force ! quelle souplesse ! voyez cette panthère qui d'un bond se choque au toit de sa cage ! Ne vous êtes vous jamais imaginé ce que devait être le monde avant la tyrannie de l'homme, quand d'un pôle à l'autre tous ces animaux erraient en liberté, et que les lions et les éléphants n'étaient que des nains auprès des monstres gigantesques qui rôdaient sous les anciennes forêts de fougères ou de pins ? La terre devait être belle alors dans toute sa fougueuse jeunesse, quand elle était encore brûlante et s'échauffait de son propre feu, que la vie éclatait partout en elle avec exubérance, et qu'au lieu de la froide et méthodique intelligence, c'était la force dans sa libre énergie qui régnait sur notre globe ! Vraiment ! c'est à envier le sort du premier homme qui se réveilla au milieu de cette splendide nature !

— J'aime mieux, dit la Turbini, me représenter notre plus vieil ancêtre comme dans les tableaux de Breughel, jouant avec des tigres dociles. Cela m'explique mieux comment il n'a pas été mangé. Ce devait, du reste, être un empire fort agréable, surtout si tous ces bons hôtes du paradis avaient une odeur moins forte que celle qu'ils exhalent en ces jours de péché.

— Ne dégradez point ces puissances du désert en leur voulant ôter la violence, reprit Simeone avec dédain. Ne voyez-vous point qu'un lion n'est qu'une mâchoire montée sur quatre pattes? Regardez-les bâiller ; est-ce que cela a pu être fait pour autre chose que pour dévorer la chair vive ? Mais qu'examinez-vous ainsi, Maddalena ?

— Ce lion que vous admirez : il me semble triste à la manière des êtres forts qui laissent voir leur tristesse par leurs actes plutôt que par leur physionomie. Il s'est levé, il fait le tour de sa cage d'un pas mesuré : il va toujours et se hâte comme si à force de tourner il allait touver une issue hors de sa prison : il ne gémit point, il marche, il avance la tête comme pour voir s'il n'aperçoit rien : et ainsi font-ils tous ces lions ; ils vont pendant des heures, puis se reposent, puis recommencent.

— A la bonne heure, Maddalena : voilà un sentiment digne de vous, s'écria Simeone touché de la pitié de la Manidi pour ces nobles animaux : ils ont le droit de vous attendrir : ils avaient le désert pour demeure et maintenant ils sont enfermés dans une boite de dix pieds carrés ; et ils ont les mêmes muscles et le même sang bout dans leurs veines ! Voilà pourtant ce qu'ont éprouvé aussi des hommes ; ils se sentent robustes, ils ont une chaîne au pied : quoi ? — la pauvreté, l'ignorance, l'obscurité : quoi encore ? — la santé, un défaut léger, un mal de rien, une défaillance de la vue, une infirmité de la voix. Malheur à ceux qui ne s'ouvrent qu'une route, car elle leur peut être fermée tout d'un coup et rien n'est affreux comme de sentir en soi fermenter une force inutile, et ainsi qu'un lion de contempler la terre qui vous appartient à travers les barreaux d'une cage.

Simeone semblait vivement ému, mais il continua gaîment : « Quand une porte nous est close il faut

frapper à une autre; » ce qui voulait dire « si je ne puis être acteur, je serai peintre. »

Ils étaient assis devant un lion enfermé avec un petit roquet qui lui mordait impudemment la crinière.

» — Celui-ci, dit la petite fille, c'est Jonathan notre plus beau lion. Papa l'eut tout petit en Afrique il y a neuf ans : il n'a qu'un an de moins que moi. Papa dit que c'est mon petit frère. » Et tout en parlant l'enfant caressait à travers les barreaux le superbe animal. Nous avons fait ensemble le tour de l'Europe, continua-t-elle, les Espagnols défièrent Jonathan dans un combat contre un taureau sauvage : Jonathan accepta, et à Puerto Santa-Maria il vainquit deux taureaux. »

— Voilà qui devait être un beau spectacle! s'écria Simeone.

— C'était magnifique! répliqua la petite fille. Jonathan montra qu'il était de bonne race. Il s'était si bien battu, et avait si bien rugi que les gens de là-bas n'osaient plus le laisser sortir de l'amphithéâtre : il était assis devant un taureau qu'il mangeait : moi je sautai dans l'arène, l'appelai par son nom, et il me suivit en me léchant les mains.

— Je me figure, dit Simeone, que si un homme intelligent prenait la peine d'apprivoiser un lion, il s'en ferait un compagnon et un ami. Mais d'ordinaire ce que nous appelons apprivoiser, n'est qu'abrutir l'animal et en faire une machine inerte. N'avez-vous point remarqué comme ces puissants animaux se

laissent mener par un être débile? qu'est-ce qu'un cornac pour un éléphant? Il semble que la force trouve une jouissance bizarre à obéir à la faiblesse, et les natures les plus sauvages se plaisent à se laisser asservir.

— Voilà ce que savent les femmes, fit en riant la Turbini, et il n'est point d'énergie d'homme qui ne se laisse dompter à leur séduction. Vous éprouverez cela un jour vous-même avec votre cœur de fer.

Cependant la petite fille distribuait de la viande à quelques animaux, car elle savait que Simeone aimait à les voir manger.

— Regardez, disait en effet l'acteur. C'est en mangeant qu'ils déploient toute leur beauté. Pour un tigre dévorer est la grande affaire de la vie, c'est comme penser pour l'homme. Quel dommage de ne les point voir guetter leur proie, bondir sur elle et la tenir palpitante entre leurs ongles! C'est alors seulement qu'on connaîtrait la nature : les Romains le comprenaient quand ils se donnaient le spectacle de ces scènes du désert. Là il voyaient la grande nature nue et vivante, dans la sauvage énergie de ses passions, car elle se plaît à déchirer ce qu'elle crée lentement, elle s'amuse à se manger elle-même, et ce n'est que dans la fureur de ces combats que peut éclater toute sa vigueur et la fièvre de la vie. Ici du moins nous la pouvons voir au repos : j'ai dessiné quelques lions endormis : comme ils sont fièrement posés jusque dans l'abandon du sommeil! Mais n'en avez vous jamais caressé? Approchez de cette panthère, Maddalena, et essayez de la flatter comme moi :

n'ayez pas peur ; il n'est rien de si câlin que ces bêtes-là : elles sont folles de caresses. Voyez comme celle-ci se pâme : avec quelle langueur son cou, ses épaules, ses reins s'allongent et se replient, s'abaissent et se relèvent : une femme ne serait pas plus voluptueuse : ses yeux s'éteignent et se ferment à chaque caresse. Venez-vous, Carlotta. L'on pourrait apprendre de ces animaux à exprimer les plus nobles jouissances des sens : vraiment, c'est à croire à la métempsycose, et je m'imagine que l'âme de certaines femmes passe dans le corps de ces nerveuses panthères.

— Elles ne doivent point être mécontentes de leur nouvelle forme, dit la Turbini en essayant de flatter la panthère : comme ce poil est luisant à l'œil et doux à la main : cela vaut la plus belle peau du monde.

— Entendez-vous, reprit Simeone, ce sourd grognement par où elle nous marque son plaisir ?

— Oui, dit la Manidi, elle se laisse flatter, et si elle était libre, elle vous déchirerait un instant après : ces bêtes voluptueuses ne sont que des bêtes féroces qui aiment le sang comme les caresses.

— Elles en sont bien innocentes, ces pauvres bêtes, reprit Simeone ; elles ne font que suivre les appétits de la bonne nature. Il y a, du reste, des hommes qui ont les mêmes goûts, et qui pour être féroces n'auraient pas besoin d'avoir faim. La cruauté n'est qu'une volupté à rebours : pour que la jouissance soit complète, il la faut aiguisée par le sentiment de la douleur ; cela lui donne quelque chose d'infini, une pointe si pénétrante qu'elle perce jusqu'à la moelle

des os. Tous ceux qui pour leurs plaisirs ont pu épuiser les choses humaines, les Caligula, les Néron, bien des petits tyrans du moyen-age, ont pratiqué ce grand art; mais aujourd'hui il n'y a plus d'empereurs romains ou de chateaux forts pour qu'on se donne le luxe de la cruauté.

— Il n'est pas besoin d'instruments de torture pour goûter ce plaisir-là, dit la Manidi; il y a des raffinés bien sensibles qui, à la vue d'une goutte de sang, se trouveraient mal, et qui s'amusent à vous déchirer l'âme sans vous heurter d'une parole.

— Pauvre amie! répondit en souriant la Turbini; est-ce le comte Beppino ou le chevalier Cosimo qui sont les bourreaux de ce cœur trop tendre?

— On n'a pas de bourreaux quand on n'en veut pas avoir, répliqua fièrement Maddalena; mais, de grâce, ma chère, ne souriez point ainsi; je ne sais à laquelle de ces bêtes félines cela vous fait ressembler.

— Qu'y a-t-il? demanda Simeone, qui s'était attardé à examiner quelques animaux.

— Rien d'intéressant, répondit Maddalena, à moins que vous n'ayez des études à faire sur la jalousie.

Carlotta rougit subitement, et, pour couvrir son dépit, se mit à éclater de rire.

— Moi jalouse! s'écria-t-elle; est-ce, ma belle, parce que j'ai pris Beppino après vous et n'ai point fait fi de vos restes, ou que j'ai eu pitié de votre Cosimo et l'ai envoyé se jeter à vos pieds?

— Je suis lasse de vos caresses, repartit la Ma-

nidi; vous pouvez, du reste, faire la douce et la dévouée à votre aise : vos griffes, ma chère, sont limées et ne repoussent pas. Continuez à vous jouer des affections de vos amies et à presser leurs plaies sans les faire crier : Vous n'aurez que le dépit d'avoir voulu mordre sans avoir de dents.

La Turbini ne répliqua point : ce n'était pas par des paroles qu'elle voulait répondre à sa rivale. Elles revinrent toutes deux en silence. Simeone les examinait froidement, il s'intéressait malgré lui à Maddalena; mais il était curieux de la lutte de ces deux femmes comme il l'eût été du combat d'un tigre et d'un lion, et il se faisait un devoir de rester neutre.

— Mesdames, dit-il en les quittant, nous comptons toujours essayer demain, vers neuf heures, quelques scènes de *Marie Tudor*. Il ne faut point nous endormir. C'est au tour de Maddalena de nous recevoir; là, nous pourrons reparler de notre départ.

XV

INTRIGUE

La Turbini ne pouvait dormir une heure après s'être vue humiliée par Maddalena : il lui fallait une vengeance immédiate, et elle sentait que la retarder était en perdre l'occasion.

Les passions prêtent parfois à l'esprit une énergie singulière, semblable à celle que la colère donne au corps ; elles trouvent des ressources subites et inventent des combinaisons hardies. En revenant de la ménagerie, il vint à Carlotta une de ces idées bizarres où l'esprit n'oserait s'arrêter à froid, mais qui, dans la chaleur de la passion, paraissent une illumination soudaine.

Elle fit venir Mariotto, le câlina, l'appela son unique ami, lui dit qu'elle ne pouvait compter que

sur lui seul, tout cela dans son plus mol zézaiement vénitien, et en écrivant à la hâte quelques lignes qu'elle lui remit.

— Portez ce billet à M. di Maldi, lui dit-elle ; faites en sorte qu'il l'ait ce soir ; il faut absolument que je lui parle ce soir. Vous reviendrez, et vous attendrez que j'en aie fait avec le comte. J'aurai encore besoin de vous, et vous serez satisfait quand vous saurez que c'est pour me débarrasser de ce fat.

Mariotto obéit, et quelques heures après M. di Maldi était chez Carlotta.

— Y a-t-il aussi des révolutions chez vous ? dit-il en entrant. D'où vous vient ce goût subit de ma personne ?

— J'ai à causer avec vous, répondit l'actrice. Je voulais un tête-à-tête, l'occasion en est venue ce soir, je l'ai prise. — Comte, poursuivit-elle après un moment d'intervalle, vous avez assez de moi, et je ne me donnerai point la fatigue de chercher à vous retenir : entre gens de notre expérience, qui savons de l'amour ce qu'en vaut l'aune, il n'y a point là de quoi se blesser, et nous restons, je crois, d'excellents amis.

— C'est bien ainsi que je l'entends, fit le comte.

— A merveille : j'entre donc dans mon rôle d'amie. Vous avez, monsieur, un caprice pour Maddalena ; c'est tout naturel, on revient à ses premières amours, et la Manidi est depuis votre retour redevenue si belle et si fraîche ! Mais, dites-moi, comptez-vous réussir ?

— Voilà, madame, une étrange question pour un homme de ma sorte.

— Que voulez-vous, comte, j'ai mes bizarreries. Avez-vous remarqué les attentions de votre beau-frère pour la belle en question? Je crois qu'il lui veut du bien : que vous en semble?

— Je n'en ignore pas, madame; mais, de bonne foi, suis-je assez novice pour redouter un pareil rival?

— Ces petits soupirants sont parfois plus à craindre que vous n'imaginez; mais, pour n'être point un rival sérieux, M. des Alinari ne laisse pas d'être un rival fort incommode.

— Quelle amitié dévouée est la vôtre, madame. Pourrai-je savoir d'où vous prenez tant à cœur mes fantaisies d'amourettes?

— Ne vous mettez point en peine de moi, monsieur; je compte bien me payer de mes bons offices. Acceptez-les sans scrupules, vous ne serez pas en reste avec moi. Vous savez que les deux Nardini sont à Florence?

— Oui, depuis quinze jours.

— Ils vous ont beaucoup vu à Florence et gardent bonne mémoire de vous. Ils racontent à qui les veut entendre vos prouesses des lagunes. Le docteur Gaudenzio ne parlait que de cela hier.

— Et que m'importe, madame?

— Vraiment, comte, il ne doit guère vous en soucier; mais, de confidence en confidence, cela peut aller à Cosimo, et du fils à la mère, du frère à la sœur.

— Quand ils apprendraient que j'ai eu des maîtresses, ce serait une belle découverte ! Je n'imaginais point leur avoir donné à croire que j'eusse jamais été de l'humeur d'un chartreux.

— Très-bien, comte; mais le docteur vous a vu l'autre soir prendre de la Manidi des soins qui lui ont donné à penser; Cosimo lui-même a paru fort admirer toutes vos prévenances à son endroit, et en votre lieu, je ne laisserais pas que d'y prendre garde.

— Qu'ils croient tout ce qu'ils voudront, repartit le comte avec colère. A-t-on établi une inquisition pour les gens qui ont une distraction en ville? Pour être marié, en est-on moins jeune, et libre d'aller, de venir, de faire des connaissances? Il me plairait de savoir de quoi se peut plaindre ma femme!

— J'admire votre courroux, fit la Turbini, voilà parler en homme; mais si vous craignez si peu les orages domestiques, à quoi bon vous tant contraindre? Il faudra bien que tout se sache. Votre secret va courir le monde; et pour le cacher quelques heures à votre beau-frère, vous vous allez donner la fatigue d'une gêne insupportable.

— Trouveriez-vous mieux d'aller dire à Cosimo : la Manidi a été ma maitresse, et j'entends qu'elle le redevienne?

— Non, je ne veux pas vous donner de ridicule; mais voici qui serait raisonnable : ne point feindre pour dissimuler ce qui est déjà connu, faire votre cour à votre maîtresse sans honte et sans peur, puis, si l'on vous venait dire quelque chose, répondre

qu'en dehors de chez soi tout honnête homme est libre.

— Mais, chère Carlotta, rien ne m'oblige à brusquer ainsi les choses ; il me serait désagréable de me fâcher avec Cosimo, et ma belle-mère et ma femme.

— Que je vous reconnais à ce trait ! interrompit en riant la Turbini. Vous êtes, cher comte, beaucoup plus marié que je ne l'imaginais ; mais un instant de réflexion dissiperait toutes vos terreurs. Croyez-vous qu'un frère aille dire à sa sœur : Votre mari a une maîtresse ? Et quand Cosimo aurait cette folie, ne lui pourriez-vous point renvoyer l'accusation ? N'a-t-il point courtisé Maddalena ? Mais sa mère elle-même, m'avez-vous dit, en est toute désolée. Vous seriez à sa barbe l'amant de la Manidi, qu'il n'oserait souffler mot : il s'emportera, pleurera, menacera, et puis se taira. Que voulez-vous qu'il fasse d'autre ? Encore cette fureur de Cosimo tombera sur Maddalena, qu'il vénère comme une sainte, et qu'il accusera de l'avoir trompé, et non sur vous, qu'il connaît assez pour que rien ne l'étonne de votre part.

— Mon Dieu, dit le comte, après tout, je ne tiens pas tant à Maddalena : sans cette singulière constance à mon endroit, je ne m'en souciais guère. Bref, elle ne vaut point que pour elle je trouble ma maison ; j'y renonce, et je vous remercie de la leçon, belle Carlotta, car c'est à vous que je dois d'y voir clair.

En disant ces mots d'une voix à demi ironique, le comte s'était levé comme s'il avait eu hâte de couper ce fâcheux entretien.

— Vous vous imaginez être au bout, dit la Tur-

bini en restant assise : vous croyez peut-être que je suis jalouse de Maddalena, et que c'est pour vous en détacher que je vous ai tenu tous ces longs discours? Non, monsieur; asseyez-vous et écoutez. Voilà donc comment vous aimez les gens! Oh! fats que vous êtes, que nous vous donnons encore plus que vous ne méritez! Mais ne vous figurez pas que nous vous permettrons de nous prendre ou de nous laisser selon les hasards de vos calculs! M. le comte Giuseppe di Maldi, vous ferez votre cour à Maddalena; entendez-vous ce commandement?

— Et que signifient ces railleries de mauvais aloi? demanda le comte en se rasseyant.

— Ah! Beppino! reprit l'actrice passant de son air de colère et de dignité à un rire immodéré, Beppino, quel petit enfant vous faites! Vous croyez donc Maddalena toujours éprise de vous comme s'il n'y avait au monde que vos moustaches blondes? Croyez-moi, il y a beau jour qu'elle est guérie de ce mal-là. Si elle n'aime déjà votre beau-frère, elle en doit être fortement tentée. Savez-vous qu'il ne suffit pas à M. des Alinari de vous l'enlever cette jolie fille, mais encore qu'il vous la veut donner pour belle-sœur? Voilà la chose, puisqu'il vous faut éclairer le soleil. Cosimo veut épouser la Manidi : entendez-vous cela? Il l'a déjà suppliée de devenir sa femme; elle l'a repoussé pour le mieux prendre. Vous pensiez que cette bonne fille restait si honnête par amour pour vous! Demain, Cosimo doit donner un dernier assaut, et le mariage sera conclu. Vous me direz : sa mère, son oncle, la famille, le monde : chansons que

tout cela! Vous connaissez M. des Alinari; vous savez s'il est décidé, et combien sa mère et son grand-oncle sont faibles pour lui.

Soyez fier de vos alliances, poursuivit la Turbini, tenez haut votre blason, et dans vos portraits de famille faites mettre cette comédienne dans un de ces rôles d'adolescent qui vous plaisent tant. Au surplus, le portrait ne fera que passer de l'alcôve au salon, et sous le toit domestique vous aurez tout loisir pour courtiser votre belle.

— La femme de Cosimo n'est point de ma famille, répondit M. di Maldi.

— Non, et ses enfants ne seront point cousins des vôtres. Réjouissez-vous donc du bonheur de cette fille qui vous a tant aimée; mais avez-vous calculé que si la femme de Cosimo n'a rien, il la faudra doter? Cela regarde M. des Alinari : l'oncle de Cosimo ne voudra point voir l'unique héritier de son nom traîner une vie chétive. Il le blâme maintenant, il le trouve trop libéral; mais bientôt il réfléchira que c'est un homme de talent et d'étude; et que, grâce à la constitution, il peut devenir député, ministre. Pour tout cela, il ne faut que de l'argent. Maddalena est si caressante, qu'elle obtiendra tout; son air triste séduira sa triste belle-mère. Bref, comte, c'est une affaire faite; il faut vous habituer à marcher sur vos jambes, à vivre sans maîtresses ni petits-soupers. La Manidi, après vous avoir aidé à manger joyeusement la fortune de vos pères, va s'emparer de la meilleure part de celle de votre femme; du reste, elle est bonne fille, et elle vous laissera toujours le gîte et le cou-

vert. Je vous avertis pour que vous ne fassiez point l'étonné : Maddalena m'a confié qu'on en parlerait à madame des Alinari cette semaine, et que le mariage aurait probablement lieu le mois prochain.

— Mon Dieu! dit M. di Maldi, étourdi de cette grêle de petites flèches, comment empêcher cela? — Dire à Cosimo que la Manidi a été ma maîtresse?

— Bah! il le sait peut-être déjà, et il a promis amnistie du passé. Il vous renverrait seulement, pour plus de décence, à vos ruines de Venise.

— Comment faire? reprit le comte.

— Cherchez bien : pour moi, je ne vois point de remède. M. des Alinari est si bien pris, que pour se détacher de Maddalena il faudrait qu'il se crût joué par elle. Et où lui trouver un amant? Elle ne voit personne que vous deux.

— C'est vrai, fit le comte.

— Eh bien! avez-vous réfléchi? Trouvez-vous un moyen de sortir de cette impasse? Pour que votre beau-frère n'épouse point la Manidi, il faut qu'il lui croie un autre amant, comme vous, par exemple : comprenez-vous cela? Qu'avez-vous donc à chercher encore? Vous vouliez reprendre Maddalena pour maîtresse? Faites; seulement, dépêchez-vous, et laissez-le voir à M. des Alinari.

— Vous vous moquez; si elle le veut épouser, elle me repoussera.

— C'est vrai, elle attendra que les noces soient faites; mais n'est-ce que cela? Laissez entendre à votre beau-frère qu'elle vous a bien accueilli. Vous

n'aurez point de scrupule, j'espère : il n'y a point de déshonneur à employer un peu de ruse contre des adversaires aussi roués que Maddalena et sa mère. Vous n'avez rien à craindre pour la paix de votre ménage : je vous ai prouvé que Cosimo aurait tout intérêt à se taire.

— C'est possible, fit le comte; mais de pareils artifices répugnent à un galant homme.

—Vous ne me comprenez pas. Je ne vous demande point de mentir, vous n'avez qu'à faire la cour à Maddalena devant votre beau-frère : cela n'a rien de bien déshonorant. Si M. des Alinari s'y trompe, c'est sa faute; comment, vous, n'auriez-vous point le droit de leur disputer cette fille? Il n'y a rien que de sincère dans ce que vous ferez; vous aimez la Manidi, vous le lui montrerez; seulement, il n'y a pas d'instant à perdre. Venez demain matin à neuf heures; comme nous devons aller chez elle, Maddalena ne craindra point de vous recevoir. Je vous ferai introduire par Mariotto; vous direz que vous venez nous faire vos adieux. Vous serez naturel et franchement amoureux; et sans que vous ayez la moindre peine à vous donner, tout se terminera à votre avantage. Vous saurez demain comment. Ne suis-je pas votre bon ange? Je prends tout sur moi; je me charge même d'apaiser votre beau-frère. Nous sauverons tout du même coup, amour-propre, plaisir, fortune; et vous êtes trop bien armé contre M. des Alinari pour rien compromettre, et Maddalena, délivrée de son ambition, aura le cœur plus libre à votre endroit.

— Mais elle se récriera; elle m'accusera d'imposture, et l'on finira par savoir la vérité.

— Bah! elle ne peut pas vous en vouloir de lui faire la cour! Vous lui dites que c'est l'excès de votre amour qui vous a porté à ce petit stratagème : cela répond à tout auprès des femmes. Puis nous partirons, et personne ne songera plus à nous.

— Très-bien, chère Carlotta; mais une question à mon tour : D'où vient votre zèle dans tout ceci?

— Vous ne devinez pas? — Je veux Cosimo pour moi : j'ai aussi mes caprices. Ah! monsieur, vous êtes bien heureux que j'aie une sorte de mari; car je serais déjà votre belle-sœur, et alors guerre ouverte entre nous; mais le malheur veut que nous soyons alliés.

— Ainsi, dit le comte en se levant, demain, vers neuf heures, chez Maddalena; mais je ne vous apporte pas autre chose que ma présence.

Il baisa la main de l'actrice et sortit.

— Comte, lui cria à demi voix Carlotta en rouvrant la porte, souvenez-vous que moins riche sera la femme de Cosimo, et plus pauvre vous resterez. Ainsi, cherchez lui une héritière.

La Turbini se rassit comme pour reprendre haleine; elle était radieuse et ne pouvait s'empêcher de s'admirer elle-même. Que penserait Simeone s'il m'avait entendue? se disait-elle; je n'ai même pas menti. Apres tout, c'est une bonne œuvre que de sauver M. des Alinari de ses folies.

Elle fit appeler Mariotto.

— Que vous êtes belle ce soir ! lui dit le comédien, comme ébloui du feu de ses yeux.

— Oui, je dois être belle, repartit Carlotta, et je veux l'être ; il faut que je me fasse aimer selon mes caprices.

— Toujours du nouveau, donc ; vous êtes bien inconstante.

— Je m'amuse, reprit l'actrice ; mais sois tranquille, je me soucie des hommes moins que jamais. Je te vais donner un billet pour M. des Alinari.

Est-ce qu'il vous aime ? demanda Mariotto.

— Pas encore, répondit Carlotta en écrivant ces lignes :

« Monsieur, il est fort question d'un départ subit. Maddalena en a fait hier la proposition, et les troubles de Toscane ont fait adopter ce parti. Nous n'avons peut-être qu'un ou deux jours à passer dans votre ville. Celle qui vous intéresse parait si préoccupée que je ne sais si elle vous aura fait part de cette mauvaise nouvelle. Nous serions pourtant désolées de quitter Florence sans vous faire nos adieux. Demain matin à dix heures nous avons une petite réunion : venez chez moi, Maddalena y sera et vous pourrez causer. Plus tard nous serions peut-être dans les paquets.

» Votre servante et amie : Carlotta.

Et elle ajouta.

» Venez seul : ne dites rien à personne, pas même au comte : nous craindrions le bavardage et le flot des importuns. »

— C'est cela, dit-elle en se relisant, c'est simple, négligé, innocent. Vous ferez en sorte que M. des Alinari l'ait ce soir; maintenant venez que je vous embrasse : vous êtes le meilleur des hommes, et le seul que j'aime un peu.

Mariotto parti, Carlotta examina qui pourrait encore gêner ses projets : la Nasta était à une villa du Marquis de Nepi, mais il se fallait assurer de Simeone. La Turbini courut en secret à son appartement et lui dit sans détour :

— La guerre est déclarée entre Maddalena et moi : je viens vous demander de rester neutre. Je lui veux enlever M. des Alinari. Cela ne vous peut déplaire : si on ne se jette sur son chemin elle l'épouse et elle est perdue pour le théâtre et pour vous qui tenez à elle plus que vous n'en avez l'air. Vous ne vous sentez donc point jaloux de Cosimo ? Laissez-moi carte blanche : je m'engage à sauver la Manidi du ménage et de la grandeur. Vous me la devriez livrer dans son propre intérêt.

— C'est vrai, dit l'acteur; votre haine la sert aussi bien que la plus tendre affection : un ménage serait la mort de son talent. Imaginez tout ce que vous voudrez : je serai sourd et aveugle.

— Faites lui faux bond demain matin, reprit la Turbini : allez faire de l'anatomie pendant qu'elle vous attendra : Vous avez le cœur si sensible à son endroit qu'il vous faut épargner les déchirements de ses douleurs ; vous ne sauriez l'entendre crier sans lui venir en aide.

— Je ferai comme le père qui pour leur bien laisse

châtier ses enfants, repartit Simeone ; mais prenez garde que tout en vous laissant faire je ne prenne ensuite contre vous les rancunes de la victime.

La Turbini rentra chez elle le cœur libre et la joie dans l'âme. Gaudenzio à qui elle avait donné rendez-vous l'y attendait ; elle ne lui dit rien de ses intrigues et le docteur la trouva plus spirituelle, plus enjouée, plus délicieuse que jamais.

XVI

ÉCLAT

— A propos, docteur, dit la Turbini à Gaudenzio au matin, je ne vous ai point raconté hier soir que nous allions partir pour Rome? C'est la Manidi qui a fait décider cela. Elle sent qu'elle ne peut toujours conduire ses deux amants de front, et elle a pris le parti de dételer. Il était temps, car Cosimo eût découvert ses intrigues avec le comte, tandis que toujours aussi crédule, il la suivra à Rome. Il sera bien forcé de l'épouser, car il n'en obtiendra rien sans le sacrement. La belle madame des Alinari pourra revenir à Florence et reprendre le comte si le cœur lui en dit. Avec ses airs modestes elle manœuvre si bien qu'elle finira par être la femme aux deux maris. Aujourd'hui même elle les doit recevoir

tous deux, le comte comme favori dès le petit matin : pour Cosimo son tour viendra quand son beau-frère en aura fini.

Le docteur plaignait son ami, il le voulait désabuser ; mais Carlotta le lui défendait et répétait que ce n'est point avec des paroles qu'on ouvre les yeux d'un aveugle.

— Si je les pouvais prendre tous deux, disait Gaudenzio, je le ferais de bon cœur ; ce comte est un impertinent qui me déplaît fort, et la Manidi une drôlesse qui fait la prude !

Il était à la fenêtre et faisait le guet derrière la jalousie : — C'est lui, s'écria-t-il tout d'un coup, c'est ce fat de comte : le voilà entré : il est chez elle : je vais aller chercher Cosimo.

— Vous n'irez point, lui dit la Turbini d'un air superbe. Croyez-vous que je vous reçoive chez moi pour faire l'espion ? Ah fi ! monsieur. Je n'aime point la Manidi ; mais je ne trahirai jamais mes camarades : leurs intrigues me sont sacrées, comme je veux que les miennes le soient pour elles. Après tout, que m'importe votre ami ? Il sait que nous nous réunissons chez moi ce matin : que son bon ange l'amène et lui ouvre les yeux : je ne m'y oppose point ; mais pas un mot de votre part, entendez-vous ?

Quelques instants après l'on reconnaissait le pas précipité de M. des Alinari qui dans son impatience devançait l'heure indiquée.

— Si vous ouvrez la bouche, souffla Carlotta au docteur, je sauve la Manidi en disant que c'est pour

moi que le comte est venu, et que je le lui ai renvoyé parce qu'on ne montre point ses amants à tout le monde.

Cosimo entra. La Turbini lui dit avec un enjouement mêlé d'un grain d'ironie qu'il n'était point en retard, puis elle l'entretint de leur départ prochain, de Florence, de Rome, de l'Italie avec autant d'aisance que si toute sa pensée avait été à ses paroles.

Cosimo répondait peu : il s'agitait sur sa chaise, se levait, regardait par la fenêtre : Gaudenzio l'observait sans mot dire; mais Carlotta continuait à causer avec une nonchalante vivacité.

— Maddalena ne doit-elle point venir? demanda tout d'un coup M. des Alinari.

— Elle devrait être ici, répondit avec indifférence la Turbini. Comme nous allons partir, elle aura peut-être eu quelque visite, des adieux à faire ou à recevoir. Connaissez-vous le théâtre Apollo, monsieur Cosimo? cela ne vaut point la Pergola, ou même les belles salles de certaines villes des États de l'Église, comme Bologne ou Ravenne.

Elle continuait à parler des théâtres de Rome lorsque Cosimo se leva en disant :

— Si vôtre amie ne vient pas, vous me permettrez, madame, d'aller moi aussi lui faire mes adieux.

— Certainement, répondit la Turbini avec embarras; mais je ne sais point si elle vous pourra recevoir. Voici quelqu'un qui aura peut-être de ses nouvelles, ajouta l'actrice en voyant entrer son mari.

Suivant les instructions de Carlotta, Mariotto avait reçu le comte di Maldi à son arrivée et l'avait con-

duit dans le petit salon de la Manidi où l'on se devait réunir ce matin-là. Il était demeuré à lui tenir compagnie. Maddalena elle-même était entrée un peu plus tard, et bien que fâchée de la présence du comte, elle s'était assise en attendant Simeone et Carlotta. M. di Maldi montra d'abord quelque embarras; puis, reprenant son aisance habituelle, il fit à l'actrice de galants reproches sur l'ardeur qui l'entraînait à Rome. Maddalena, lasse des propos du comte, pria Mariotto d'aller voir d'où venait le retard de Carlotta et de Simeone. L'acteur n'attendait que l'occasion de les laisser seuls, et il vint de suite chez la Turbini.

— Eh bien, demanda celle-ci, que faites-vous de votre belle camarade? A-t-elle oublié l'heure?

— Je crois qu'elle a du monde, répondit Mariotto; il m'a semblé entendre un bruit de voix chez elle.

— Ne peut-elle se débarrasser des importuns? » reprit l'actrice.

— Qui vous dit qu'ils le soient? répliqua Mariotto avec son ton bourru habituel.

— Je vais aller la voir, fit Cosimo en se levant.

— Point d'indiscrétion, monsieur, s'écria la Turbini en lui barrant le passage : on n'entre point chez les femmes sans qu'elles vous appellent.

En même temps elle faisait signe à Gaudenzio d'arrêter son ami. Mais presque aussi impatient que lui, le docteur s'élança dehors, traversa les corridors et le grand vestibule qui séparait l'appartement de la Turbini de celui de sa rivale, arriva au salon, en

ouvrit la porte et la referma aussitôt devant Cosimo qui arrivait derrière lui.

— N'entrez point, lui dit-il ; il y a longtemps que je vous avertis du rôle que l'on vous fait jouer : pour votre honneur allez-vous-en, vous avez déjà assez de ridicule.

Mais M. des Alinari entra sans l'entendre et aperçut devant lui la Manidi toute effarée, qui à ce tumulte soudain s'était levée hors d'elle-même. Derrière se cachait le comte di Maldi qui ne savait quelle contenance se donner.

Au trouble de Cosimo, au regard de la Turbini dont l'œil au fond du corridor étincelait de joie malgré elle, Maddalena devina tout. Elle faillit tomber à la renverse, mais elle ramassa ses forces et s'écria en montrant Carlotta :

— Ne la croyez point : c'est mon ennemie, elle me hait, me calomnie !

La Turbini éclata de rire.

— Quelle effronterie ! dit Gaudenzio avec colère.

— Et vous aussi, monsieur, vous m'osez accuser ! répliqua Maddalena : c'est lâche et digne de votre maîtresse.

Et s'avançant vers Cosimo : « Vous ne les croyez point, n'est-ce pas ? lui dit-elle.

Comme le jeune homme reculait sans répondre : « Ah ! je me suis bien trompée sur vous ! continua-t-elle avec amertume : puis s'arrêtant : Non, reprit-elle, c'est ma faute : jaurais dû tout dire. Eh bien, oui, autrefois, à Venise, j'ai été sa maîtresse. Si je ne vous l'ai point avoué, c'est que je craignais de vous éloi-

gner de moi, que je tenais follement à votre estime, et vous me donnez l'humiliation de vous le dire devant mes ennemis, c'est que je vous aimais.

Cosimo la regarda et fit un pas vers elle.

— Madame dit vrai, s'écria M. di Maldi, touché de la simplicité de Maddalena ; il y a longtemps que tout est rompu entre nous.

Mais l'air confus et embarrassé du comte semblait contredire ses paroles. Cosimo le regarda, et, perdant toute incertitude, lui dit d'une voix sévère :

— Taisez-vous, monsieur; vous devriez être le dernier à parler ici.

Le comte n'osa rien répondre. Maddalena pâlit et demeura immobile debout sans pouvoir trouver une parole; malheureusement, M. des Alinari ne la regardait plus.

— Écoutez-moi, lui dit-elle enfin ; tout s'expliquera. Vous êtes dupe d'une infâme perfidie.

— Il est temps, madame, de cesser cette comédie, interrompit Gaudenzio ; il n'y a plus de dupe ici. Et prenant le bras de son ami : — Sortons, ajouta-t-il, et laissons cette femme avec son amant.

A ces mots, les traits de Maddalena se crispèrent avec violence.

— Prenez garde à sa fureur, cria la Turbini.

M. des Alinari résistait encore, sans savoir pourquoi, à ceux qui le voulaient faire sortir.

— Je vous en conjure, dit Maddalena en tombant à genoux, laissez-moi parler. Ne me repoussez point comme cela pour toujours. De grâce, donnez-moi un instant d'entretien, seule avec vous!

— Bien déclamé, fit le docteur, il ne reste plus qu'à s'évanouir pour la péroraison; et, aidé de Mariotto, il entraîna Cosimo hors du salon.

Maddalena se releva et retomba presque sans connaissance. Ses forces s'étaient épuisées dans la lutte de sa fierté, de son amour et de son désespoir.

— Comte, dit la Turbini, qui était restée seule à contempler sa rivale, aidez-moi à la mettre sur son lit; elle aurait froid ici.

La Manidi se laissa faire.

— Vous voyez que tout est fini pour le mieux, dit Carlotta à M. di Maldi en sortant; vous n'avez rien à craindre; votre beau-frère ne songe seulement point à vous. Allez, et je le vais calmer. Quant à Maddalena, le docteur a des sels et le monde des plaisirs qui la pourront faire revivre.

Elle courut chez elle où était M. des Alinari. Il demeurait assis la tête dans les mains, et murmurait tout bas : « Me tromper ainsi, moi qui l'adorais, la vénérais comme une madone; cela est impossible. » Et rouvrant les yeux et voyant autour de lui Gaudenzio et la Turbini, il reprenait : — « Si, c'est vrai; son trouble quand je l'interrogeais autrefois, son embarras devant le comte. — Oh! cela est affreux, continuait-il en se levant; il n'y faut plus penser. Ce n'est pas à moi que pareille chose est arrivée. »

— Monsieur, dit la Turbini en l'arrêtant comme il voulait sortir, vous ne partirez pas ainsi; vous êtes trop ému. Songez qu'il vous faut cacher tout ceci à

votre mère, à votre sœur surtout, dont vos paroles briseraient le bonheur.

— Je le sais bien, répliqua sèchement Cosimo, et il sortit sans vouloir se laisser accompagner par Gaudenzio.

XVII

APRÈS LA RUPTURE

M. des Alinari marchait à grands pas, allant devant lui au hasard : son trouble éclatait aux yeux de qui le rencontrait. Il essayait de recueillir ses pensées comme s'il n'eût pu croire encore à cette trahison. Tous ses entretiens avec la Manidi lui revenaient avec précision; mille petites choses, que sur le moment il avait à peine remarquées, lui paraissaient des indices certains de son malheur. « Elle me trompait, se disait-il; c'est pour cela qu'elle me fermait si souvent sa porte et se voulait débarrasser de moi en m'envoyant à la guerre ; pour cela qu'elle me cachait sa vie passée, qu'elle se troublait quand je lui parlais de mariage, et qu'elle était si contrainte devant Giuseppe. Sans doute, elle voulait partir

pour qu'il l'allât rejoindre à Rome; elle craignait qu'à la fin on ne connût leur intrigue à Florence. Tout s'explique : c'est clair, j'étais leur jouet. »

Mais au moment où il se croyait le plus convaincu de la fausseté de la Manidi, il la revoyait devant lui si noble, si fière et si triste; il entendait toutes ces paroles si ardemment généreuses qui la lui faisaient admirer comme une sainte et une héroïne, et il se reprenait à douter. « Comment, se disait-il, aurait-elle, pour me duper, inventé tant de choses sublimes? »

Il sentit en ce moment une main lui frapper l'épaule; il se retourna et vit Simeone, qui, à son air agité, avait deviné ce qui devait s'être passé.

— Qu'avez-vous, monsieur? demanda l'artiste, quel accident subit...

— Je n'ai rien, interrompit Cosimo; je me promène, je prends le frais. Mais venez avec moi, causons un peu; parlons de votre art. Est-il vrai sérieusement qu'un acteur soit bas ou sublime à volonté, qu'il contrefasse avec calme les passions les plus emportées, et que pour tout exprimer il n'ait besoin de rien sentir?

— Je vous l'ai dit cent fois, repartit Simeone : moins l'on a de sentiment à soi, et plus on est comédien. On passe alors indifféremment d'une passion à une autre. La vie de l'acteur doit venir du dehors et non du dedans.

— Mais, reprit Cosimo, peut-on vivre ainsi sans laisser parler son âme? n'avoir que des sentiments d'emprunt et toujours jouer un rôle?

— Ce serait le talent suprême, répliqua froidement l'artiste : être maître de soi, ne prendre la vie que comme une étude et les passions que comme un modèle, c'est l'idéal.

— Ainsi, continua M. des Alinari, quand une comédienne dit qu'elle vous aime, que ses regards et son accent le jurent pour elle, qu'on croit voir la tendresse lui sortir par tous les pores, alors il faut fermer les yeux ou se mettre à rire ! Ou plutôt, il faut cracher sur ces fallacieuses créatures; car c'est un art de l'enfer, celui qui ne vit ainsi que de mensonge, qui apprend au visage à se passer de l'âme, et au cœur à éteindre tout sentiment pour les mieux singer tous. Allez, je hais les comédiens.

Simeone ne pouvait être surpris de l'emportement de M. des Alinari; il comprenait que Carlotta avait tenu parole, et, resté seul, il revint avec tristesse pour voir comment Maddalena avait supporté ce coup inattendu.

S'il se fût agi de toute autre personne que de la Manidi, Simeone aurait eu pour sa douleur plus de curiosité que d'émotion. Il aimait à contempler les luttes morales comme celles du monde physique; mais il n'y prenait ni tristesse, ni pitié. En voyant un oiseau avaler un ver, une araignée saigner une mouche, il restait, comme la cruelle nature, impassible entre le bourreau et la victime; et s'il avait quelque sympathie, c'était pour la force ou la ruse. Il se plaisait à voir agir les passions, il admirait leur vigueur et leur souplesse, leurs coups longuement calculés et leurs élans imprévus. Il était curieux de

leurs moindres nuances et aimait à les voir poser devant lui. Ce n'était à ses yeux qu'un spectacle : il s'efforçait d'oublier qu'il y eût des souffrances réelles; une telle pensée l'eût gêné dans ses contemplations d'artiste! L'amour, la haine, la vengeance étaient pour lui les héros vivants d'un drame éternel; les hommes possédés de ces passions ne lui semblaient que des acteurs chargés de les représenter, et ne lui donnaient ni pitié, ni colère. Aussi prétendait-il que dans les passions et les souffrances qu'elles amènent, l'artiste ou le poëte ne doivent voir que des forces naturelles, et qu'ils les devraient étudier avec la sérénité du savant qui pèse les forces physiques du monde.

Mais en dépit de ces maximes, nous avons vu que Simeone portait à la Manidi un étrange intérêt, et que s'il l'abandonnait à sa rivale, c'est qu'il voulait qu'elle fût à l'art avant tout, et espérait que le chagrin la rejetterait vers le travail. Il se promettait, du reste, de la consoler, et, dans cette intention, s'était rendu chez elle en quittant M. des Alinari.

Il frappa à la porte de sa chambre, et, comme on ne lui répondait point, entra et aperçut Maddalena étendue sur son lit. Il s'avança sur la pointe du pied et se pencha sur elle en retenant son souffle. Elle était assoupie et demeurait immobile et comme privée de sentiment. « Pauvre enfant, se disait Simeone, se désoler pour si peu, pour la perte d'un homme qui ne lui était bon à rien! Ces femmes ont le cœur bien mal fait. »

Il restait à la contempler, et peu à peu son instinct

d'artiste reprenait le dessus. A force de la regarder, il finissait par trouver la Mauidi superbe dans cette attitude de douleur ; il l'admirait comme une statue, et, sans y prendre garde, se mettait à l'étudier en détail. Il examinait par quelles inflexions des membres, quelles contractions des muscles, quelles nuances de pâleur s'exprimait cet abandon dans la souffrance. On croirait à tort que pour avoir de telles pensées en présence d'une pareille affliction, il faille, comme Simeone, s'être endurci le cœur à plaisir. Non, c'est une infirmité de la plupart des hommes qui s'adonnent à l'art ou à la science ; leur esprit en est tellement imprégné qu'ils en retrouvent malgré eux les préoccupations partout, devant les douleurs qui les touchent le plus comme en leur propre malheur. Un vrai médecin raisonne encore en mourant des causes d'un mal dont il sait ne pouvoir guérir, et un poëte ou un artiste au sein du danger, dans une bataille ou une tempête, pourra encore être frappé de l'éclat d'un rayon ou d'une ombre fugitive.

Pendant que, tout en la contemplant, Simeone oubliait ainsi la Manidi, elle fit un mouvement soudain qui le rappela à lui-même et à la pitié.

— Qui est là? demanda l'actrice en ouvrant les yeux.

— C'est moi, ton vieil ami, répondit Simeone ; et il se mit à lui dire ce qu'il imaginait de plus propre à la consoler. Il lui parla de l'inconstance des jeunes gens et du vide qu'ils font dans l'âme en la remplissant de leur frivolité. Mais Maddalena l'interrompit en s'écriant :

— Si je le pouvais désabuser! La Turbini lui a fait croire que j'étais encore la maîtresse du comte. Mon bon Simeone, comment le pourrions-nous détromper?

— Je ne sais rien de tout cela, répliqua sèchement l'acteur, et ne me veux mêler d'aucune intrigue.

Maddalena se laissa retomber sur son lit, et Simeone reprit avec une tendresse bourrue :

— Un peu de patience, mon enfant, ce Cosimo te reviendra; je t'aiderai à l'éclairer. Console-toi, il t'aimera et finira par t'épouser.

Puis, voyant qu'elle restait muette et les yeux fermés, il partit pour la laisser reposer.

Mais Maddalena se répétait tout bas les derniers mots de Simeone : « Il t'aimera, et tu seras sa femme. » Est-ce pour cela que je l'aime, se disait-elle, et que je le voudrais désabuser? S'il me savait innocente et malheureuse, il se reprendrait à m'aimer, il voudrait plus que jamais m'épouser. C'est vrai, il faut que j'écarte de moi cette pensée : être sa femme, moi, une fille sans père; moi, la maîtresse de son beau-frère? Je suis folle, il ne faut point songer à lui : à quoi peut aboutir mon amour? Il vaut mieux qu'il me croie coupable, car il ne doit rien y avoir de commun entre nous.

La Manidi s'efforçait ainsi d'accepter l'ignominie et le mépris de la seule personne dont elle eût voulu l'estime, et après ce sacrifice elle se trouva plus calme dans sa tristesse.

M. des Alinari avait passé cette journée dans la solitude; mais le soir il sentit plus amèrement sa

peine quand, entre sa sœur et sa mère, il fut obligé de s'asseoir à la même table que le comte. Ce fut un triste repas de famille : les hommes ne disaient rien, et les femmes, étonnées de leur froideur mutuelle, n'osaient s'en demander la cause. A la fin, cependant, M. di Maldi, sûr de la discrétion de Cosimo, reprit son assurance habituelle, et s'efforça de causer pour faire oublier la tristesse de son beau-frère. Ils devaient tous, ce soir-là, aller à la première représentation de la *Marie Stuart* de Schiller : c'était une partie arrangée d'avance. Cosimo était sûr de sentir sa douleur s'y renouveler ; mais Maddalena devait jouer le principal rôle, et il avait une âpre curiosité de voir si elle aurait la force d'être actrice.

Jamais la Manidi, toute enveloppée dans ses propres souffrances, n'avait été moins disposée à exprimer des sentiments étrangers ; mais personne ne la pouvait remplacer, et chez une actrice engagée à un directeur, l'on a égard aux maux du corps, mais non à ceux de l'âme. Maddalena se raidit contre sa douleur, s'excita à tous les sentiments qui lui pouvaient redonner de la force, s'encouragea à être fière et à ne point, par son abattement, réjouir la Turbini. Elle assimila son rôle à sa propre situation ; elle faisait elle-même Marie Stuart, Carlotta Élisabeth ; Leicester, qui, pour la reine d'Angleterre, abandonne celle d'Écosse, lui représentait Cosimo. La vue de ce dernier, assis dans sa loge entre sa sœur et son beau-frère, échauffa encore les esprits de l'actrice ; elle se sentit un désir violent d'être belle devant lui, pour lui faire comprendre l'injustice de ses soupçons,

ainsi que les natures nerveuses à imagination vive, elle retrouva une énergie soudaine, et, comme poussée par un ressort secret, du fond de sa douleur se releva plus grande que jamais.

Elle fut superbe de tristesse et surtout de majesté et d'indignation. Pour la première fois, les applaudissements l'enivrèrent : elle sentait qu'ils la vengeaient de la Turbini, et que l'enthousiasme de la foule lui devait rendre sa beauté aux yeux de Cosimo. La passion l'avait transfigurée : elle était plus grande et foulait la terre de plus haut ; sa voix avait de ces accents qui donnent froid, et ses gestes l'élan et l'imprévu de la vie. Dans la scène entre les deux reines, elle écrasa tellement sa rivale sous sa fierté, que la Turbini en avait presque autant d'effroi que de dépit; et à la fin, lorsque Leicester conduit Marie à l'échafaud, elle eut tant de hauteur dans la résignation et de force dans la tendresse, que lorsque la toile tomba la salle demeura muette de stupeur. Quand après, revenus de leur émotion, les spectateurs éclatèrent en bravos, et qu'elle réapparut seule sur le théâtre, elle rayonnait d'orgueil de se sentir aussi grande aux yeux de Carlotta et de Cosimo : étourdie de son propre jeu, elle avait la fièvre, et, dans le tumulte de l'action, elle s'était jetée hors de sa douleur.

Simeone pleurait de joie; il n'avait jamais rêvé cette Marie Stuart si triomphante, qu'au lieu de pleurer sur son malheur l'on jouissait de sa victoire dans la mort. Il sentait que c'était la passion qui avait animé Maddalena, et en ce moment il l'eût vo-

lontiers condamnée chaque jour à de pareilles souffrances pour la voir chaque soir aussi sublime. La pièce finie, il se précipita vers elle en lui disant :

— C'est superbe, mais tout cela sera perdu ! Quand il vous vient de ces éclairs, il faudrait aussitôt analyser votre jeu, vous demander comment vous êtes arrivée à tel ou tel effet, afin de le pouvoir reproduire à volonté. Un artiste ne doit jamais oublier le procédé. Maintenant que vous sortez de la scène, c'est le moment de repasser votre rôle; vous avez la mémoire encore fraîche, rappelez-vous par quel geste, quelle intonation vous avez obtenu vos plus beaux effets. C'est ainsi seulement que vous pourrez fixer toutes ces beautés fugitives et les rendre permanentes, en sorte que vos rôles s'enrichissent sans cesse.

Et comme la Manidi, toute à d'autres pensées, le regardait d'un air distrait, il ajouta avec colère :

— Mais vous n'êtes point artiste ! Je vous ai répété cent fois ce mot d'un acteur français : « livrer le cœur et garder la tête. » Mais vous vous prodiguez follement ! Vous ne vous entendez donc point vous-même quand vous jouez ? Allez, vous n'êtes qu'une machine que la passion galvanise.

Maddalena laissait dire Simeone. Quand elle aurait compris l'excellence de ses conseils, peu lui importait sa gloire d'artiste ; elle n'avait qu'une idée : elle se demandait ce que M. des Alinari pouvait maintenant penser d'elle.

Tout était confusion dans l'âme du jeune homme ; il trouvait que c'était trop de perversité d'oser encore jouer et faire la sublime ; puis aussitôt il trouvait en

Maddalena tant de grandeur d'âme et d'enthousiasme qu'il eût voulu se jeter à ses pieds. Il sentait que c'était pour lui que la Manidi était aussi belle; mais était-ce l'amour ou le dédain qui l'inspirait? Voulait-elle lui faire comprendre l'indignité de ses soupçons, ou seulement se railler de lui en lui montrant combien, en dépit de son mépris, elle savait encore se faire admirer? Dans son doute, Cosimo eût tout donné pour avoir le secret de Maddalena ; il avait un désir irrésistible de la revoir; et comme il ne se pouvait plus présenter chez elle, il résolut de faire visite à la Turbini.

XVIII

SIRÈNE

Le lendemain, Carlotta reçut M. des Alinari : elle l'attendait. Avec la perspicacité que donnent les passions, elle avait deviné qu'ému du spectacle de la veille, Cosimo chercherait quelque moyen de se rapprocher de Maddalena. Elle aussi avait besoin de cette visite pour se venger du dernier triomphe de sa rivale, et elle s'y était préparée. Quand entra M. des Alinari, elle était debout devant une glace en pied et semblait étudier.

— Ma visite ne vous est point importune, madame? demanda le jeune homme avec simplicité.

— Oh! non, monsieur, répondit l'actrice sans se détourner, mais en lui souriant dans la glace, comme si elle eût voulu doublement le charmer en

lui montrant à la fois son frais visage et son élégante tète blonde; j'étais déjà fatiguée et sentais le besoin de repos. Cette étude est si ennuyeuse! Savez-vous qu'il nous faut combiner nos poses, nos gestes, nos regards? contrefaire à froid tous les sentiments, chercher des pantomimes, des grimaces de toutes sortes, jusqu'à ce qu'on en rencontre une qui semble assez expressive. Quel métier n'est-ce pas?

— Comment, répartit M. des Alinari, vous apprenez ainsi tous vos rôles?

— Les principales scènes, répliqua l'actrice.

— Et il vous faut un miroir pour juger de la vérité de votre jeu?

— Hélas, oui! pour être sûre de l'effet. Nous serions déshonorées si les gens du monde nous voyaient à un pareil exercice. Nous leur laissons croire à l'inspiration; mais voilà pourtant comment s'élaborent ces gestes hardis, ces élans inattendus qui vous frappent d'admiration.

— Quelle étude compliquée! dit M. des Alinari.

— Certes, et il faut de la patience pour bien posséder un rôle. Vous feriez tort à la Manidi si vous supposiez que ces jours derniers elle ne tenait tant à la solitude que pour recevoir de secrètes visites. Non, c'était pour étudier sa Marie Stuart; elle s'y était promis un succès, et elle a été admirable. Aussi, grâce à elle, nous demeurons à Florence.

— C'est une grande actrice, fit Cosimo avec amertume.

— Assurément, reprit la Turbini: elle a tout pour elle, l'imagination qui invente, le jugement froid qui

combine : il ne lui faut que du temps pour créer des rôles superbes.

— Et vous étudiez toutes ainsi ? demanda M. des Alinari.

— Il le faut, c'est notre vie : nous ne sommes toujours point condamnées à un travail aussi mécanique que celui des chanteurs qui passent des années à faire de machinales vocalises ou à chercher un trille. Que voulez-vous, ces grimaces, ces singeries à froid, c'est là ce qui nous relève et nous donne la seule dignité ou nous puissions aspirer, car la gloire nous doit tenir lieu d'estime.

Que dites-vous ? interrompit Cosimo rappelé à ses idées habituelles, ne saurait-il y avoir des actrices aussi dignes d'estime que d'admiration ?

— Certes il y en a ; mais les dangers sont grands : l'éducation, l'exemple, les préjugés mêmes que l'on a contre nous, tout invite à ne point garder une vertu dont on a perdu les bénéfices. Puis souvent les jeunes filles n'ont d'autre vocation pour le théâtre que la misère, l'ambition ou la cupidité de leurs parents. D'autres, comme la Manidi, naissent sur les planches : elle sont à plaindre et non à blâmer : que voulez-vous que l'on devienne avec une mère comme la Nasta ?

La Turbini fut interrompue par l'arrivée de Simeone : il avait entendu ses dernières paroles et s'écria en entrant :

— Plaindre la Marie Stuart d'hier ! mais le ciel lui est ouvert : elle vient de me dire encore qu'elle se veut tout entière donner à l'art. Elle cesse les folies

et ne songe qu'à la gloire. Qu'elle ait de la persévérance et elle n'aura point de rivale.

Simeone insistait à dessein sur cette prétendue décision de Maddalena pour éloigner d'elle Cosimo dont il craignait un retour d'affection. La Turbini le seconda avec une habile perfidie, et Cosimo sortit plus perplexe que jamais. Il ne se pouvait pourtant persuader que la vraie Maddalena fût aussi différente de celle qu'il avait connue. Il avait besoin de s'en assurer encore et ne se pouvait décider à quitter Florence sans en avoir le cœur net. La guerre avait commencé en Lombardie; il était toujours assez résolu à s'engager dans l'armée italienne; mais il remettait indéfiniment son départ.

La Turbini, qui connaissait les passions, avait calculé les sentiments par où passerait M. des Alinari. Ce n'était point assez pour elle de l'avoir enlevé à Maddalena, elle avait depuis longtemps décidé d'en faire son propre amant.

— Quand je serai sa maîtresse, se disait-elle, c'est alors que Maddalena aura besoin de s'exciter à la résignation, et nous verrons si elle fera encore la fière.

Simeone avait été plus d'une fois étonné des manières de Carlotta avec M. des Alinari, et aux façons dont elle le traitait tout à l'heure, il devina son projet.

— Vous voulez achever la pièce que vous avez si heureusement jouée, lui dit-il quand ils furent seuls; mais le dernier acte est le plus épineux.

— Et pourquoi? demanda fièrement Carlotta.

— Parce que vous êtes trop éblouissante, que vous avez de trop magnifiques épaules, que la vie déborde chez vous, et que M. des Alinari est de ces délicats qui ont peur d'une si puissante beauté.

— Bah ! repartit la Turbini : il est aussi des piéges pour les ailes de ces purs esprits : nous lui cacherons toutes nos splendeurs, nous nous envelopperons d'une atmosphère céleste : mais une fois qu'il nous aura regardée, malheur à lui ! Nous ferons comme ces fées qui dépouillent une forme étrangère pour se manifester dans leur éternelle beauté : nos voiles d'emprunt tomberont, la déesse sortira peu à peu des ondes dans sa radieuse jeunesse : nous laisserons les flammes de l'enfer se rallumer dans nos yeux, le sourire des sirènes renaître sur nos lèvres, et l'éclat de la vie, de la lumière, de la passion s'échapper à flots de toute notre personne. L'on dit que ces beaux anges n'ont point dédaigné les filles de la terre.

— Voilà un joli programme ! fit Simeone ! Ce sera une scène à voir ; vous, faire la sainte et l'éthérée ! Mais ce sera un fort bon exercice. Allécher ces âmes où tout est esprit et souffle, réveiller le corps, l'on a parfois de tels rôles sur la scène. Quel dommage qu'il ne prenne point fantaisie à Maddalena de quelque comédie de cette sorte ! Mais encore une fois il me tarde de voir comment vous en sortirez. Je voudrais avoir de pleins pouvoirs pour vous laisser le champ libre. Vous travaillez peut-être plus pour nous que vous ne le pensez. L'on se console de tout.

— C'est ce que le diable seul peut savoir, repartit

la Carlotta. Allons, soyons chacun à notre jeu, et pendant que je fais mon métier de démon, faites le vôtre de bon ange et allez essuyer les pleurs de votre belle élève.

XIX

MÊME JOURNÉE

En sortant de chez la Turbini Simeone s'en alla trouver Maddalena. Elle était seule, le Purgatoire de Dante sur ses genoux, car elle était de ces âmes pour qui la haute poésie est la meilleure consolatrice. Elle s'efforçait de se résoudre à renoncer à l'amour et à prendre l'art pour unique but.

— Eh bien, dit Simeone en entrant, prenons-nous du courage? Est-ce qu'on devrait être triste quand on a des succès comme toi. Tu étais l'autre soir une vraie divinité : si seulement tu te pouvais copier toi-même ! Mais je fais comme lorsqu'on aime trop les gens, je te répète toujours le même refrain. — Voyons, il faudrait te distraire : il y a trois jours que tu n'as pris l'air : tu as la tête en feu : si tu ne

veux avoir besoin du docteur Gaudenzio, il faut te promener et ménager ta santé : la santé c'est du temps, de l'étude : il ne faut que cela pour faire des chefs-d'œuvre. Allons, veux-tu sortir avec moi?

La Manidi en portant la main à son front sentit que Simeone avait raison, et consentit à se promener avec lui. Elle ne parlait point, mais pour la distraire l'acteur ne cessait de lui tenir des discours bizarres à la fois pleins d'ironie et de bonhomie.

— J'ai beaucoup d'ambition pour toi, je te voudrais voir dans les pièces antiques, en Alceste et en Antigone, au moins dans la Phèdre française ou la Myrra d'Alfiéri, ou encore dans Shakespeare ; voilà de grands rôles, ceux où il faut sortir entièrement de soi-même, de son temps et de ses mœurs. Voilà où tu devrais aspirer. Tu serais heureuse alors : tu n'aurais plus de ces sottes passions qui fendent le cœur; tu aurais un but et ta vie serait remplie. Tu me pourrais donner des conseils, des idées pour mes tableaux : à nous deux nous ferions des chefs-d'œuvre. Si cela t'amusait tu dessinerais toi-même pour te reposer; tu pourrais tenter de jolies aquarelles à l'anglaise. L'art donne à tout de l'intérêt, au petit comme au grand, au laid comme au beau. Tu aurais des jouissances continuelles : au lieu d'être emprisonnée dans tes propres sentiments, tu vivrais de la vie de toutes choses : il y a tant à voir, tant à admirer pour un artiste !

Tout en causant, Simeone conduisait la Manidi à San-Miniato. Ils étaient à peine sortis de la ville, qu'entre les mendiants, qui avaient l'habitude de

vivre au pied des cyprès dont l'avenue conduit à San-Salvatore, Simeone en distingua un vêtu de haillons décents.

— Eh bien, vieux, dit l'artiste avec la vivacité d'un taciturne qui ne s'arrête plus quand il est en verve de paroles, tu gardes les traditions, tu rappelles encore la vieille Italie et ses robustes mendiants dont la bonne mine réjouissait nos pères. Hélas! le pittoresque s'en va. Nous n'aurons bientôt plus mendiants, moines, ni brigands! C'est que vraiment c'est un dûr métier que le vôtre! Un mendiant ne s'appartient plus : il faut qu'il se fasse borne de pierre et demeure des années cloué au même mur : il doit affronter le vent, la pluie, le froid, le chaud. Pour faire un bon mendiant il faut un homme comme toi de forte constitution, ayant bonne poitrine et bon estomac : avec cela du courage, de l'humilité, de la patience. On vous devrait tous canoniser, car il n'est point de vertu dont vous vous puissiez passer. Quelle vie mortifiée! On ne sait quand vous mangez, et vous êtes obligés d'être vieux dès l'enfance.

— Allons, Simeone, interrompit Maddalena, cessez de vous moquer de ce pauvre homme.

— Enfin vous savez encore parler! s'écria l'acteur; mais ne sentez-vous point qu'on ne raille que lorsqu'on veut faire du bien?

— Monsieur est sans doute artiste? demanda le mendiant avec calme.

— Oui, mon ami, et je veux te peindre ta barbe.

Mais dis-moi, qu'est-ce que cela qui saute et ressaute le ruisseau là en bas?

— Je crois bien que c'est ma fille, fit le mendiant.

— Ta fille, cette petite drôlesse qui a de larges épaules, presque point de jambes et très-peu de tête?

— Elle a dix-huit ans, reprit le mendiant. Zita, cria-t-il, et la fille vint en courant.

Elle était petite, quoiqu'elle eût le buste assez haut et bien développé : son front était bas, ses lèvres grosses et ses narines toujours en mouvement.

— C'est une jolie créature, dit Simeone : il en faudrait seulement faire une statue acéphale. Elle a presque une belle taille! et il l'interrogeait en la faisant tourner. Mais la fille riait, se balançait en le regardant sans rien répondre.

— C'est une enfant, dit le mendiant, à qui le bon Dieu n'a pas donné une âme comme les autres.

— Elle est idiote, reprit Simeone; c'est dommage qu'elle ne soit pas folle, je l'aurais emmenée avec moi. Les idiots ont pourtant encore quelque intérêt: je la pourrai présenter à Gaudenzio : elle vaut toujours bien un croquis. Quant au bonhomme, il a une tête superbe et une barbe à la Pérugin qui me ravit. Je veux voir tout cela à mon aise; je lui donnerai à la porte de notre théâtre une place où il pourra faire de bonnes récoltes.

Il dit au mendiant de le venir trouver le lende-

main et continua sa promenade en causant toujours à tort et à travers avec une ironie inépuisable.

A peine étaient-ils de retour que la Manidi vit sa mère accourir au-devant d'elle.

— D'où venez-vous? lui cria la Nasta. Il y a une heure que je vous attends avec la voiture du marquis; venez vite avec moi à la villa : c'est aujourd'hui que tout se décide. » Et elle lui raconta dans un flux de paroles que M. de Nepi était disposé à la reconnaître pour sa fille, qu'il fallait saisir l'occasion, que cela leur allait assurer leur vie à toutes deux, et qu'en temps de révolution l'argent vaut double.

Maddalena, que son chagrin rendait insensible à tout, monta sans rien dire dans la voiture du marquis et une heure après elle était à sa villa d'Arcetri.

Le vieillard, pendant l'absence de la Nasta, avait eu une attaque de goutte, et il fallut pour le voir attendre au lendemain. La Nasta, après avoir fait la leçon à sa fille, la poussa devant elle jusqu'au pied du fauteuil où était étendu le marquis.

— Eh bien, dit celui-ci en faisant effort pour se retourner, voilà donc cette charmante enfant, qui, à ce qu'il paraît, ne nous est point tout à fait étrangère. C'est dommage qu'aujourd'hui je sois mal à mon aise pour lui faire un joyeux accueil. Mais viens, mon enfant, assieds toi, que je puisse te voir, là sur ce tabouret près de moi.

— Embrasse-le donc, souffla la Nasta à sa fille en la pressant de se rapprocher du vieillard.

— C'est toi, mon enfant, reprit M. de Nepi en

étendant de côté une main que la Nasta posa sur la tête de Maddalena ; tu as bien grandi et sembles bien gentille. Ah ! vraiment; si je croyais ce que ta mère me dit depuis si longtemps ! Il ne me déplairait pas de faire un peu enrager mes petits-fils qui s'imaginent que je tombe en enfance. Mais, continua-t-il, en passant la main dans les cheveux de Maddalena, quelle belle fille nous avons eue là, Bianchina : quelle chevelure fine et épaisse, et cette peau si lisse, ces joues si douces et si fermes : voilà pourtant ce que vous étiez, Bianchina. » Et, tout en parlant, il regardait Maddalena avec des yeux plus brillants et lui caressait le visage et le cou avec le plaisir d'un vieillard dont le toucher est le sens le plus vivant.

— Je regrette d'être si mal aujourd'hui, continua-t-il ; mais approche-toi encore un peu, ma fille, que je t'embrasse.

Comme il se penchait sur elle, Maddalena fit un mouvement pour détourner la tête ; mais la Nasta la retint, et elle sentit se coller à son cou les lèvres gluantes du vieillard. Ne pouvant plus surmonter son dégoût, elle se leva brusquement comme pour se sauver ; mais sa mère l'arrêta par le bras, et la força à demeurer encore.

— Nous nous reverrons à Florence, reprit le marquis : j'y retourne ces jours-ci : là nous déciderons la chose : j'aurai mes hommes d'affaires sous la main, et j'espère que je serai plus en état de prendre un parti. Vous savez qu'en temps de révolution il faut être prudent, car l'on nous prendra peut-être plus que nous ne voudrions donner.

La Nasta essaya en vain de le décider : elle fut si mal secondée de Maddalena qu'elle s'en revint sans avoir rien obtenu de plus, furieuse contre sa fille qui la laisserait, disait-elle, mourir de faim.

XX

SÉDUCTION

Pendant que la Nasta et la Manidi étaient à la villa de M. de Nepi, Mariotto déjeunait seul avec sa femme.

— Carlotta, lui dit-il, tout le monde prend des vacances aujourd'hui : Simeone est chez son ami le docteur, la Nasta et sa fille sont à la campagne : ne voulez-vous point vous promener aussi? Nous irions dans les bois de Monte Oliveto, ou du côté de Fiesole dans la vallée où se retirèrent les belles dames de Boccace.

— Non, je tiens à rester chez moi, répondit la Turbini qui espérait une visite de M. des Alinari.

— Vous attendez quelque ennuyeux adorateur?

— Non pas; j'attends un barbare plein de dédain

pour mes charmes. Je lui en veux à mort, et pour lui faire la guerre, je veux m'armer de toutes pièces, et de ce pas vais à ma toilette.

— Eh bien, je vous accompagne, je vous donnerai des conseils, dit Mariotto en la suivant dans sa chambre : personne ne sait comme moi ce qui vous sied. Laissez-moi vous peigner; je suis un peu comme les peintres qui inventent toute espèce de coiffures.

— Soit pour aujourd'hui, je ne prétends qu'à être simple. Cela me rappellera le temps où vous m'avez tirée de la misère des figurantes, et où je n'avais d'autre femme de chambre que vous. Vous sembliez mettre toute votre âme à me parer : j'imagine que vous avez aimé les poupées.

Mariotto se mit sans répondre à dénouer les cheveux de Carlotta et à les peigner lentement comme si sa main eût pris plaisir à les caresser.

— Vous êtes plus belle ainsi, lui dit-il tout d'un coup, que la belle femme du Titien des Uffizi. Je voudrais vous peindre avec vos rondes épaules reluisant sous vos cheveux en désordre. Mais ce serait à en devenir fou : nos palettes ne sauraient rendre cette peau mate et transparente, cette blancheur aux tons chauds, tout ce soleil, cette force, cette fraîcheur de la vie !

— Quand je songe, s'écria la Turbini en se penchant sur sa glace, que pour séduire mon petit fat il faut cacher tout cela. Il y a de quoi le détester pour toujours !

— Vous ne vous voyez point par derrière, reprit

Mariotto ; vous ne pouvez savoir combien vous êtes jolie. Il n'y a rien d'adorable comme ce cou flexible si délicatement attaché aux épaules, et tous ces petits cheveux mignons qui échappent au peigne, se recourbent et s'enroulent et reluisent au soleil comme des fils d'or.

— Je connais tout cela, dit la Turbini ; je me mire dans chaque nuque blonde de Paul Véronèse. N'emprisonne pas trop ces petites boucles; laisse-les flotter à leur aise : je veux par elles apprivoiser mon sauvage. Cela va-t-il bien ainsi ? continua-t-elle en se penchant en avant et en agitant la tête devant sa glace.

— Vous êtes divine, répondit Mariotto en s'inclinant sur elle; mais ne bougez point; laissez mon regard pénétrer un instant dans vos beautés : restez ainsi penchée, que j'admire à mon aise tout ce que je puis voir de vous. Mais c'est un péché que de voiler tout cela.

— Taisez-vous, vieux libertin, dit Carlotta en se redressant; vos regards de satyre font mal à la peau : vous êtes un vilain homme qui ne pensez qu'à de vilaines choses.

— Quelle parure allons nous mettre ? reprit l'acteur : sera-ce le collier du comte de Baldini, ou les malachites de M. de Nifra, ou simplement le camée de M. Giannini.

— Non, je te dis que je veux être toute villageoise : mettez-moi seulement une des épingles de corail rose de ce petit sot de Taddeo. Vous rappelez-vous que c'est avec de pareilles bagatelles que vous m'avez fait

votre cour jadis et que vous avez pris mon cœur? Avec cela et une robe noire bien montante je vais avoir l'air d'une petite sainte de bonne maison. Allons, Mariotto, c'est bien : vous seriez un homme charmant si vous ne rôdiez dans je ne sais quels bouges : pourquoi ne vous soignez-vous pas davantage? vous avez à peine l'air propre : si j'étais à la place de la Nasta, je serais plus exigeante avec vous.

Son mari sorti et sa toilette faite, Carlotta attendit nonchalamment sur un sofa la visite de M. des Alinari. Il vint en effet. Bien qu'il se crût sûr de la trahison de Maddalena, il avait toujours une âpre curiosité de la revoir ou d'entendre parler d'elle.

— Vous savez, dit la Turbini, après les premières phrases de politesse, que Maddalena est allée passer quelques jours à la villa de M. de Nepi. Le marquis la reconnaît pour sa fille, et lui fait un testament : quand nous la reverrons, elle sera, j'espère, à l'abri des hasards de notre métier et n'aura rien à craindre du mauvais œil.

— Vous parlez, madame, bien légèrement de choses graves, repartit Cosimo : ne trouvez-vous point honteux d'aller faire la cour à un vieillard décrépit pour lui arracher quelques lambeaux de sa fortune.

— Ah! fit la Turbini, nous serions trop tristes si nous prenions les choses sérieusement. Pour moi, à la place de Maddalena, j'aurais fait comme elle. Le marquis peut bien être son père : vous trouveriez peut-être plus joli de ruiner un jeune homme?

— Vous avez raison, madame; il y a plusieurs morales. Mais Maddalena semblait n'avoir que de l'horreur pour M. de Nepi.

— Elle en a autant que jamais : une femme n'aime jamais à embrasser de vieilles chairs; mais la raison l'emporte sur la nature et une vigne d'Arcetri vaut bien un baiser humide.

— Ne parlez pas ainsi, s'écria M. des Alinari avec impatience : vous ne savez pas combien il m'est pénible d'entendre excuser de pareilles bassesses.

— Voulez-vous que je fasse la comédienne, et vous joue une scène d'indignation ? Cela est facile ! dit la Turbini avec un air de mélancolie.

— Non, vous au moins êtes franche, vous jetez le masque hors du théâtre; vous ne faites point de la vertu une parure ou un hameçon : mais vous avez trop d'esprit pour plaisanter ainsi de toutes choses.

— La gaîté aussi peut-être un masque, repartit Carlotta : ne nous ôtez point le rire, que nous resterait-il alors? Sans famille, sans affection, sans estime de nous même ou des autres que voulez-vous que nous fassions? le rire est toute notre vie. Il faut que nous nous regardions comme des jouets, des créatures faites pour amuser autrui. Il faut nous agiter sans cesse, avoir des intrigues, des passions, pour étouffer en nous la pensée; ne songer qu'à être belles, et nous parer en tâchant d'oublier d'où nous viennent nos parures. Mais sortons de ces banalités : tous les femmes de notre sorte en disent autant, et je ne voudrais pas vous ennuyer. Permettez-nous

seulement de rire, ajouta-t-elle en souriant avec tristesse.

La Turbini avait de longue main préparé Cosimo à avoir confiance en elle, et, touché de ses paroles et de leur accent, il la trouvait plus belle dans sa mélancolie qu'il ne l'avait jamais vue dans ses triomphes.

— Vous avez pourtant un noble but, lui dit-il, en répétant sans y songer ce qu'il disait autrefois à Maddalena : l'art, la poésie, la gloire.

— C'est vrai, dit la Turbini : mes plaintes ne sont que de la lâcheté : je suis trop femme, je songe encore à l'honneur, à l'affection, et il nous faut laisser tous ces biens aux âmes vulgaires pour nous en créer d'autres : il nous faut changer de sexe, prendre un dur cœur d'homme, vivre d'idées au lieu de sentiments. Il nous faut abandonner notre corps là où il traîne, et enfermer notre âme dans la sphère de l'imagination et de l'art : là est notre domaine, notre patrie ; là nous pouvons respirer et nous sentir grandes. Cela est beau, mais que ne pouvons-nous vraiment nous incarner dans nos rêves !

En parlant ainsi elle se rappelait ce qu'elle avait entendu dire à Maddalena et à Simeone, et ce qu'elle même avait parfois senti lors de ses premiers succès.

— Vous êtes sublime, s'écria Cosimo : votre enthousiasme et votre beauté vous font ressembler à cette divine figure de la poésie que Raphael a peinte blonde, doucement majestueuse et pleine de vie comme vous.

— Mais où puisez-vous un tel langage?

Nous parlons toutes ainsi : vous avez dû vous en apercevoir avec d'autres que moi. La poésie est presque notre langue naturelle; il y a des moments où nos paroles se mouleraient d'elles-mêmes en vers, mais un instant après rien ne sera plus vulgaire que notre langage. Sublimes et triviales, notre personne comme notre vie n'est qu'un contraste perpétuel, et nous méritons tout le mépris comme toute l'admiration que l'on a pour nous.

— Mais ne pourriez-vous, dit M. des Alinari, vous enfermer dans votre art et vous tenir au-dessus des petitesses de la vie?

— Hélas! reprit Carlotta, au milieu de tous nos succès nous sentons toujours le vide : nous ne sommes point comme vous autres hommes capables de nous donner tout entières à l'art où à la science : il nous faut quelque chose de plus sensible : le germe des affections repousse à mesure que nous l'arrachons.

En nous voyant si isolées nous sommes prises d'une tristesse incurable : pour la cacher nous devenons joyeuses, nous nous enivrons de plaisir ou de passion; mais il y a bien des jours où au milieu d'une gaité effrénée nous nous verrions empoisonner sans regrets.

Ainsi la Turbini exprimait tour à tour l'enthousiasme, la tristesse, la fierté, comme une actrice dont le visage n'est qu'un masque mobile.

L'on entendit une voiture s'arrêter à la porte; Carlotta s'élança à la fenêtre et s'écria : C'est l'é-

quipage de M. de Nepi : voilà Maddalena et sa mère qui reviennent : il faut que je sache de leurs nouvelles ? et en même temps elle courut dans le vestibule au-devant de ses compagnes.

— Eh bien, dit-elle à la Nasta, tout est-il conclu ?

— Non, répondit celle-ci, le marquis était souffrant; mais nous espérons que ce n'est qu'une affaire remise.

La Turbini avait laissé ouverte la porte de son salon pour que Maddalena y pût voir Cosimo. Elle l'aperçut, et par un instinct de fierté naturelle aux femmes, prit une contenance digne et cacha son trouble; le jeune homme en fut choqué, il y vit de l'indifférence et du dédain. L'amour-propre se mêle à tout et vient gâter les plus beaux sentiments : les femmes ne veulent pas laisser voir leur émotion, et les hommes s'irritent de ne leur en pas trouver.

— Elle a fait bien des frais pour aller charmer un vieillard qui n'y voit pas, dit avec aigreur Cosimo à la Turbini qui rentrait.

— Elle est bien jeune encore, répartit Carlotta : si elle a quelques défauts, elle a encore toute l'innocence du vice, et les hommes d'ordinaire aiment autant celle-là que l'autre. Mais il viendra un temps où elle se fatiguera de tout cela et sentira son âme remuer au fond. — Ne vous rasseyez pas, monsieur, ajouta-t-elle en femme sûre de son empire, je suis obligée de vous chasser. Je vous remercie de m'avoir fait oublier mon métier pendant quelques instants, mais il me faut y revenir, et vous auriez des scrupules de m'arracher à d'austères

études pour les douceurs d'un entretien sympathique.

M. des Alinari la salua sans parler de la revoir, mais la Turbini sentait bien que ce ne serait point sa dernière visite. Il revint quelques jours après et l'alla voir dans l'entr'acte au théâtre. La dignité et la secrète tristesse de Carlotta l'avaient touché; il était curieux de la connaître davantage, et essayait d'oublier avec elle la Manidi. Mais sans bien s'en rendre compte, c'était encore celle-ci qu'il cherchait auprès de sa rivale; il ne perdait aucune occasion de la voir ou d'entendre parler d'elle; il examinait quelle impression faisait sur elle sa présence, il se montrait à dessein empressé auprès de la Turbini afin d'exciter son dépit, et ne lui pardonnait point de n'en pas laisser voir.

M. des Alinari est tout à fait épris de moi, disait un soir en plaisantant Carlotta à Simeone et au docteur Gaudenzio.

— Vous ne voyez donc point, repartit l'acteur, que ce n'est que le souvenir de la Manidi qui l'attire chez vous.

— C'est possible, répliqua Carlotta : c'est encore elle qu'il aime en moi; mais il finira peut-être par m'aimer pour mon propre compte. J'ai mes théories là-dessus. L'amour ouvre les portes à l'amour: quand une affection est subitement arrachée du cœur, elle laisse derrière elle un vide que sans le savoir on aspire à combler. C'est ainsi que les passions s'enchaînent, et les sots sont les seuls à ne point comprendre qu'on aime d'autant plus vite une

femme qu'on en aimait une autre peu de temps avant.

— C'est une loi générale, interrompit le docteur : nos appétits se développent par l'exercice; il en est du cœur comme de l'estomac; quand il est habitué à certains mets, il ne s'en peut plus passer. On finit par avoir besoin d'une maîtresse, comme un fumeur a besoin de tabac, ou un ivrogne de vin.

— Quel langage, docteur, interrompit la Turbini; il faudra que je rompe avec vous; vous me gâteriez tout mon beau parler, et le diable sait que j'en ai besoin pour réussir. Dites donc que quand l'âme est fraîchement remuée elle garde une mollesse qui la rend plusaccessible à toute impression tendre. Quand l'amour n'a pas encore poussé de profondes racines, il est comme les vignes de nos champs qui ne peuvent vivre sans support, et qui tombées d'un arbre, ne demandent qu'à se laisser rattacher à un autre. Comment expliqueriez-vous sans cela toutes ces passions qui se succèdent et s'attirent les unes les autres? Une femme n'a pas de meilleure chance que de rencontrer un amant bien désespéré : il l'aimera toujours, ne serait-ce que par dépit.

— Nous verrons, reprit le docteur : c'est une jolie expérience que nous faisons sur Cosimo; mais c'est dangereux pour vous, ma belle, car une fois lancés dans la passion, ces sauvages-là sont terribles.

— Je sais, répliqua l'actrice, que M. des Alinari n'a point les idées aussi larges que vous, docteur, et qu'il n'aura jamais la curiosité de donner à sa maîtresse un de ses amis pour amant. Mais je suis

brave et je cours sans peur la chance d'être empoisonnée par jalousie.

La Turbini se flattait quelque peu dans ses espérances. M. des Alinari n'était point épris d'elle, mais il le pouvait devenir à son insu. Comme les imaginations sensibles et ardentes, il avait une grande vivacité d'impression ; Carlotta l'intéressait, il l'opposait dans ses rêveries à Maddalena, et il était curieux de voir s'il rencontrerait en elle ce qu'il avait faussement cru découvrir dans sa rivale. Quels que fussent ses sentiments pour ces deux femmes, il ne pouvait se décider à les quitter ; il avait besoin de les pénétrer jusqu'au fond, et il lui semblait ne pouvoir goûter de repos, que quand il se serait bien convaincu de la franchise de l'une et de la fourberie de l'autre.

XXI

UNE NUIT DE FÊTE

Pendant que M. des Alinari restait en suspens entre les deux rivales, le sort de sa patrie se décidait en Lombardie. Le roi de Piémont Charles-Albert était entré à Milan : chaque fois qu'il les rencontrait, il repoussait les Autrichiens, et les petits combats de Mazambani et de Villafranca avaient ouvert glorieusement la campagne pour l'Italie. Enhardis par ces faciles succès, les patriotes se livraient aux transports d'une joie prématurée. A Florence comme dans les autres grandes cités, chaque jour était marqué par une bruyante démonstration en faveur de l'indépendance : l'on ne sortait point des processions et des Te Deum, des banquets et des discours, des illuminations et des

feux de joie. L'on abandonnait les affaires particulières, la vie publique absorbait tout; mais au lieu de s'armer pour une lutte sérieuse, le peuple, trompé par les calculs des gouvernements ou les déclamations de ses tribuns, se remplissait d'une présomption presque enfantine et ne songeait qu'à célébrer son prochain triomphe. L'Italie s'endormait dans la confiance, s'abandonnait à son goût naturel pour les fêtes, et si les luttes des partis ne l'eussent troublée, elle eût été dans de perpétuelles réjouissances.

Le dernier jour d'avril 1848, l'on apprit vers le soir que les Piémontais venaient de gagner une grande bataille et de refouler les Autrichiens dans Vérone. C'était le combat de Pastrengo qui, grossi par la renommée, semblait à l'enthousiasme de la foule une victoire décisive. Des bandes d'enfants et d'hommes du peuple parcouraient la ville en poussant des cris de joie; chaque maison arborait un étendard aux trois couleurs italiennes, et comme un vaste incendie une illumination soudaine enflammait Florence entière. L'enthousiasme de ces imaginations ardentes, leur amour de la pompe et des décorations splendides donnait à cette fête subite un éclat, une vie, un brio dont rien ne donne l'idée au delà des Alpes.

C'était une vraie illumination italienne avec cette profusion de feux et d'ornements où se complaît ce peuple artiste; avec des écussons sur les portes, des tentures de soie ou de velours aux fenêtres, des flambeaux et des lanternes de toutes formes et de toutes couleurs, des branches de feuillage et une abondance

de fleurs telle qu'en peut seule prodiguer la ville qui prétend leur devoir son nom : ainsi parée et vêtue de lumières, Florence resplendissait sous le ciel serein d'une belle nuit de printemps.

— Sortons, mesdames, dit Simeone aux actrices qui ignoraient encore la grande nouvelle; tout Florence est dehors, c'est à nous que l'on donne un spectacle aujourd'hui; allons jouir de la fête.

Chacune voulut prendre sa part de l'allégresse générale : Maddalena seule préféra rester chez elle. La Turbini prit le bras de Simeone, et Mariotto pour ne la point quitter, donna le sien à la Nasta. Ils parcoururent la ville ensemble, et s'enfoncèrent dans cette foule heureuse où on s'appelait et se parlait sans se connaître, car dans les entraînement d'une commune allégresse, les hommes retrouvent l'égalité et la parenté primitives.

Simeone se montra plus joyeux que personne; il jouissait avec cette ampleur d'impression dont les artistes seuls sont capables. Les rudes et sombres palais lui semblaient rajeunir sous leurs couronnes de feu; il croyait les voir se réjouir comme si les jours de liberté et de fortune allaient recommencer pour leur patrie. Mais à force d'être dans la foule il lui prit envie de sortir du tourbillon, et pour rehausser cette fête par le contraste, d'aller un instant dans la campagne goûter la solitude et le silence.

La nature aussi, disait-il, a ses fêtes et se plaît à nous donner des illuminations. Si nous étions en été nous irions admirer ces essaims de mouches lumineuses qui comme des étincelles vivantes

enflamment l'air de Toscane aux nuits de juin. Mais nous pouvons toujours nous enfoncer dans le silence et l'obscurité, au sortir du tumulte de la foule, cela nous rafraîchira.

Comme ils venaient de voir le palais Pitti, ils se dirigèrent vers la porte romaine, mais à peine l'eurent-ils franchie qu'ils aperçurent la ménagerie toute pavoisée et illuminée. A la clarté des lanternes vénitiennes se dessinaient comme des monstres fantastiques, les lions, les serpents et les animaux de toute sorte, peints selon l'usage sur la devanture. Tout était fermé ; hommes et femmes étaient à voir les fêtes de la ville : ils n'avaient laissé pour garder leurs bêtes que la petite fille de onze ans qui, habituée à rester seule, dormait dans une des voitures de la troupe.

— Ces Américains, dit Simeone, ont voulu faire preuve de patriotisme, ils se sont dit que s'il venait à passer quelques Florentins, on leur saurait bon gré de leur illumination.

— C'est sans doute pour le plaisir des planètes voisines qu'ils ont illuminé leurs baraques, dit la Turbini ; car nulle prunelle humaine ne jouit de leurs feux de joie.

— La nuit est avancée, répliqua Simeone, et bien des villageois ont du passer par ici. Mais écoutez ces hurlements, ces grognements, ces cris sourds ou aigus, l'on se croirait à un concert du désert.

— Regardez donc à droite, interrompit Carlotta ; il y a là de la fumée.

— C'est vrai, s'écria Mariotto ; et en approchant

ils virent que quelques lanternes suspendues à une corniche en bois blanc y avait dû mettre le feu. La flamme avait gagné la cloison inférieure; toute cette paroi était déjà embrasée et l'incendie semblait se propager à l'intérieur.

Simeone se mit à appeler au secours et à frapper contre les voitures pour réveiller ceux qui y pouvaient dormir. La petite fille ouvrit une fenêtre :

— Vos bêtes brûlent, lui cria l'acteur.

L'enfant, à peine vêtue, se précipita à terre et courut aux cages; mais Mariotto l'arrêta, et elle eut beau prier, pleurer, jurer, force lui fut de renoncer à ouvrir à ses bêtes. Elle s'élança alors vers la ville en poussant des cris et en appelant son père et ses frères qu'elle ne savait où trouver.

— Partons, dit la Nasta; ces bêtes vont forcer leurs cages, le feu gagne, sauvons-nous.

— Je ne m'en irais pas pour un empire, répartit Simeone, voilà un spectacle comme nous n'en reverrons pas. Vous tremblez aussi, Carlotta, ajouta-t-il en serrant le bras de la Turbini; ne craignez rien : ces lions sont enfermés dans de bonnes grilles de fer, et vous les allez voir sans danger rôtir tout vivants.

La Nasta eût voulu partir; mais Mariotto, voyant la Turbini rester, la retint en la raillant de sa peur.

Le mur de planches qui entourait la ménagerie s'effondrait, et comme le vent soulevait la fumée l'on apercevait en arrière les cages des animaux. L'incendie leur jetait de fauves reflets; à travers ses lueurs rougeâtres l'on voyait scintiller leurs yeux

tout brillants de terreur. Le feu ne les atteignait point encore; mais ils le voyaient approcher et semblaient vaguement comprendre qu'il les allait dévorer. Ils poussaient des hurlements sinistres, tournaient rapidement autour de leurs cages, puis reculaient au fond et s'y blotissaient comme hébétés.

Simeone contemplait cette scène avec un sauvage enthousiasme.

— Avançons un peu, disait-il à Carlotta: d'ici l'on sent la chaleur, les animaux des premières voitures en sont plus près que nous, leur peau doit être brûlante. La flamme ronge les planches au-dessus de leur tête, et va ramper en dessous de celles qui portent leurs pieds. Vois ce tigre s'élancer contre les grilles qui ferment sa cage, il se tient debout et les ébranle; mais il se brûle les épaules à ces barres de fer : la douleur le rejette en arrière, il revient; — ne tremble pas, Carlotta, les barreaux sont bien reliés, il lui faudrait passer en dessous à travers les flammes et il sera étouffé avant. Mais regarde plus loin ce gros boa qui demeure immobile enroulé sur lui-même; il a mangé aujourd'hui, et comme ces misérables à qui le vin ou le plaisir enlève toute énergie, le terrible reptile est comme mort: il se laissera brûler sans pouvoir faire un effort pour se sauver. L'incendie gagne lentement de ce côté, voilà de petits serpents qui sortent la tête de leurs couvertures, ils semblent à peine se réveiller: cette chaleur leur paraissait douce et caressante, ils s'allongeaient et se ramassaient en voluptueux replis; maintenant ils

s'agitent avec inquiétude. Vois ce serpent à écailles resplendissantes, il se forme autour de lui un cercle de flammes qui se rétrécit lentement, il en fait le tour pour chercher une issue, partout l'ardeur du feu le repousse; pour fuir la flamme qui le pénètre avant de le toucher, il se blottit au milieu et demeure immobile; mais la chaleur lui est renvoyée de tous côtés. Comme il est beau maintenant! de quels reflets s'éclairent ses écailles aux teintes métalliques! Il s'enroule sur lui-même comme s'il voulait avec ses propres replis se défendre de l'ardeur qui le dévore; il se cache la tête, et sa queue frissonnante s'agite seule au-dessus de lui. Quel bonheur que le vent soulève la fumée! Mais le voilà qui se déploie de nouveau: il siffle, il tire son dard contre les flammes qui le menacent de leurs pointes; il se dresse debout et se balance dans l'air; mais il retombe sur lui-même, il défaille, il se tord, il expire. Quelle souplesse dans tout ce corps! Rien n'est plus beau que la mort assaillant ainsi la vie dans toute son énergie! en cette lutte suprême tout se meut, tout agit, nerfs et muscles; c'est le triomphe de la nature, l'agonie et la volupté: c'est là qu'elle nous montre toute sa puissance.

Ainsi s'écriait Simeone; la Turbini s'était mis la main sur les yeux; Mariotto et la Nasta regardaient, la bouche béante et muette. Aux rugissements des animaux expirants la foule affluait de toutes parts et se dispersait aussitôt. Il ne demeurait que ceux que la curiosité rend intrépides. L'on ne pouvait songer à éteindre l'incendie, toutes ces baraques de bois

flamboyaient comme un feu de joie. Les dompteurs étaient accourus au bruit du désastre, ils suppliaient qu'on leur laissât sauver ceux de leurs animaux que le feu et la fumée avaient encore épargnés, et montraient les chaînes avec quoi ils les voulaient attacher. Mais le peuple et les autorités publiques le leur défendaient avec menace: et comme ils voulaient malgré tout s'élancer au secours de leurs bêtes, on les arrêta et on les traîna de force dans la ville. Leurs femmes poussaient des imprécations contre la dureté de la foule et répondaient aux rugissements des bètes par des pleurs et des cris de colère. Mais leur désespoir était inutile : telle était la terreur générale que l'on ne songeait même point à préserver celle des voitures qui étaient encore intactes : l'on se répétait combien il était difficile de sauver du feu des fous ou des animaux, et l'on ne restait que pour voir l'incendie tout consumer. La multitude se félicitait de la prudence des magistrats qui avaient relégué cette ménagerie en dehors des murs. Des hommes du peuple, croyant déjà voir des lions furieux bondir hors de cet amas de flammes et de fumée, voulaient fermer les portes de la ville; d'autres allaient chercher des armes et le fusil au bras regardaient à distance les progrès de l'incendie.

Nos acteurs, entraînés par l'exemple de Simeone, demeuraient en avant de la foule, la Nasta ellemème, surexcitée par l'émotion, restait ferme et regardait fièrement le peuple, qui à quelques pas en arrière semblait admirer son courage. Les baraques s'écroulaient les unes après les autres et les cris des

animaux s'affaiblissaient de moment en moment. L'on vit quelques oiseaux s'échapper à travers les nuages de fumée. Un aigle royal s'élança ainsi hors de cet amas de décombres : il déploya ses larges ailes et plana un instant au-dessus de l'incendie; puis, comme si la fumée l'eût étouffé ou qu'une longue captivité lui eût enlevé la force de voler, il retomba au milieu des flammes. Il ne demeurait plus qu'une voiture encore intacte; il en sortait des rugissements prolongés : « c'est un lion, disait la foule; » « c'est Jonathan » criait la petite fille de la ménagerie qui tendait les bras vers lui et qu'on retenait de force en arrière. L'œil ne distinguait rien : une épaisse fumée enveloppait ce qui n'était point encore consumé. Soudain l'on entendit un craquement de barres de fer, et la foule poussa un cri d'effroi : c'était Jonathan qui avait brisé les grilles de sa cage. D'un bond il fut aux pieds de la Nasta qui était demeurée en avant; puis, comme étonné de cette foule qui l'entourait, il s'arrêta court devant l'actrice muette et immobile. Il agitait sa crinière comme pour en secouer des étincelles et ouvrait sa large gueule en bâillant. Personne ne remuait. « Un fusil, » dit Simeone, et il allait faire feu, quand la petite fille lui cria : « Vous êtes mort si vous tirez, » et s'arrachant des mains qui la retenaient, l'enfant se précipita sur le lion en répétant Jonathan, Jonathan ! Elle caressait et baisait l'animal qui se laissait faire, et penchée sur lui, elle s'écria d'un air superbe : « Faites feu maintenant ! » La foule se taisait, le lion la regardait sans bouger : la Nasta jusqu'alors immobile voulut faire un pas

en arrière ; mais elle ne put se soutenir et sans Mariotto serait tombée à terre. Sa poitrine se soulevait avec effort, tout le sang s'était concentré vers le cœur : sous son masque de fard l'on ne pouvait voir la pâleur de ses joues ; mais ses grands yeux flottaient indécis entre leurs paupières peintes, et à travers le rouge qui les couvrait ses lèvres se montraient semées de points noirs. Mariotto et Simeone l'emportèrent à quelque distance ; rassurée en se voyant loin du péril, elle souriait avec ses yeux éteints et ses lèvres violettes ; mais essayait en vain de marcher : elle « répétait ce n'est rien, cela va passer ; » mais ne pouvait respirer, et l'on fut obligé de la porter jusque dans sa chambre.

XXI

AUTOUR DE LA NASTA

La Nasta ne put dormir, elle étouffait, et ses efforts pour respirer lui donnaient une toux pénible qui lui faisait cracher le sang. Simeone alla chercher son ami Gaudenzio : Carlotta passa la nuit près de la malade sans vouloir laisser réveiller Maddalena.

Le docteur reconnut que la peur avait déterminé une congestion du poumon. Il fit mettre des sinapismes, la respiration devint bientôt plus facile : la Nasta, encore effrayée, demanda un prêtre ; mais quand il arriva elle se trouvait si bien qu'elle le remercia.

— C'est un singulier effet de la peur, dit Gaudenzio à Simeone ; elle agit plus souvent sur les nerfs : l'on conçoit pourtant qu'elle ébrânle chacun selon sa partie faible. Si la Nasta eût été nerveuse, votre ami

le lion lui eût peut-être donné un tremblement incurable : au lieu de cela elle pourra encore jouer et faire la belle; mais avec un tempérament aussi sanguin que le sien, de tels accidents deviendraient graves si nous n'y portions remède. Elle aura des rechutes; mais qu'elle me laisse faire et cela ira en s'affaiblissant tout comme le dernier son des cloches.

Gaudenzio proposa à la Nasta de suivre un traitement, il parla de sangsues et de vésicatoire; mais l'actrice se croyait guérie et n'en voulut rien faire. Le docteur l'ausculta, lui trouva la poitrine encore embarrassée et lui conseilla de cesser à l'avenir de faire bonne chère; mais trois jours après la Nasta se remettait à son régime habituel et à sa forte nourriture à l'anglaise.

— Je suis bien aise qu'elle ne m'obéisse point, dit Gaudenzio à Simeone : j'aurai le plaisir de suivre la marche de la nature et comme c'est un cas rare, cela peut devenir intéressant.

Maddalena ne connut l'accident de sa mère que le lendemain : elle n'aurait rien fait de plus que la Turbini; mais le soir Cosimo rencontra Gaudenzio, il sut que la Nasta avait été soignée par Carlotta et non point par la Manidi, et il y vit une preuve du bon cœur de l'une et de l'égoïsme de l'autre.

Quelques jours après le marquis de Nepi vint voir la Nasta et lui promit de ne point oublier leur fille. L'actrice avait retrouvé ses forces et était plus gaie que jamais. — Il faut, disait-elle, célébrer ma guérison et les victoires de l'Italie : je veux m'amuser comme un mort qui ressusciterait pour quelques heu-

res. Nous donnerons un repas d'artistes : l'on mangera couché, à l'antique, et l'on sera deux par lit : chaque homme aura sa maîtresse et chaque femme son amant. L'on jettera des roses sous la table et nous couronnerons de fleurs nos fronts et nos coupes.

Elle invita toute la troupe et l'on se plaça en effet deux par deux. La Manidi, qui n'osait point résister à sa mère encore convalescente, choisit Simeone pour son compagnon de table; Carlotta trouva piquant de prendre son mari, et la Nasta elle-même mangea à côté de Gaudenzio pour qui c'était un double plaisir d'observer un malade au milieu d'une débauche.

La Nasta était chargée de bijoux et plus décolletée que jamais : ses joues toutes tirées étaient couvertes de fard, et pour la regarder il fallait l'âpre curiosité de Simeone ou l'amère bouffonnerie de Mariotto. Elle mangeait et buvait comme pour se moquer des avis de Gaudenzio; mais au lieu de la retenir, le docteur l'encourageait; il lui faisait passer en vue tous les vins de Toscane en saluant chacun des jolis vers de son confrère le médecin Redi. A la fin du repas, Mariotto feignit de la jalousie contre Gaudenzio et, lui cédant sa femme, vint prendre place à côté de la Nasta. Il accablait la vieille actrice de ses protestations et de ses baisers, et à force de l'embrasser effaçait la peinture de ses joues. La Nasta avait une fièvre de gaité, et, encouragée par les saillies de Mariotto et du docteur, elle se moquait d'elle-même, de sa religion subite et de sa peur de la mort. Elle porta

la santé du brave lion Jonathan et dit qu'elle le voulait acheter pour s'en faire un chien de garde.

Carlotta avait invité M. des Alinari à l'accompagner à ce repas; il avait refusé, mais il fut pris de curiosité et arriva avant la fin. La Turbini eut soin de lui dire qu'elle n'avait amené le docteur que pour qu'il pût surveiller sa malade; mais les yeux de Cosimo étaient allés droit à la Manidi. En la voyant à côté de Simeone il se sentit de la jalousie et du dédain; il n'avait jamais compris l'artiste, et se disait que si Maddalena était dans l'intimité d'un tel homme, il ne se fallait point étonner de toutes ses bassesses.

A peine les étrangers furent-ils partis que la Nasta fut reprise de son mal.

L'on alla chercher Gaudenzio. Il ne s'était point couché, car au milieu de la gaîté du festin, il avait deviné en observant l'actrice que l'agitation et le vin amèneraient bientôt une rechute. La Nasta fut cette fois la plus docile des malades; elle voulait elle-même qu'on lui fît des remèdes, en cherchait dans sa mémoire ou son imagination et demandait sans cesse si telle ou telle chose ne la pourrait pas soulager. Gaudenzio lui répondait durement que si elle l'avait écouté elle n'en serait pas où elle était. Il parvint à arrêter la crise; mais au matin la malade était si changée qu'elle n'en semblait pas moins en danger. Elle était trop faible pour supporter un traitement énergique et le docteur disait qu'il n'y avait d'espoir qu'en la nature. Il sortait et revenait pour suivre la marche du mal; mais n'ordonnait que des choses insignifiantes. La Nasta s'en aperçut : Donnez-

moi de vrais remèdes, lui disait-elle : ne me laissez pas mourir, vous êtes assez savant pour me pouvoir guérir. — Gaudenzio l'assurait en vain qu'elle allait mieux : elle ne le croyait point et demandait d'autres médecins.

Le désespoir de la Nasta donnait à Maddalena autant de honte que de pitié : depuis longtemps elle n'éprouvait pour sa mère qu'un sentiment de dégoût, et en ce moment même son esprit était plus ému que son cœur. Immobile dans un coin, elle songeait avec effroi à cet affaissement de l'âme devant la mort et à cette femme qui allait passer d'une orgie dans la tombe.

Carlotta paraissait plus touchée que la Manidi : elle n'était point fille de la Nasta pour sentir à son égard une répulsion particulière : la vieille actrice n'avait jamais excité sa jalousie, et elle s'empressait autour d'elle avec son bon cœur naturel.

Mariotto vint aussi voir sa maîtresse; il s'approcha d'elle avec embarras, et se mit à lui caresser le front en lui donnant de petits noms de tendresse. — Sois tranquille, lui répétait-il : il ne te faut qu'un peu de repos : sois calme, essaie de dormir. Tu guériras et nous pourrons encore nous amuser. Mais la Nasta se sentait trop mal pour se fier à la vie et trop coupable pour se reposer en face de la mort.

Mariotto demeurait à côté d'elle, lui murmurant de banales consolations lorsque la Turbini le prit par le bras et lui dit avec dignité : Sortez, votre place n'est pas ici : il y a des moments où il faut savoir être sérieux. Puis se retournant vers la Manidi : Maddalena,

ajouta-t-elle, votre mère n'a plus que quelques heures à vivre, voulez-vous l'en prévenir?

Il y a des instants où une émotion commune fait oublier les haines particulières, et où il se fait comme une trêve d'un accord mutuel. Les deux actrices étaient dans un de ces moments.

— Carlotta, répondit la Manidi avec un regard qui remerciait sa rivale, voulez-vous avertir vous-même ma mère de son danger : vous savez qu'elle ne me peut souffrir auprès d'elle : elle acceptera mieux cela de votre part.

La Turbini, sans rien répliquer, envoya chercher un prêtre et revenant à la Nasta : chère amie, lui dit-elle, votre mal est grave, il est temps de penser à Dieu. La Nasta ne répondit point, seulement ses traits se contractèrent et elle s'agita un instant sur son lit.

Vers le soir le prêtre arriva. Presque partout aujourd'hui le moribond n'est toujours qu'un malade : on ne songe qu'à épargner sa sensibilité, et en lui dérobant les approches du trépas, on le laisse tomber à l'improviste d'un sommeil trompeur aux abîmes de l'autre vie. La mort était alors plus sérieuse et plus mâle en Italie. La famille abandonnait le mourant à l'église : on ne lui parlait plus d'affaires, d'affections, de regrets : la terre n'existait déjà plus pour lui : il restait seul avec la religion en face de l'éternité.

Nos acteurs n'étaient point d'une piété assez pratique pour respecter aussi sévèrement les droits de l'Église : ils rentrèrent auprès de la malade dès que le prêtre n'eut plus besoin d'être seul. La nuit commençait : la chambre n'était éclairée que par une de

ces petites lampes de cuivre à trois branches que les Italiens retiennent de l'antiquité : l'on se taisait ou l'on parlait bas.

La Nasta était très-agitée : tantôt elle appelait le prêtre et tantôt le médecin : aux mouvements répétés de son corps l'on voyait que sa pensée ne trouvait de repos nulle part. Elle eut bientôt le délire : sa vie entière se pressa dans un moment. Tout lui revenait avec des détails étrangement précis au milieu du désordre de ses discours. Ses aventures, ses amants, ses passions ressuscitaient et revivaient une heure dans son imagination troublée, au moment où elle allait s'engloutir dans l'éternité. La Manidi suivait avec stupeur ces convulsions de la pensée : le prêtre, qui, selon le vieil usage catholique, ne quitte point en Italie le chevet du mourant, récitait avec le calme de l'habitude les belles prières de l'Église : Gaudenzio s'approchait de temps en temps de la Nasta pour l'observer, et revenait dire à Simeone que c'était un cas fort curieux, qu'il aurait plaisir à faire l'autopsie et que c'était une vraie bonne fortune pour un médecin.

— Vous m'avouerez, disait la Turbini à Simeone, qu'un médecin qui verrait dans l'homme une âme immortelle pourrait traiter ses malades avec plus de gravité et de respect que ceux de ses confrères qui, dans la mort, ne voient qu'une décomposition matérielle, et naturellement ne se peuvent croire obligés à beaucoup d'égards envers une machine en train de se démonter.

Lorsque la Nasta eut recouvré ses esprits, elle de-

manda tout de suite au prêtre de lui donner le viatique : il dit qu'il ne le pouvait à cause de ses accès de toux; mais l'on devinait facilement qu'il n'osait confier la communion à cette comédienne, dont l'effroi de la mort faisait tout le repentir. C'était un de ces petits abbés à la tournure preste, à la mine mondaine, qui, même en Italie, deviennent chaque jour plus rares; car le libre examen et l'esprit de dispute contraignent partout le prêtre à se draper dans une perpétuelle gravité. En dépit de son air léger, cet abbé florentin s'acquittait avec une parfaite décence de son ministère, d'autant plus qu'il se sentait mal à l'aise au milieu de ces comédiens.

Pendant qu'il donnait l'extrême-onction à la Nasta, Simeone causait avec Gaudenzio. — Ces prêtres, disait l'acteur, ont vraiment un beau champ d'étude. Des milliers de cœurs vont d'eux-mêmes s'ouvrir à eux : c'est dommage qu'ils se croient tenus au secret. Un savant tirerait bon parti de la confession : on pourrait, grâce à elle, dresser une table de passions suivant les âges, les sexes, les conditions, les tempéraments.

— Pour qu'une pareille étude fût scientifique, répliquait le docteur, il faudrait que le confesseur fût médecin. C'est au corps d'expliquer l'âme : l'éducation et les circonstances font comprendre le développement des passions, l'organisme seul en montre le germe. La confession et l'anatomie nous donneraient l'homme tout entier; mais je crains qu'avec leurs idées de grâce et de surnaturel, la plupart des prê-

tres ne comprennent rien aux phénomènes moraux qu'ils ont sous les yeux.

L'on achevait à peine de donner l'extrême-onction à la malade, que l'on entendit dans la rue un grand bruit de voix, et qu'une clarté soudaine envahit la chambre. C'était une bande de jeunes gens qui parcouraient la ville en portant des torches et poussant des cris de joie. Florence se réveillait, la vie reprenait dans les rues, le tumulte augmentait d'instants en instants, et les maisons s'illuminaient à l'improviste.

La Nasta, à cette rumeur de joie, ouvrit les yeux et fit effort pour se soulever sur son lit : elle essayait de parler ; mais elle étouffait et la voix lui manquait.

— Encore une nouvelle victoire, s'écria Simeone, toute la ville s'illumine ; on ne nous pardonnerait point de rester en arrière ; je vais donner l'ordre d'en faire autant.

A ces mots, Maddalena, qui était à genoux, releva la tête, puis la laissa retomber avec tristesse. Simeone rentra bientôt, et à travers les rideaux de la chambre, les lanternes vénitiennes des fenêtres voisines jetèrent autour du lit de la mourante une lueur de fête qui en augmentait l'horreur.

La Nasta déclinait d'instant en instant : elle avait des crises violentes, puis retombait dans une prostration complète ; elle fut bientôt dans les convulsions de l'agonie.

— Elle est en proie aux angoisses de la mort, dit le prêtre ; le malin esprit la tourmente. Jetez-lui de l'eau bénite.

— Voilà les derniers efforts de la vie, disait Gaudenzio ; tous les nerfs se contractent et se détirent. Essayez de lui faire boire un peu de ma potion, cela la calmera.

La Turbini obéit au médecin comme au prêtre, et revint en silence à côté de Simeone.

— Lève donc les yeux, lui dit l'acteur, il faut avoir du sang-froid ; un artiste a souvent la mort à peindre, et toi tu l'as parfois à représenter sur la scène. Voilà une occasion de l'étudier sur nature : un bon modèle, une belle agonie, une femme saisie par la mort dans toute l'énergie de l'âge et de la santé. Écoute comment on fait quand on étouffe, et entends comme on râle. Vois la suer, regarde-la râcler ses draps avec ses mains comme si elle tentait de s'y retenir et de se cramponner à la vie. Un pareil geste serait d'un admirable effet dans une scène d'agonie ; il faudrait ainsi, avec des doigts crispés et un mouvement convulsif, chercher à se rattacher à l'air vide. Cela serait sublime! Rien ne ferait mieux sentir aux yeux comme tout manque au mourant : c'est comme un noyé qui s'accroche instinctivement à toutes choses, et dont les mains serrent l'eau qui fuit. Allons, Carlotta, de l'énergie ! Regarde donc sans peur ; ne sommes-nous point quatre ici à étudier cette agonie? Le prêtre qui, en murmurant ses prières, examine comment meurt une vieille pécheresse ; le docteur qui mesure la résistance de la vie, et nous deux qui observons la mort en artistes, moi pour la peindre et toi pour la jouer.

Simeone parlait encore, que la Nasta était demeurée raide et immobile.

— C'est fini, dit Gaudenzio, tout s'est passé sans accident; je reviendrai bientôt pour l'autopsie.

Simeone s'approcha de la morte, examina avec soin ses yeux encore ouverts, et, après en avoir noté les nuances, les ferma, et dit à la Turbini : Il est tard, tu dois être fatiguée, Carlotta.

— Oh! je ne pourrais dormir, répondit l'actrice; j'aurais des rêves qui me feraient peur.

— Eh bien! sortons, reprit Simeone; tu sembles émue, il faut te distraire. Viens te promener par la ville, tout est en mouvement; cela t'amusera. Si tu me voulais croire, nous irions quelque part voir des horreurs, dans un hôpital où il y a toujours des mourants, ou bien à une boucherie où l'on ferait de la viande. La vue du sang te ferait du bien : l'on se guérit d'une impression trop émouvante par une qui l'est davantage, et à force d'en ressentir l'on devient indifférent à toutes.

— Je ne me voudrais pas mettre à ce régime, dit la Turbini avec dégoût; j'aime mieux aller voir des étoiles, des fleurs, du monde et de la vie. Mais, ajouta-t-elle en se retournant et avec une bonté sans fierté : Maddalena veut peut-être venir avec nous?

— Je vous remercie, dit la Manidi; et dans cette grande chambre encore éclairée des illuminations du dehors, elle demeura seule avec la morte. Elle la regardait longtemps, puis fermait les yeux pour réfléchir, et la considérait de nouveau; ce n'était point

sa mère qu'elle contemplait dans ce cadavre, mais la mort, qui, pour la première fois, lui apparaissait dans sa vérité, et en qui elle voyait se résumer toute la vie.

XXIII

LES DEUX VEUFS

Le lendemain de la mort de la Nasta, Simeone vint avec Carlotta voir la Manidi.

— Vous n'avez point besoin, lui dit-il, de vous préoccuper de l'enterrement; le marquis votre père nous a fait annoncer qu'il se chargeait de tout. Ce sera magnifique; tout Florence y viendra.

— Il ne manquait à une mère que ce dernier outrage, répondit impétueusement Maddalena : du luxe, du vice, de la comédie jusque sur son tombeau! Ne peut-on nous laisser goûter l'oubli au moins dans la mort?

— M. de Nepi, continua Simeone, a pris gaîment la chose. Je crois qu'il sait bon gré à sa maitresse de n'avoir pas eu la vie aussi dure que lui. Il est dans

l'ordre, dit-il, que le poëte survive à la beauté, et il est en train de composer à votre mère une épitaphe latine dans le style de Politien. Au lieu de lui faire un legs, il lui élèvera un tombeau; il veut que ce soit une œuvre d'art, et si Bartolini n'était si vieux, il l'en chargerait. Il lui ferait bien faire, pour vous plaire, un de ces jolis monuments dans la manière des vieux Florentins, comme ces pieux et chastes tombeaux du Rossellino que vous aimez tant. On ferait de votre mère une sainte couchée entre des anges : la mort et l'art purifient tout.

— Cessez de railler, interrompit la Manidi; je veux que ma mère soit ensevelie comme une pauvre femme.

— Voilà une vraie humilité, répliqua l'artiste. Si jamais le ciel vous rappelle à lui, nous saurons qu'il vous faut livrer à la sainte confrérie de la miséricorde; malheureusement, nous ne serions pas maîtres, Carlotta et moi, de faire exécuter vos très-humbles volontés. Si l'on prétendait vous faire des funérailles dignes de votre beauté, nous n'aurions pas qualité pour nous y opposer, et je sais quelqu'un qui ne souffrira jamais qu'on traite avec mépris les restes de votre gracieuse personne.

— Que vous êtes méchant, Simeone, murmura Carlotta. J'aurais des remords de lui faire de la peine aujourd'hui.

— Et qui est celui-là? demanda la Manidi, comme si elle n'eût point voulu de la pitié de sa rivale.

— Le seul homme auquel vos bontés aient donné

le droit de décider de ce qui vous touche, reprit l'acteur.

La Manidi ne répondit point. Carlotta, qui craignait de la gêner par sa présence, sortit, et Simeone, demeuré seul avec Maddalena, continua :

— Allons, ma fille, point de douleur ou de colère. Ce que je dis du comte di Maldi n'est que pour vous taquiner. Je sais bien comme vous l'avez mis à la porte quand il a voulu revenir chez vous; mais je voulais vous faire sentir votre solitude, vous montrer que vous avez besoin d'un ami, d'un homme vraiment attaché à vous.

Comme la Manidi ne répondait point :

— Pleureriez-vous cette mère-là? continua-t-il; la nature alors est bien aveugle, et l'amour filial ressemble fort à l'autre. Mais songez que vous êtes libre maintenant, que vous n'aurez plus à perdre votre temps chez M. de Nepi : vous allez commencer une nouvelle vie.

— Oui, interrompit Maddalena avec tristesse, je travaillerai, je n'ai point autre chose à faire, je suivrai vos conseils; mais, de grâce, mon bon Simeone, ne me troublez point sans cesse. Vous dites que chacun doit rester soi-même; laissez-moi un peu réfléchir toute seule à ma manière.

Simeone, touché de ce langage, partit sans la plus tourmenter.

La Nasta fut enterrée avec magnificence aux frais du marquis de Nepi.

Au retour du service, la Turbini demanda à son mari comment il se trouvait de son veuvage :

— Fort mal, répondit l'acteur; mais comme je ne puis vivre seul, je suis déjà remarié.

Le soir, Carlotta causait avec Simeone et Gaudenzio, qui, pour les récréer, leur décrivait ce qu'il avait trouvé dans le corps de la Nasta, lorsqu'entra Mariotto, suivi d'une femme en robe blanche avec une couronne sur la tête. Tous reconnurent Zita, la fille du mendiant que Simeone avait installé à une des portes du théâtre, et partirent d'un même éclat de rire devant son bizarre accoutrement.

— Madame et messieurs, dit Mariotto en tenant l'idiote par la main, je vous présente ma nouvelle fiancée.

— L'odieux personnage que vous faites, s'écria la Turbini : inventer d'aussi indécentes mascarades en revenant de l'enterrement de votre maîtresse !

— Voyez ces grosses lèvres, poursuivit Mariotto en caressant le menton de la mendiante; je prise cela mieux que les plus fines bouches du monde.

— La mort de sa belle a troublé ce qui lui restait de cervelle, dit Gaudenzio.

— Vous imaginez qu'on ne peut avoir de caprice que pour la beauté, répartit Mariotto, et vous croyez avoir fait le tour des passions? Oh! ignorants que vous êtes, vous n'avez donc point senti l'attrait du grotesque? Vous ne savez pas qu'on se lasse de la beauté et de l'esprit comme de toutes choses, que le cœur et les sens blasés voudraient inventer du nouveau et se faire des ragouts dont ils n'aient jamais goûté? L'on devient curieux de la laideur, l'on s'éprend de ce qui semblait repoussant. Les vieux

contes nous disent que les femmes belles et voluptueuses choisissaient pour leurs plaisirs des nains difformes. Il y a de ces laideurs qui parlent plus aux sens que la beauté. Celle-ci paraît souvent trop divine, trop spirituelle : elle effraye, elle inspire je ne sais quel respect, puis elle nous dédaigne. Que puis-je espérer, moi, de la beauté?

— Taisez-vous, affreux libertin, interrompit la Turbini, vous me faites horreur!

— Vous appelez cela des choses contre nature, poursuivit Mariotto; vous ne sentez point qu'à force d'essayer de tout cette nature se retourne contre elle-même? Abandonnez l'âme et le corps à tous leurs caprices, et vous verrez jusqu'où peuvent aller nos instincts. Il y a des moments où l'on se sent des appétits singuliers, où l'on a le goût du laid et de l'ignoble, où l'on cherche des voluptés plus aiguës dans ce qui répugnait aux sens. C'est peut-être le diable qui me possède; mais il y a des heures où je trouve que ce qui est puant sent bon, où je préférerais à Vénus une vieille négresse ou une peau rouge, et où je ferais volontiers d'une guenon ma maîtresse. Et une folle, une idiote, un corps de femme avec une âme de bête, cela ne vous dit rien, vous ne sentez point ce qu'on peut trouver de neuf et d'inouï dans un tel monstre ?

Pendant ce singulier discours, l'idiote riait d'un rire ignoble qui montrait que si elle n'avait point l'intelligence de comprendre son amant, elle avait assez d'instinct animal pour répondre à ses sens.

Mariotto partit avec elle : il était temps, car la

Turbini, ne pouvant plus surmonter son dégoût, se levait pour sortir elle-même.

— Il est deux fois plus ivre que d'ordinaire, dit-elle en se rasseyant.

— Le vin le rend éloquent, repartit Gaudenzio ; il est moins fou qu'il n'en a l'air. J'ai déjà pu observer cela dans les bagnes ou les hôpitaux, il n'y a pas d'appétit bizarre qui ne puisse naître chez nous : l'homme veut arriver au bout de tout, en bas comme en haut.

— Ne parlez point de ces saletés, interrompit la Turbini. Mariotto ne sent pas lui-même tous ces ignobles instincts qu'il se plaît à décrire; il veut railler l'amour et la beauté; il veut faire le bouffon en actions comme en paroles, et aller jusqu'à l'extrémité de l'abjection. Il cherche la bizarrerie, est fanfaron de vice, et s'amuse à faire le philosophe dans sa bassesse. Laissons ces horreurs; qu'il aille faire sa cour à un animal! qu'il y ait des fous et des monstres, cela ne doit point troubler notre sérénité. Dites-moi, Simeone, avez-vous décidé Maddalena à jouer cette semaine?

— Je le lui ai fait ordonner par mon père, répondit l'artiste; il faut qu'elle remplisse son engagement. Une actrice ne saurait avoir le droit de pleurer à ses heures. D'où lui venait ce caprice de ne point jouer? La Nasta n'a jamais été sa mère devant la loi ou le public : elle ne la peut regretter. Si elle a la bizarrerie d'être affectée de cet accident, c'est une raison pour qu'elle joue; cela la distraira. Ainsi, demain, nous l'aurons dans *Marie Stuart*.

XXIV

LA TURBINI ET COSIMO

Après la mort de la Nasta M. des Alinari avait été plusieurs jours sans venir chez les actrices; mais le lendemain de la représentation de Marie Stuart, il fit visite à la Turbini. Carlotta n'était point préparée à le recevoir : elle avait été frappée de la mort soudaine de la Nasta, elle aussi avait réfléchi sur elle-même et senti s'amortir sa haine pour la Manidi. Elle la trouvait si abattue qu'elle en avait pitié. Maddalena n'avait plus d'amants, sa beauté se voilait aux yeux de la foule sous le sérieux de sa tristesse, son triomphe dans Marie Stuart se changeait en échec, car à la dernière représentation, n'étant soutenue par aucun sentiment personnel, elle avait joué avec mollesse, comme une femme qui

ne se soucie point du succès parce qu'elle ne sait aux yeux de qui s'en parer. La jalousie de Carlotta était satisfaite; elle était disposée à redevenir envers Maddalena ce qu'elle avait toujours été pour ses camarades, une bonne fille avec un bon cœur, et comme elle ne haïssait plus la Manidi, elle ne convoitait plus l'amour de Cosimo.

Aussi le reçut-elle avec froideur et simplicité.

— Cela ferait un triste amant, se disait-elle en le saluant : on peut trouver qu'il a l'air plus noble et plus mâle que Gaudenzio, mais qu'il est loin d'avoir son entrain! J'aurais dû le laisser à la Manidi : ils auraient soupiré à leur aise sans m'empêcher de briller au-dessus d'eux.

M. des Alinari, dès les premiers mots, se mit à parler de Maddalena.

— Elle était bien triste hier, dit-il, elle ne pouvait jouer; elle aimait donc cette mère-là?

— Vous le devez savoir aussi bien que moi, répondit la Turbini.

— Il faut toujours qu'elle ait été frappée de cette mort, reprit le jeune homme : elle sera revenue sur elle-même, sa conscience aura parlé. Elle qui avait été si belle dans Marie Stuart, était si abattue hier, qu'on ne la reconnaissait plus : c'est ce que tout le monde disait.

— Vraiment l'on disait cela? demanda Carlotta.

— Oui, l'on s'étonnait de voir paralysée par la douleur une actrice d'un aussi grand talent; car ainsi que vous-même me le disiez, madame, elle est incomparable quand elle est maitresse d'elle-même.

Elle faisait pitié à tout le monde. Pour moi j'avoue que j'aimais mieux la voir ainsi triste, cela montre qu'il y a encore quelque sentiment vivant en elle.

— Son chagrin, répliqua la Turbini, ne l'a point empêchée de jouer, le lendemain de l'enterrement de sa mère.

— Le directeur l'aura contrainte, repartit Cosimo.

— Elle a du reste de quoi pleurer, reprit Carlotta : elle a été cruellement atteinte dans ses intérêts. Le marquis de Nepi devait faire à la Nasta un legs considérable ; mais Maddalena n'espère rien obtenir de lui. Cette folle Nasta ne laisse que des bijoux : la Manidi lui croyait des économies, et au moment où la révolution ébranle tous les théâtres, elle se retrouve sans autre ressource que la scène : cela est terrible vraiment, et nous en sommes tous désolés.

Ainsi disait la Turbini : la jalousie s'était réveillée dans son cœur et lui faisait de nouveau sentir ses morsures. Elle se remit à mêler les plaintes et les éloges aux insinuations perfides : elle savait que trop accuser une personne, c'est donner aux autres envie de la défendre, et elle louait et excusait Maddalena pour amener M. des Alinari à la dénigrer.

— Heureusement, disait-elle, que la Manidi a toujours sa beauté et son talent. Ne trouvez-vous pas que la tristesse la rend encore plus touchante ? cela la fait ressembler à ces madonnes entourées d'étoiles que peignaient en priant nos moines du XV[e] siècle. Aussi la voit-on toujours mélancolique, car rien ne lui sied comme un air sérieux : c'est ce ca-

ractère de sa beauté qui la prédestine aux rôles tendres et touchants. A ses débuts elle jouait la gaîté et la coquetterie, et cela à ravir, car elle est assez grande actrice pour prendre toutes les formes: mais elle a reconnu que la mélancolie, l'innocence, l'enthousiasme, toutes les qualités virginales allaient mieux à son fier et délicat visage, et maintenant elle est toujours jeune fille, héroïne ou reine persécutée. On est bien heureux d'avoir une telle figure ! continua la Turbini en prenant l'un de ces airs qu'elle attribuait à Maddalena. Notre beauté est pour beaucoup dans notre vocation d'innocence ou de passion au théâtre; comme le timbre de sa voix décide si un chanteur fera l'amant heureux ou le désespéré. Mon air de santé, mon teint, mes yeux, ma luxuriante chevelure me condamnent à représenter les passions violentes. Et se regardant dans une glace elle ajoutait : cette beauté que tant de gens me vantent m'est à charge : tout cela a quelque chose de trop matériel et de trop lourd; mon âme est mal à l'aise là dedans, il y a des moments où je n'ose me regarder, car je trouve que mon visage ne me ressemble pas.

Cela était bien raffiné, mais la Turbini parlait avec un tel mélange de sérieux et d'enjouement, avec tant d'abandon et tant de coquetterie qu'il était impossible de n'en être point charmé. Elle attirait insensiblement les yeux de Cosimo sur ces beautés dont elle semblait faire fi. Tout en causant, elle renouait une tresse de ses cheveux, agitait son cou de cygne, se penchait en avant, puis se renversait en

arrière pour mieux faire admirer les belles proportions de sa taille. M. des Alinari trouvait dans toute sa personne tant de force et de langueur, de vie et d'indolence qu'il en était fasciné : c'était pour lui comme la révélation d'un nouveau genre de beauté que ses préjugés l'avaient empêché de comprendre : la Turbini, en flattant son amour de l'idéal le prenait par l'imagination en même temps que par les yeux. Il y a des heures où chez les natures les plus élevées les sens exercent tout d'un coup une singulière influence et donnent comme un éblouissement : c'était ce qui arrivait à Cosimo : les paroles de la Turbini l'empêchaient d'être sur ses gardes, et le philtre s'insinuait lentement en lui sans qu'il pût comprendre la double impression qu'il subissait. L'actrice suivait fidèlement son programme : elle mêlait avec tant d'habileté l'âme et le corps, l'idéal et la volupté que Cosimo, pris de tout côtés, se trouvait en même temps charmé, troublé et captivé.

Il revint voir Carlotta les jours suivants. Elle continuait à lui prodiguer son esprit; elle se montrait dans toutes les poses où elle se savait irrésistible; elle y mettait tout son art, et était d'autant plus séduisante, qu'ayant le cœur libre, rien ne gênait son personnage. Elle s'intéressait de plus en plus à son propre jeu, y engageait son amour-propre et se serait sentie blessée au cœur si M. des Alinari avait fait fi de tous les charmes qu'elle lui offrait.

XXV

LES DERNIERS JOURS A' FLORENCE

La Manidi souffrait cruellement de voir Cosimo se prendre aux piéges de Carlotta, mais elle ne savait comment l'en arracher, et par un reste de fierté conservait, quand elle le rencontrait, cet air froid et digne qui irritait le jeune homme. Elle cherchait à se résigner.

Décidément je me marie à l'art, disait-elle à Simeone, et l'acteur l'encourageait. Il la voyait souffrir sans regret; il espérait que cette douleur tournerait au profit de de son idole, et comme les mystiques chrétiens disent que Dieu envoie à ses favoris des peines temporelles pour les forcer à se donner à lui, Simeone répétait à Maddalena que la Providence l'éprouvait pour la contraindre à suivre

sa vocation et à se livrer sans réserve à l'art. La Manidi l'écoutait et l'étudiait pour se détacher d'elle-même; il lui était impossible d'avoir pour l'art le même culte que Simeone. Elle ne voyait en lui qu'un moyen et non un but : c'était à ses yeux un effort de l'homme pour monter jusqu'aux beautés invisibles : et comme elle sentait le besoin de ces réalités supérieures, elle ne se voulait point arrêter à adorer leur imparfaite image. Son éducation ne lui avait laissé que des aspirations vagues : sans religion, sans croyance fixe, elle ne savait où se reposer et cherchait un abri dans la poésie. Les poëtes avaient été ses seuls précepteurs : au milieu de la corruption qui l'étreignait de toutes parts, ils lui avaient révélé le bien, et par l'amour de la beauté avaient purifié son âme. Elle chérissait la vieille et chaste poésie de sa patrie, celle qui faisait de l'amour une vertu : elle se nourrissait de cette jeune littérature italienne, plus élevée encore par le caractère que par le génie, qui ne cherche le beau que dans le bien, et qui, animée à la fois de l'esprit chrétien et de l'esprit de liberté, a été la plus saine et en même temps la plus puissante de toutes les littératures contemporaines, car elle a refait une nation. Elle admirait dans les Silvio Pellico, les Manzoni, les Massimo d'Azeglio, cette union d'une délicatesse morale presque féminine à une énergie toute virile, ce sentiment perpétuel du divin et de l'invisible qui n'ôte rien à l'amour de la patrie et de la justice en ce monde. Maddalena se rappelait combien ces écrivains étaient chers à M. des Alinari :

elle savait que c'était eux qui avaient formé son âme : elle les en aimait davantage, et en les lisant retrouvait quelques-unes des douceurs de l'amour, comme si à travers ces livres elle se fût rapprochée de Cosimo.

L'esprit chrétien, comme une charmante poésie, la pénétrait peu à peu : elle s'éprenait de sa grâce extérieure avant d'entrer dans ses graves mystères : la religion était pour elle comme la splendide cathédrale de Florence, toute souriante, belle et parée au dehors, et en dedans profonde, immense et pleine de sombres clartés. Elle aimait les austères et grandioses nefs de Santa-Croce ou de Santa-Maria Novella. C'était à cette église des dominicains qu'elle faisait ses plus fréquentes visites : elle aimait ses brillantes verrières sous ses voûtes sombres et nues, elle se promenait dans les grands cloîtres déserts, et revenait souvent voir les calmes figures du paradis d'Orcagna et les vierges de Fra-Angelico. Ce qu'elle cherchait dans tout cela, ce n'était point l'art ; mais la paix qu'elle ne trouvait nulle part. Elle écoutait de loin l'office des moines, et en entendant ces chants austères qui ne disent rien aux sens, elle rêvait d'un autre monde : elle admirait le calme de ces hommes au milieu des révolutions, alors même que sous prétexte de liberté on leur voulait interdire le droit de vivre en commun. Peu à peu elle apprenait à prier. Un jour elle revint toute joyeuse.

— D'où te vient ce visage ? lui demanda Simeone : quelque moine t'a-t-il promis un miracle?

— Non, répondit Maddalena ; ils m'en ont fait un :

je suis toute tranquille, toute changée, toute libre : vous ne devinez point? — Je me suis confessée. Vous ne savez pas ce que c'est que de se renouveler ainsi en un moment, de jeter par derrière sa tête toute sa vie passée, et de se retourner légère et alerte comme si vingt années passées ne pesaient plus sur ses épaules. C'est tout un rajeunissement et l'on date sa vie d'une nouvelle naissance. Mais vous riez ; vous ne me croyez point?

— Que si, répondit Simeone; j'ai toujours dit que tu deviendrais dévote. Enfin cela vaut mieux qu'une passion pour un amant d'ici-bas : espérons que cela te laissera plus calme. Tu prieras un peu pour moi, n'est-ce pas?

— Je l'ai déjà fait, repartit la Manidi. Elle s'était mise en effet à prier pour tous ceux qu'elle connaissait, amis et ennemis, car son âme ardente était prise d'un élan de charité. Elle priait beaucoup pour la Turbini, peut-être d'autant plus que demander sa conversion, c'était encore réclamer l'amour de Cosimo. Mais c'était surtout à lui qu'elle pensait devant Dieu : par là elle épanchait librement son amour, et la prière lui semblait une merveilleuse découverte.

— Quand on aime, se disait-elle, on voudrait être tout-puissant pour servir l'objet de son affection, et on souffre de ne rien pouvoir pour lui; mais par la prière, de loin comme de près, à chaque heure, en silence, sans même qu'il s'en doute, l'on peut veiller sur lui et le protéger. » Ces pensées rendaient le calme à la Manidi : elle songeait que la Providence

dirige tout, et sans s'avouer aucune espérance, s'abandonnait entre ses mains.

Cependant les combats se succédaient en Lombardie. Charles Albert, après sa victoire de Sainte-Lucie, avait mis le siége devant Peschiera; mais pour surveiller à la fois Vérone et Mantoue, il avait été obligé de disperser ses troupes sur une longue ligne. Radetsky, à qui ses quatre-vingts ans passés n'enlevaient rien de sa vivacité, sortit à l'improviste de Vérone, et l'armée italienne était coupée en deux sans l'héroïsme des volontaires toscans dont la résistance donna à Charles-Albert le temps de concentrer ses troupes. Les Toscans furent écrasés : mais le lendemain les Autrichiens furent battus à Goïto, Radetsky rejeté sur Mantoue, et Peschiera se rendit.

Par toute l'Italie ce ne fut qu'un cri d'allégresse : l'on crut l'Autriche vaincue et cette confiance imprudente prépara les désastres de la fin de la campagne. A Florence la joie publique eut quelque chose de plus austère : c'était au dévouement des Toscans que l'on devait ces grands succès, et en pleurant sur les morts l'on était fier de leur tenir de près. M. des Alinari comptait plus d'un ami parmi les jeunes gens tués à Curtatone; il avait dû partir avec eux et leur gloire lui donnait de la honte. Sa mère et sa sœur, toutes deux effrayées de la révolution, aiguisaient encore ses remords en lui répétant :

« Quel bonheur que tu n'aies pas été à Curtatone, car tu ne nous serais point revenu ! » C'était pour ne pas s'éloigner des actrices que Cosimo avait de semaine en semaine remis son départ pour la guerre :

il courut chez elles, décidé à faire ses adieux à la Turbini et à rejoindre l'armée nationale.

Il trouva la plupart des acteurs réunis chez Carlotta : Maddalena s'imposait comme un devoir de surmonter son aversion pour sa rivale. Dès son arrivée M. des Alinari exalta le dévouement des Toscans, et montra combien il regrettait de ne l'avoir point partagé. Ces paroles remplissaient de joie la Manidi : elle retrouvait Cosimo noble, chevaleresque, tel qu'elle l'avait aimé, et le voyait prêt à s'arracher aux embuches de Carlotta. Celle-ci lut cet espoir dans les yeux de Maddalena, et s'en irrita comme d'une défaite. Toujours maîtresse d'elle-même, elle prit pour combattre le projet de Cosimo le seul moyen qui réussisse souvent : celui d'abonder d'abord dans les idées de son adversaire, et peu à peu de l'en détourner sans avoir l'air de le vouloir.

Elle renchérit sur l'enthousiasme de M. des Alinari, excita son humeur belliqueuse et l'engagea seulement à préparer sa mère et sa sœur à cette grande résolution pour ne leur point briser le cœur par un brusque départ. « Après tout, disait-elle, nous allons assister à une lente guerre de siéges. L'Autriche épuisée ne pourra soutenir la lutte : Vienne est en révolte, la Hongrie mécontente : notre triomphe serait assuré sans nos divisions intérieures. Les agents de Mazzini agitent la Toscane : s'ils l'emportent, l'Italie est divisée en deux partis ennemis, et à l'heure du combat il ne faut qu'un chef : toute considération, même celle de liberté, doit s'effacer devant la cause de l'indépendance. Les hommes

dévoués à la patrie ne doivent point tous être à l'armée : il y a plus de services à rendre à l'Italie en luttant contre l'anarchie, qu'en faisant des tranchées devant les places ennemies : un soldat de plus dans une armée n'est rien, un homme intelligent dans un pays est toujours beaucoup.

La Turbini développait ces raisons avec la logique que la passion donne aux femmes. Cosimo sentait la force de ces arguments et semblait hésiter. Maddalena avait gardé le silence; elle ne parlait jamais devant M. des Alinari; mais alors, emportée par son amour et sa défiance de Carlotta, elle s'écria comme malgré elle :

— C'est en Lombardie et non ailleurs que se décide le sort de l'Italie. Il ne faut que des soldats pour achever la victoire : si nous nous endormons sur nos premiers succès, nous sommes perdus. Et elle ajouta avec l'élan de l'enthousiasme : je voudrais être homme pour partir aussi !

— Nous le voudrions toutes, reprit avec ironie Carlotta : espérons que nous aurons bientôt des escadrons d'amazones. Ainsi, monsieur, poursuivit-elle en s'adressant à Cosimo, partez vite, ne songez à père ni à mère, allez surveiller le scrutin des Lombards : obéissez à madame qui seul entend les intérêts de votre gloire. Je ne veux point être votre Omphale.

— Aussi bien, dit Cosimo, qui, cédant aux insinuations de la Turbini, crut que Maddalena ne parlait que par jalousie : il y a longtemps que madame m'a donné ce conseil.

A ces mots amers, les premiers qu'ait laissé échapper M. des Alinari, Maddalena se tut, et baissa les yeux pour ne lui point laisser voir ses larmes. Simeone, qui connaissait ses sentiments, fut touché de sa douleur, et ne trouvant pas d'inconvénient à ce que Cosimo s'allât faire tuer en Lombardie, il essaya de prouver qu'en ce moment le plus haut service qu'un patriote pût rendre à l'Italie était de prendre les armes pour elle. Mais M. des Alinari portait encore à son insu assez d'intérêt à la Manidi pour ne pas voir sans dépit son intimité avec Simeone, et il recevait fort mal tout qui venait de l'artiste. Il résolut de rester à Florence au moins jusqu'à la reprise de la guerre en rase campagne, et se promit d'être utile en Toscane en y travaillant à maintenir la concorde. Quand il rentra chez lui il trouva sa mère et sa sœur si troublées de l'idée de son départ, que, ne pouvant résister à leurs prières, il abandonna presque tout à fait ses projets belliqueux.

Ce n'est là qu'un effet ordinaire de l'influence des femmes. Rien n'est plus rare qu'une Maddalena assez magnanime pour sacrifier celui qu'elle aime à la cause publique. Les plus honnêtes puisent leur égoïsme dans leurs affections mêmes: elles ne voient que l'intérêt de la famille ou de l'individu, leur cœur est aussi étroit que le cercle de leur foyer. Pour qu'elles songent au bien général il faut que l'oppression pèse directement sur leurs épaules : alors elles s'enflamment, leur enthousiasme devance même celui des hommes; mais pour la plupart ce n'est que feu de paille. A l'heure des défaillances, dans toutes

les défections d'en bas ou d'en haut, il faut rejeter sur les conseils amollissants des femmes une grande part de la lâcheté des hommes. Si généreuses dans la vie privée, elles sont intéressées, égoïstes et pusillanimes dans la vie publique; elles n'en sentent point l'honneur, et il y a là toute une haute partie de la morale qu'elles ne comprennent point. C'est une des plaies de notre société moderne, car les peuples ne se pourront reposer dans la liberté et la dignité que lorsque les femmes auront appris à aimer la chose publique.

XXVI

EN ROUTE

M. des Alinari demeura dans sa famille. La Toscane nommait alors son premier parlement : il s'agita beaucoup pour les élections, alla dans ses terres, parla, écrivit. Mais pendant ce temps l'Autriche reconquérait ses anciens États, les Piémontais étaient forcés d'abandonner la Lombardie. Venise seule restait encore debout grâce à ses remparts humides.

Cosimo fut fort abatu de ces revers : la Turbini était obligée de lui rendre confiance dans l'avenir et de le relever à ses propres yeux. C'était une tâche ingrate; mais son amour-propre était trop engagé pour la laisser reculer. Au lieu d'un amant facilement enchaîné, elle trouvait en Cosimo un homme

découragé, sévère et mécontent de lui-même et des autres. Elle n'avait jamais rencontré de ces imaginations ardentes, capables de vivre longtemps d'une idée sans retomber sur elles-mêmes. Elle s'irritait de ce qu'un jeune homme pût ainsi impunément approcher de sa beauté : elle en était d'autant plus blessée que Simeone et Maddalena étaient témoins de l'inutilité de sa savante coquetterie, et qu'elle sentait que M. des Alinari n'aimait en elle que le reflet et la copie de sa rivale.

Le docteur Gaudenzio qui en vrai patriote était allé porter à l'armée italienne le secours de sont art, venait de revenir à Florence.

— Eh bien, dit-il à son ancienne maîtresse, où en êtes-vous avec Cosimo ?

— Hélas ! répondit l'actrice, je suis toujours une héroïne de théâtre ou une sainte du paradis.

— Pauvre femme ! repartit le docteur, il vous a prise au sérieux : vous avez eu le malheur de lui inspirer du respect et vous ne savez comment le désabuser. Ainsi vous n'avez rien obtenu?

— Fi donc ! dit la Turbini, je n'ai rien demandé.

— Non ; mais vous n'avez encore rien pu vous faire arracher. Il vous a vue seul à seul, s'est assis près de vous, a pu croire qu'il ne vous était point indifférent et s'est contenté de cela. Il est jeune pourtant et il a du sang dans les veines, per Bacco ! je l'ai vu s'enflammer pour des chimères à en faire peur à ses contradicteurs ; mais ces gens nerveux sont incompréhensibles, calmes et violents, tantôt de glace et tantôt de feu, se lançant avec fureur dans la

passion ou se retenant au bord. Ce sont les êtres les plus bizarres, grâce à ce singulier fluide nerveux que nous appelons l'esprit. On ne peut compter sur rien avec eux. Mais enfin que faisiez-vous de lui?

— Nous causions de l'Italie, de la guerre, de la politique.

— Voilà votre faute, ma belle, vous serviez vous-même votre rivale : quand ces gens-là ont une idée en tête, ils s'en éprennent comme d'une personne : la politique lui aura servi de maîtresse. Il s'y est jeté avec la force de son tempérament : heureusement que n'ayant point réussi il est mécontent de lui-même et viendra vous demander des distractions. Vous aurez votre revanche; mais alors gare à vous!

— Ah fit en riant la Turbini, vous allez bien vite en besogne : je n'en suis pas encore à redouter les accès de passion, et pour en venir là il ne faut point jeter mon voile trop vite : j'ai délaissé M. de San-Sisto, et vous comprenez, docteur, que tout entre nous doit être très-innocent.

— Aux yeux de Cosimo certainement, repartit Gaudenzio. Je lui dirai qu'il vous a transformée, que vous êtes la plus sage et sévère personne du monde, tandis que je n'oserai répondre de la vertu de la Manidi avec Simeone. Enfin je suis curieux de voir où nous en arriverons : c'est une petite expérience de physiologie qui m'intéresse fort.

Gaudenzio jugeait bien l'ardeur de son ami; il avait eût la fièvre de la parole et de la presse; mais la défaite de l'Italie et le triomphe en Toscane d'hommes dont il se défiait, abattirent son courage.

Il céda aux conseils de sa mère et aux insinuations de la Turbini, se dit qu'il n'y avait rien à faire, et, abandonnant la lutte, chercha à oublier la politique. Il était dégoûté de Florence où il n'avait rencontré que des déboires. Carlotta en profita pour l'engager à venir à Rome où nos acteurs allaient décidément partir. On était au début du ministère de Rossi et l'on espérait que sous l'administration de cet homme intelligent Rome retrouverait quelques jours de calme. M. des Alinari se mit en route avec les acteurs : la Turbini en fut ravie et l'on comprendra sa joie si l'on se rappelle comment l'on voyageait communément en Italie.

L'on se servait de grandes calèches à six places flanquées d'un coupé ouvert; les bagages se mettaient dessus et derrière : on attelait cet équipage de quatre chevaux et de six aux côtes et l'on allait à petites journées. L'on était fort au large, l'on passait du dedans au dehors, l'on marchait ou l'on s'arrêtait à volonté. Une charmante intimité naissait dans ces voitures, la riche nature italienne donnait à chacun de la conversation, puis le trot, le galop, les longues montées et les rapides descentes, les repas en l'air et les auberges pleines, un brancard cassé ou un orage soudain, jusqu'à la crainte des brigands dont on sentait le voisinage, tout donnait à cette manière de voyager un charme d'imprévu qui en réhaussait singulièrement le piquant. L'on se faisait à sa voiture, l'on s'y installait comme à demeure, chacun y avait sa place d'adoption : à la fin il semblait que l'on eût toujours vécu en roulant, et le lendemain de l'arrivée

l'on était tout étonné de se sentir assis dans une chambre qui ne marchait pas.

L'on mettait cinq jours de Florence à Rome par la route la plus courte, celle de Sienne. M. des Alinari monta dans la voiture de la Turbini; Maddalena était dans une autre avec Simeone. Cosimo connaissait cette route; mais il n'en avait que plus de plaisir à tout voir et à tout montrer. L'on allongea le voyage de quelques jours, pour les peintures de la charmante petite école de Sienne, la nécropole étrusque de Chiusi et le dôme d'Orvieto. Cette dernière cathédrale est un de ces sanctuaires de l'art italien qu'on ne peut quitter. Dans les bas-reliefs de l'école de Pise, Simeone admirait surtout la grandeur et la fougue de l'imagination; dans les fresques de Signorelli, il se ravissait devant les beaux corps musculeux d'anges ou de saints, tandis que Cosimo contemplait avec délices la tète encore mystique de ces mèmes personnages; car dans cette œuvre merveilleuse la hardiesse de dessin et la science d'anatomie de la nouvelle école se rencontrent avec le sentiment religieux de l'ancienne. Quand Maddalena entendait M. des Alinari parler de ces chefs-d'œuvre, elle se réjouissait de lui trouver toujours le même enthousiasme, et cela suffisait à nourrir son amour. Carlotta, au contraire, s'en irritait : elle sentait que tant qu'il aurait ce culte de l'idéal, Cosimo ne saurait être vraiment épris d'elle, et elle était honteuse d'être obligée de feindre devant sa rivale une admiration qui lui pesait. Aussi évitait-elle de rencontrer Maddalena : cela lui était facile,

car Simeone et Cosimo avaient une égale ardeur de tout expliquer chacun selon leurs idées, et en vrais ciceroni ne se pouvaient supporter.

Un soir à Viterbe, pendant que Cosimo et la Turbini cherchaient par la ville les palais abandonnés, et admiraient ce goût d'architecture qui se retrouve partout en Italie, la Manidi et Simeone allèrent au couvent de sainte Rose. Une religieuse leur montra le corps de la sainte, conservé comme une momie. Simeone regardait ce cadavre avec une curiosité d'anatomiste; mais Maddalena ne pouvait surmonter son dégoût.

— Au lieu de ces chairs noires et désséchées qui soulèvent le cœur, j'aurais, disait-elle, voulu voir la jeune sainte reposer sur son tombeau comme sainte Cécile sur le sien, encore toute fraîche et délicate dans la mort. Nulle plus qu'elle ne méritait d'inspirer l'art italien. Quelle histoire que celle de cette enfant! Elle chasse les Allemands de sa ville natale; un empereur l'exile; le peuple la ramène en triomphe: elle s'enferme dans un cloître, et à la fois sainte et héroïne, elle meurt à dix-huit ans.

— Ce serait vraiment un joli sujet, repartit Simeone; une jeune fille en face d'une soldatesque furieuse: il y aurait matière à contrastes. Ce serait une œuvre de circonstance, une sorte d'allégorie. On y pourrait voir un symbole de l'Église jointe à l'Italie pour repousser l'étranger, malheureusement cette union serait peut être rompue avant que le tableau fût fini.

— Il n'y a rien là pour vous, répliqua la Manidi;

vous peindrez admirablement la brutalité des soldats, mais une jeune fille dont la force est dans l'âme...

— Je n'en chercherais pas le modèle bien loin, interrompit Simeone; je n'aurais qu'à vous regarder, Maddalena. Quand vous parlez de la jeune héroïne, vous lui ressemblez, vous avez sa beauté et son enthousiasme; vous êtes en train de devenir sainte, et je n'ai qu'à vous copier; les dévots vous prieront à genoux.

— Vous me voulez donner des remords, repartit Maddalena avec impétuosité: vous savez bien que l'âme ne se lave pas en un jour comme le corps. Ah! si tant de peintures religieuses sont fausses et inconvenantes, c'est que ce sont vos pareils qui les font. Si j'avais une vierge à peindre, moi, je me ferais pure et humble, je me mettrais à prier et à jeûner et alors l'inspiration me viendrait. Pour peindre le Christ il faut croire en lui et pour exprimer les sentiments des saints il les faut éprouver. Mais vous ne regardez la vertu, que comme une passion qui resserre ou relâche tel ou tel muscle, vous n'en apercevez pas la grâce intérieure; peignez la vie et la force animale; mais laissez à d'autres l'âme et la beauté.

— Te voilà irritée, c'est ce que je voulais, répliqua Simeone; moi, si impatient de contradiction, je me plais à te voir me tenir tête. C'est étrange, mais cela m'amuse. Je t'ai dit cent fois que pour tout représenter à volonté, il suffit d'être critique, et qu'aujourd'hui tout artiste le doit être. Mais tu ne m'écoutes pas; je te dis souvent des choses admi-

rables; tu n'y fais point attention et je ne t'en veux seulement pas. C'est singulier, je commence à avoir peur de t'aimer.

— Je croyais, dit la Manidi, que vous n'aviez de sentiment que pour les lions et les bêtes robustes.

— C'est vrai, reprit l'artiste; je crois pourtant deviner par quels enchantements tu m'as séduit. Tu sais que je prise avant tout l'intelligence: or, il est si rare pour les hommes comme moi de trouver une femme qui ne soit pas trop au-dessous d'eux, que lorsqu'ils en rencontrent une, ils s'arrêtent devant elle, ils sont comme des princes exilés, qui au milieu d'une foule vulgaire découvriraient une femme de leur sang; les autres ne sont point de leur classe et leur semblent à peine de leur espèce. Un homme, il est vrai, peut, sans qu'elle soit son égale, se lier avec une femme; mais il est alors obligé de courir de l'une à l'autre: s'il en trouve une au contraire dont l'esprit soit de même race que le sien, leur amitié peut être durable, car l'intelligence est le plus solide fondement de l'affection.

— Je ne me crois point une femme de votre génie, répondit l'actrice; mais vous êtes heureux de savoir ainsi distinguer d'où viennent tous vos sentiments.

— Veux-tu, repartit Simeone, que j'aime tout bêtement comme le vulgaire sans savoir pourquoi? Je n'abdique jamais et mets de la raison partout. Pourtant, reprit-il avec une nuance de mélancolie, je suis peut être fou en dépit de ma sagesse; car tu ne me comprends pas: je te prodigue mon âme, ma science, mon génie, et rien de tout cela ne te touche.

— Oh si! répliqua la Manidi; je vous donne ce qu'il vous faut, de l'admiration : je vous tiens pour un grand homme.

— Mais il en est d'autres que tu admires plus que moi. Je suis jaloux de ton affection. Ce M. des Alinari que Carlotta traîne après elle, tu l'aimes toujours. Est-ce que je ne lui suis point supérieur pourtant? Il ne fait que des rêves stériles, moi des œuvres durables: je suis artiste, il me semble que je suis poëte, philosophe ou savant à volonté, et tu me préfères Cosimo, alors même qu'il est en train de se faire l'amant de ta rivale.

— Il ne l'est point, repartit avec impétuosité Maddalena. Il aura horreur d'elle quand il l'aura pénétrée. Il a l'âme trop fière pour aimer une telle femme, et voilà pourquoi je ne me puis empêcher de l'aimer encore. Il n'a pas votre génie; mais il a du dévouement, de l'enthousiasme et du caractère, et j'estime la vertu plus haute et plus grande que le génie; je préfère la bonté de l'âme à sa puissance. Je ne le regarde pas ainsi que vous comme un rêveur stérile; je m'imagine que l'on peut faire aussi de l'art en soi-même, en s'élevant l'esprit, en se le purifiant, en s'ornant intérieurement: une pauvre fille qui combat le vice et se fait belle dans son âme, me semble un plus grand artiste que le premier peintre ou le premier poëte du monde, qui expriment dans leurs œuvres un idéal de beauté, qu'ils n'ont point l'énergie de réaliser en eux-mêmes.

Pourquoi ne me laisseriez-vous pas admirer les hommes comme des statues et de vivantes œuvres

d'art? Mon amour ne peut être autre chose que de l'admiration, et il n'y a point de quoi en être jaloux.

Simeone demeura silencieux : il sentait la justice des sentiments de Maddalena ; en réfléchissant sur lui-même, il voyait que ce n'était point purement pour sa beauté et son intelligence qu'il aimait la Manidi, car il aurait aussi bien pu s'éprendre de Carlotta ; mais il avait éprouvé malgré lui que la noblesse de l'âme rehausse la beauté et agrandit l'esprit.

XXVII

A ROME

Nos acteurs trouvèrent à Rome un champ tout nouveau. Ils jouèrent beaucoup de leurs grandes pièces toujours avec quelques suppressions, car alors même qu'il croyait donner la liberté, le gouvernement pontifical continuait à traiter paternellement les hommes en enfants, et comme une mère surveille tout ce que mange un fils qui n'a pas encore l'âge de raison, il faisait en toutes choses à son peuple la part du bien, craignant qu'il ne se trompât et ne prît le noyau pour le fruit. Une triste expérience allait bientôt lui apprendre qu'une pareille éducation ne rend point les hommes plus obéissants; il est vrai qu'il n'en continue pas moins son ancien système.

Simeone, que la mort de son père venait de laisser à la tête de la troupe, s'ennuyait de soumettre les chefs-d'œuvre de l'esprit humain aux caprices de quelques employés payés à tant la page[1] : pour éviter la censure il imagina de représenter quelques-unes des pièces sacrées que firent naître en Italie, surtout dans les colléges des Jésuites, l'*Esther* et l'*Athalie* de Racine.

C'était tout un autre monde pour nos actrices : elles n'étaient plus soutenues par la tradition qui, quoiqu'en disent les téméraires est toujours d'un précieux secours, car grâce à elle les rôles se perfectionnent de génération en génération, et s'enrichissent du talent de tous les grands acteurs qui se les transmettent. Nos deux rivales étudiaient avec l'ardeur de l'émulation, et par des méthodes différentes arrivaient presque au même but. La Manidi avait besoin de s'éprendre de son héroïne : elle se la représentait vivement, s'imaginait en prendre l'âme

1. L'anecdote suivante, connue de tous ceux qui ont habité Rome dans ces dernières années, donnera une idée de la censure pontificale. Un auteur avait appelé la voix de son héroïne *angélique* : il paraît que l'expression était nouvelle à Rome; la censure la trouva inconvenante et y substitua celle de voix *harmonique*. La rime était respectée. Ce trait revint au pape, et à quelques jours de là, comme il s'allait promener et voulait sortir par la porte *Angelica*, il donna malicieusement l'ordre de le conduire à la porte *Armonica*. Tout Rome admira l'esprit du bon pape; mais que penser d'un gouvernement qui se moque ainsi de lui-même sans se réformer? Et quand on traite ainsi les mots, quels égards aura-t-on pour les idées?

et la vie et s'enivrait ainsi de son rôle. Elle n'était point assez novice pour se fier à l'inspiration; mais elle comptait encore trop sur son enthousiasme et restait inégale. La Turbini qui calculait d'avance tous ses effets était plus sûre d'elle-même : son sang-froid intérieur au milieu de ses emportements d'actrice lui laissait mieux juger de la convenance, et par là en étant plus étudiée, elle semblait parfois plus naturelle que Maddalena dont les mouvements dans leur impétuosité même pouvaient paraître manquer de mesure. Mais malgré son talent, Carlotta, qui ne concevait jamais ses rôles aussi fortement que la Manidi, ne pouvait s'élever aussi haut, et voyait éclater pour sa rivale les plus ardents transports de la foule. Simeone se félicitait de la lutte de ces deux femmes; il en rendait grâce à la jalousie et excitait leur haine mutuelle; car malgré toute sa prédilection pour Maddalena, comme il aimait en elle l'actrice autant que la femme, il se réjouissait de la voir tenue en haleine par l'envie de Carlotta.

M. des Alinari pendant les premiers jours ne vécut que de Rome. Il la comprenait d'autant mieux qu'il était déjà familier avec elle, et la goûtait sous chacun des trois aspects qui la rendent également chère à des hommes si différents. Il la chérissait à la fois comme reine du monde antique, berceau du christianisme et centre de l'art moderne. Pour lui le sol romain avait un intérêt plus vivant que pour les antiquaires d'au delà des monts, car il y retrouvait le cœur de la grande patrie italienne. Les Italiens encore aujourd'hui, non moins qu'au temps

de Dante et de Pétrarque, se regardent comme les fils légitimes des Romains. C'est en ayant les yeux sur ce passé de puissance et de gloire qu'ils se sont transmis d'âge en âge l'espoir de redevenir une grande nation. Au milieu de ses divisions et sous l'oppression étrangère, l'Italie aimait mieux songer à la Rome impériale qu'à ses républiques du moyen-âge pourtant si vivantes et fécondes. Rome est demeurée pour elle le symbole de la force qui lui manque : c'est au nom de Rome, que de tout temps ses grands hommes l'ont appelée à l'indépendance, et à l'heure qu'il est si les Italiens ne veulent accepter d'autre capitale, c'est que Rome seule personnifie pour eux la grandeur de leur patrie.

Cosimo guidait la Turbini dans cette ville mystérieuse qu'il faut voir avec l'esprit, et regarder par le dedans et non le dehors. D'une basilique déserte, perdue au milieu d'une campagne solitaire, il la conduisait à ces villas qui n'ont d'autres habitants que des statues : ils visitaient les musées, les palais, les catacombes et ces sites où rien ne subsiste qu'un nom qui suffit à remplir l'âme. En suivant M. des Alinari, Carlotta était parfois prise d'impressions nouvelles. Rome, en ruines, ses églises, sa sérieuse campagne, le jeune homme qui la lui montrait, tout l'émouvait d'une façon étrange. Par moment en roulant à côté de Cosimo, sur ces routes bordées de tombeaux, où l'œil n'aperçoit que les longues lignes d'aqueducs et les vaporeuses montagnes d'Albe et de la Sabine, il lui semblait qu'au lieu d'entraîner M. des Alinari dans le cercle des pas-

sions, elle allait s'élever avec lui à une vie calme et sereine. Son esprit s'entr'ouvrait à l'enthousiasme, son cœur aspirait au repos, et à travers Rome et Cosimo le bien lui apparaissait avec toutes ses séductions. Mais le soir elle revoyait la Manidi brillante de beauté et de génie, elle l'entendait applaudir à côté d'elle, il lui semblait que Maddalena la raillait de l'inutile comédie qu'elle jouait avec M. des Alinari, et la jalousie et la haine renaissaient dans son cœur. Après s'être arrêtée un instant à ses nouvelles impressions et avoir fait comme un rêve de bien, elle les repoussait et cherchait à les secouer loin d'elle ainsi qu'une âme innocente rejette une mauvaise pensée. Elle sentait d'instinct que le bien est exigeant, qu'une fois entré dans son âme, il y voudrait régner seul, qu'il lui faudrait se combattre elle-même, devenir humble et aimer sa rivale, et elle reculait avec effroi. Elle s'attachait à sa passion et comprenait combien elle lui tenait au cœur : pour l'entretenir elle se repaissait amèrement du succès de Maddalena, ou savourait d'avance le plaisir qu'elle se promettait de son humiliation. Si ces passions rongent le cœur qui les abrite, elles lui donnent aussi d'âpres joies ; elles se font des voluptés cachées, se nourrissent d'elles-mêmes avec délices, et parfois sont si triomphantes qu'elles donnent foi dans l'enfer.

La Turbini eût voulu arracher Cosimo au monde idéal qu'il habitait : elle regrettait le riant val d'Arno et ses joyeuses collines et ses paysages pleins de vie : les grandes ruines de Rome dérangeaient ses

desseins. La nature y est trop nue et trop imposante pour amollir l'âme en l'enlevant à elle-même. Elle est peuplée de trop de souvenirs pour que l'esprit soit tout entier à elle : à force de gloire cette campagne est devenue toute humaine : l'homme y a tellement marqué sa trace qu'elle le rappelle jusque dans sa solitude. Au lieu de remplir l'esprit de vague, de l'inviter à se mêler à elle, et à se laisser doucement aller à tous les instincts de la vie, elle le réveille et le fait penser.

Pour enlever M. des Alinari à cette austère conseillère, Carlotta l'entraînait sur les croupes des montagnes, là où elle retrouvait une nature animée et joyeuse qui invitât à vivre et lui voulût servir de complice. Il fallait, disait-elle, profiter des mois d'octobre et de novembre ; car l'on sait qu'à Rome ces mois sont les plus beaux et les plus doux de l'année. La Turbini allait souvent avec Cosimo passer un ou deux jours à Frascati, à Marino, à Palestrina, à Tivoli ; ils descendaient au bord des lacs d'Albano ou de Nerni ou s'enfonçaient dans les fraîches vallées qui se cachent entre les plis des montagnes. Là, sous des arbres toujours verts, à l'ombre noire d'une yeuse, Carlotta priait M. des Alinari de lui traduire d'inspiration les vers où Horace, Tibulle ou Properce avaient chanté ces beaux lieux ; ou bien elle-même lui récitait quelques molles strophes de Tasse ou d'Arioste, et ses gestes, son accent, ses regards ajoutaient encore à la voluptueuse langueur qui coulait dans les vers du poëte. En revenant ils considéraient les splendeurs

des couchers de soleil de la campagne romaine, où ces vapeurs d'Italie qui se laissent pénétrer par la lumière, lui enlèvent sa crudité, et couvrant les montagnes de leurs voiles diaphanes, en adoucissent les contours.

Dans la ville Carlotta ramenait Cosimo à celles des sculptures antiques où le corps est le plus divinisé et se passe le mieux d'âme, ou à ces palais où la Renaissance s'étale dans tout son paganisme et sa fièvre de vie. Ils allaient souvent à l'Opera, et pour qu'il s'abandonnât mieux à la trop charmante et trop sensible musique italienne, Carlotta prenait Cosimo par le patriotisme. Elle s'emparait ainsi de toutes les avenues de son âme, l'entourait d'une atmosphère amollissante et cherchait à l'imprégner de langueur. Elle affectait devant M. des Alinari une nonchalance entrecoupée d'éclairs d'activité, qui chez les femmes plaît toujours aux hommes de nature vive; elle se mettait à l'aise avec lui, et chaque jour se dépouillait d'un de ses voiles d'emprunt. Elle se plaisait à le fasciner ainsi peu à peu, et ne se hâtait point : elle jouissait de son trouble et de ses luttes intérieures, il lui semblait que cette lente victoire que rien ne pouvait empêcher, devait être encore plus sensible à la Manidi.

XXVIII

INCIDENT

Un jour Carlotta conduisit M. des Alinari à l'atelier de Simeone. Comme la plupart des artistes, Simeone avait senti le besoin de s'exercer dans le genre qui semblait le moins favorable à son génie, et s'était décidé à faire une Vénus. Chacun sait combien il est difficile de trouver de bons modèles, surtout parmi les femmes chez qui la beauté du corps est fort rare. Simeone n'était satisfait d'aucun: il en avait longtemps cherché à Florence, lorsqu'il s'avisa qu'il n'en pouvait trouver de meilleurs que ceux qu'il avait sous la main. Il résolut de s'adresser à la Turbini. Il savait qu'elle se respectait trop elle-même pour consentir à poser devant lui comme une femme mercenaire, et pour l'y amener, il ne vit

d'autre moyen que de se remettre à lui faire la cour. Il avait été autrefois son amant, et bien que depuis qu'il s'était épris de Maddalena, il n'eût plus pour elle que de l'aversion, il le voulut redevenir. Au surplus, pour le tableau qu'il rêvait, il croyait avoir besoin d'une maîtresse, car voulant peindre la volupté, il désirait l'étudier d'après nature et sur lui-même. La Turbini était trop clairvoyante pour ne pas deviner l'artiste; mais elle n'en feignit pas moins de croire à son amour, et devint sa maîtresse et son modèle dans l'espoir de se l'attacher et de l'enlever peu à peu à Maddalena. Ils tinrent tous deux leur liaison secrète, car ils y avaient un égal intérêt : Carlotta avait besoin de paraître une vertu aux yeux de Cosimo, et Simeone qui sentait mieux chaque jour son amour pour la Manidi, se fût bien gardé de se montrer l'amant de sa rivale; d'autant plus qu'il savait que si Maddalena avait quelque estime pour lui, c'était que depuis longtemps on ne lui connaissait plus de maîtresse.

Tout en voulant s'essayer dans un sujet mythologique, Simeone était vite revenu à ses idées habituelles, et toujours ami des contrastes, il s'était décidé à représenter la voluptueuse scène de Virgile, où Vénus obtient de Vulcain des armes pour Énée.

« Dixerat, et niveis hinc atque hinc diva lacertis
« Cunctantem amplexu molli fovet...

Simeone s'était plu à exprimer la volupté, comme il eût fait la souffrance, car à ses yeux l'une valait l'autre : ce n'était toujours qu'une représentation de la vie dans ses différentes facultés; dans

les plaisirs comme dans la douleur, il aimait à faire sentir sous l'épiderme de ses personnages le tressaillement de leurs fibres les plus intimes, car il admirait en naturaliste, toutes les émotions physiques aussi bien que les morales.

Sur un lit d'or la déesse au sourire immortel, confiante en sa beauté entourait de ses bras de neige le corps difforme du noir dieu des forgerons. Simeone avait pu donner carrière à sa fantaisie dans la peinture de Vulcain, celui de tous les dieux dont l'antiquité nous a peut-être laissé le moins d'images.

Dans tous ses traits il avait marqué autant de force corporelle et d'énergie vitale que le comporte la forme humaine; mais l'avait représenté accablé sous une joie animale : l'on sentait le feu qui pénétrait ses membres, et, selon l'expression du poëte, la volupté semblait fendre ses os jusqu'à la moelle.

Carlotta eût voulu tenir entre ses bras un autre époux que Vulcain, mais elle se reconnaissait trop bien dans la sereine et radieuse Vénus de Simeone pour n'avoir point la curiosité de montrer ce tableau à M. des Alinari?

— Ne trouvez-vous point cela beau, demanda-t-elle, même après les fresques de Raphaël et d'Annibal Carrache.

Maddalena était présente, et Cosimo, en la voyant, se sentait une sorte de honte d'être si attaché à la Turbini, et de paraître s'éloigner de ses anciennes idées. Il répondit avec humeur.

— Pourquoi toujours de la mythologie ? Qu'est-ce

que cela peut dire à l'esprit? Je regrette qu'un artiste d'un aussi grand talent s'abaisse à ces peintures sensuelles. Les sculpteurs nous donneront toujours assez de nu.

— Pour moi, répliqua dédaigneusement Simeon, rien n'est vraiment plus spiritualiste qu'un beau corps nu. Au milieu des doctrines contraires qui agitent notre temps, il est bon, pour éclairer l'esprit, d'exposer aux yeux le corps sans voiles. La beauté nous rendra la foi dans la Providence. Qu'un naturaliste, en présence de cette Vénus, nous dise que tous les animaux, et l'homme comme les autres, ne sont que des modifications fortuites de je ne sais quel germe primitif, et les espèces des formes variables, toujours en mouvement comme dans un voyage sans but ; l'artiste se prendra à rire et demandera à l'aveugle savant quel hasard de circonstances à calculé l'harmonie de ces proportions, et à deux êtres si semblables par la machine donné une beauté si diverse. Fallait-il tant modifier l'homme pour lui trouver sa femelle? Ne suffisait-il point de lui donner un ventre pour porter ses petits et des mamelles pour les nourrir? Mais cela n'a point suffi à l'artiste : les seins se sont enflés et arrondis : l'harmonie veut que tout le corps soit transformé, et aussitôt les angles s'effacent, les joints s'amincissent, les muscles rentrent; tout devient sinueux; le cou, les épaules, le torse, les bras, les jambes tout se recourbe et s'arrondit mollement pour se mettre à l'unisson de la poitrine. C'est toujours l'homme et c'est tout autre, tout est semblable et tout diffère. Et que pourrait une

éternité ôter ou ajouter à ces corps? J'ai eu beau dans mon Vulcain chercher à altérer la forme humaine, je n'en ai pu effacer le type : on peut joindre l'homme et la bête; mais ce n'est jamais qu'une soudure. Remplissez le monde de nudités, de Vénus, d'Apollon, d'Hercule, des types divers de cette beauté humaine si variée dans son unité, et en considérant ces corps que la nature a si fermement dessinés, l'on comprendra qu'ils se développent du dedans au dehors selon un plan arrêté : l'on verra là une œuvre d'art et partant un artiste.

— J'admire fort, monsieur, votre talent et votre philosophie, repartit Cosimo, mais au lieu de peindre des corps voluptueux qui ne parlent qu'aux sens de la plupart des hommes, il me semble que vous devriez mettre votre gloire à aider leur faiblesse et à éveiller en eux l'esprit et la réflexion.

— Hélas! monsieur, répondit Simeone, si comme au temps de Zeuxis l'on nous donnait pour modèles les plus belles et les plus sages jeunes filles, nous referions peut-être les chastes Vénus grecques. Si seulement ces dames, ajouta-t-il en regardant Carlotta et Maddalena, aimaient assez l'art pour nous permettre ce qu'accordaient à Titien les belles duchesses de Ferrare ou d'Urbin, nous tenterions de retrouver une Ève céleste, une Vénus Uranie à la beauté vraiment spirituelle, quelque chose comme la Galathée que vous admirez tant.

— Vous savez, monsieur, répliqua Cosimo en sortant, que dans sa Galathée, Raphael, comme il l'écrit lui-même, ne suivit que sa propre idée et ne

copia aucun modèle de chair. Que ne suivez-vous cet exemple au lieu de vous laisser séduire à des formes vivantes et de ne nous montrer que la femme dégénérée dans sa beauté même.

Aux regards de M. des Alinari, Carlotta comprit qu'il se préoccupait encore de l'opinion de Maddalena. Elle était piquée de lui trouver toujours tant de souci de sa rivale; mais elle s'encourageait en se disant que Cosimo n'attaquait tant les sens que parce qu'il en ressentait l'empire.

M. des Alinari était dans un singulier trouble d'esprit. Il se laissait fasciner par la Turbini tout en sentant qu'il ne l'aimait point. Il la voulait quitter et continuait à la voir. Le plus grand charme de cette liaison venait peut-être pour lui de son danger. Les passions tumultueuses offrent aux âmes mêmes qui les redoutent de secrets attraits : elles en ont la curiosité et voudraient en goûter les émotions sans s'y laisser emporter. Ainsi font toujours les imagination vives : en renonçant à la passion, elles prennent un périlleux plaisir à s'en donner le vertige. Cosimo était trop fier vis à vis de lui-même pour n'être point honteux à la seule pensée de pouvoir devenir l'amant de Carlotta; mais il se disait que la force réelle brave le danger sans le fuir, et qu'il se faut mettre au-dessus de pareilles séductions. Quoiqu'il en eût, il se sentait souvent troublé en quittant la Turbini : il se rejetait vers l'art et la politique pour se distraire, il se remettait à parcourir les vieilles basiliques, comme pour se donner un point d'appui, ou se prouver à soi-même qu'il n'était point changé.

Maddalena l'apercevait parfois à la tombée du jour dans quelque église déserte comme l'Ara-Cœli ou le Panthéon. Elle le suivait de loin, et bien qu'elle le vît rarement, n'avait point de peine à deviner d'où venait son trouble. Elle en était elle-même fort agitée : l'idée que la Turbini pût devenir sa maîtresse lui était insupportable ; mais elle n'avait aucun moyen de l'arracher à sa rivale.

XXIX

CRISE

Il y avait six semaines que nos acteurs étaient à Rome : Carlotta changeait peu à peu de manières avec M. des Alinari, et elle finit par lui montrer une passion continue. Elle se troublait à son aspect, le caressait d'un œil ardent, puis tout à coup baissait les yeux ; ou bien elle lui pressait le bras, lui serrait furtivement les mains et les lâchait comme effrayée d'elle-même. Cosimo feignait de ne point comprendre ; mais il était visiblement ému. Il fut une fois trois jours entiers sans venir chez la Turbini : elle devina qu'il devait être plus troublé et résolut d'en profiter pour frapper un grand coup.

Elle s'enferma chez elle, comptant bien que M. des Alinari ne saurait demeurer plus longtemps sans la

voir et resta à dessein dans un costume du matin qui n'avait de négligé que l'apparence. Cosimo vint à la fin du jour.

— Vous voilà, dit l'actrice sans se lever : j'ai cru que vous étiez parti pour Florence : est-ce que vous nous quitterez ainsi sans adieux?

—Non, répondit le jeune homme d'un air distrait; mais vous n'êtes point encore habillée; vous avez donc été bien occupée qu'à cette hèure-ci vous n'avez pu songer à votre toilette?

— Non, repartit nonchalamment la Turbini : je n'ai rien fait aujourd'hui; je n'ai point étudié et n'ai vu personne. Mais à quoi bon s'habiller quand on vit solitaire? Je suis restée seule ces trois jours : vous savez que je n'ai point d'amis ici. Vous êtes bien bon de ne pas m'oublier aujourd'hui. — Vous vous êtes sans doute amusé ces derniers temps?

— Du tout, répondit M. des Alinari : je n'ai fait que galoper dans la poussière.

— Eh bien, pourquoi ne veniez vous point me voir? Nous aurions pu nous promener ensemble. J'ai rêvé hier toute la journée à ce qui vous pourrait distraire. Autrefois je vous amusais, vous preniez plaisir à être avec moi; maintenant ma tristesse vous ennuie. Venez souvent et je redeviendrai gaie.

Cosimo ne répondait point. L'actrice continua en empruntant à son répertoire de théâtre des déclamations devenues banales :

— Vous n'avez point besoin de moi et vous faites bien de me délaisser. Vous avez toujours de quoi vous occuper : Rome est si grande pour vous qui

comprenez tout! Mais moi, je ne puis sans vous penser à rien. Je ne vois autour de moi que souillures, ténèbres et remords. Vous êtes le seul qui m'ayez fait trouver quelque douceur à vivre. Vous avez été pour moi comme une révélation d'un monde meilleur, un idéal céleste, et en vous regardant du fond de ma misère, je me suis sentie purifiée. O Cosimo, poursuivit-elle en se couvrant le visage de ses mains, je vous aime, j'ai honte de vous le dire; mais je ne vous le puis cacher plus longtemps. Je vous ai aimé dès le premier jour. Je vous admirais de loin, mais déjà je cherchais à me purifier pour me rapprocher de vous. Et depuis, quand vous avez daigné vous courber vers moi, je ne vous ai rien dit de mon amour; j'ai fait l'insouciante, et suis demeurée comédienne pour être maîtresse de mon cœur. Il y avait trop loin de vous à moi. J'avais vécu dans la honte : les hommes que j'avais rencontrés n'étaient point de la même espèce que vous. Ah! si je vous avais connu quand mon âme était jeune et que j'aurais osé vous aimer! Mais maintenant que peut être pour vous l'affection d'une créature telle que moi?

— Calmez-vous, Carlotta, murmura M. des Alinari en lui prenant les mains dans les siennes qui tremblaient : je vous ai comprise, jamais je n'ai eu de mépris pour vous.

— Ne parlez point ainsi, reprit la Turbini : je ne dois pas lever les yeux sur vous. N'est-ce pas assez pour moi que de vous parler? que d'avoir pu, grâce à vous, entrevoir le monde réel, le monde de la

beauté, celui que vous habitez et où vous m'avez entrainée à votre suite? C'est vous qui m'avez donné une âme, qui avez éveillé l'esprit en moi. Oh! si toujours je pouvais vous voir, vous suivre, vous servir, je serais heureuse entre toutes les femmes! Prenez ces bijoux que voici, faites en ce qu'il vous plaira : brisez-les, donnez-les aux pauvres; tout ce qui ne me vient pas de vous m'est odieux. Ordonnez-moi quelque chose, que j'aie la joie de vous obéir!

— Ne pensez pas au passé, répondait Cosimo que pénétraient les regards et l'accent de l'actrice; vous n'êtes point la même qu'autrefois, je ne rougis point de vous aimer...

— Ne me répétez pas cela, répliqua la Turbini en levant vers lui ses beaux yeux pleins de langueur; si je le croyais, je vous fuirais, car j'aurais des remords de vous abaisser jusqu'à moi. Ne dites pas que vous m'aimez, cela me fait mal; seulement ne m'enviez pas la joie de vous parler de ma tendresse. — Cosimo, continua-t-elle en se jetant à ses pieds et en lui prenant les genoux, ayez pitié de ma faiblesse, laissez-moi demeurer là un instant à vos pieds, et vous dire que je vous aime, une fois pour toutes, longuement, à mon aise; et après je ne vous serai plus à charge; je me contiendrai, je m'en irai où vous voudrez, je vivrai ou je mourrai selon votre plaisir, car tout m'est indifférent!

A genoux et les mains jointes aux pieds du jeune homme, elle secouait la tête pour rejeter en arrière ses cheveux dénoués dont les longues tresses cachaient ses joues en feu, et retombaient en désordre

sur ses épaules à demi nues; l'on sentait se gonfler sa poitrine sous la gaze transparente; elle demeurait là s'agitant, sanglotant, jetant des paroles entrecoupées, tantôt levant sur Cosimo des yeux tout humides et brûlants, tantôt lui serrant les mains et les lui baisant. Il essayait en vain de la faire relever, elle se tenait étroitement attachée à lui, la tête appuyée sur ses genoux. Il resta une minute immobile à la regarder, se pencha sur elle, laissa tomber sa tête contre la sienne et mêla un instant ses cheveux aux siens; puis par un brusque mouvement il la souleva, l'attira à lui, et l'embrassa avec une sorte d'enivrement. Alors, comme frappé d'une pensée soudaine, et étonné de ce qu'il venait de faire, il la repoussa loin de lui, en s'écriant: « Carlotta, vous êtes folle et me rendriez fou! »

L'actrice retomba à genoux et ressaisit ses mains; mais il lui dit d'une voix brève: « Assez, madame: il est temps de reprendre nos esprits. » La Turbini leva la tête et voyant la résolution de son œil, se redressa lentement sans rien dire.

Cosimo sortit, et elle demeura debout, immobile, épuisée et en sueur, regardant autour d'elle, comme si elle ne comprenait point ce qui venait d'arriver, et ne se pouvait rappeler où elle se trouvait.

XXX

UNE CONVENTION A L'ÉGLISE

M. des Alinari, encore tout agité, marchait à grands pas en respirant largement comme pour se rafraîchir et reprendre ses sens. L'on était en décembre, les petites rues où il s'enfonçait devenaient sombres, et ne semblaient plus éclairées que par les lampes allumées devant les madones. Cosimo se dirigeait d'instinct vers une de ces vieilles églises où il avait dès longtemps coutume d'aller chercher du calme dans les moments de trouble. Le Panthéon était encore ouvert; il y entra, en fit le tour, s'agenouilla, puis s'assit et demeura comme absorbé dans une sourde méditation. Le vaste temple était désert, l'immense coupole, la plus semblable à la voûte du ciel que les hommes aient jamais faite, était encore

agrandie par le crépuscule et paraissait flotter sur les ombres. Seule une femme voilée était agenouillée près du tombeau de Raphaël, et contre les portes d'airain, s'appuyait un mendiant immobile comme les colonnes de marbre.

Cosimo se trouvait bien dans cette solitude et ce silence. Il murmurait de cœur plus que des lèvres quelque vague prière; mais n'avait point la force de penser. Assis sur un banc de bois, il contemplait machinalement par l'unique et libre ouverture du temple les premières étoiles et les nuages qui passaient, ou regardait trembler les caissons de la coupole à la lueur vacillante des lampes des autels. Il demeurait sans pensées fixes, se reposant de son émotion par un rève indistinct, lorsqu'il entendit derrière lui le frôlement d'une robe, il se retourna et vit la femme voilée à genoux près de lui, elle murmurait quelques mots à demi-voix, et il lui allait donner une aumône, croyant que c'était une de ces femmes qui demandent le soir dans les églises, quand il saisit distinctement ces paroles : « Cosimo, m'avez-vous pardonné? »

— Qui êtes-vous? demanda-t-il tout étonné.

— Je suis Maddalena, celle qui vous a trompé à Florence, répondit la femme avec effort.

— Ainsi, c'était bien vrai! s'écria M. des Alinari : qu'avez-vous besoin de mon pardon? demandez à Dieu le sien, je n'ai plus de colère contre vous. Vous pouvez aller en paix.

Il se détourna; mais la Manidi restait toujours à

genoux, et se rapprochant encore de lui, elle dit d'une voix plus ferme :

— Cosimo, je ne vous ai jamais trompé.

Le jeune homme la regarda vivement.

— Pourquoi, poursuivit Maddalena, vous aurais-je sacrifié à un homme qui me devait abandonner le lendemain? Non, cela n'est point vrai, je ne voudrais pas mentir ici, et je vous dis devant le Dieu qui repose sur l'autel que je n'ai point commis de faute envers vous. Ne pensez point que je parle par intérêt, je ne songe point à votre amour maintenant. Je ne prétends rien de vous. Je vous ai vu, au moins de loin, presque tous les jours, et ne vous ai point parlé ; j'ai consenti à subir votre mépris, et pourtant Dieu sait que ce sacrifice m'était pénible.

Elle s'arrèta comme troublée par l'émotion. M. des Alinari s'était habitué à la méfiance, et malgré son secret désir, il n'osait croire Maddalena.

— Eh bien, lui dit-il, si vous avez pu si longtemps vous passer de mon estime, quel besoin en avez-vous aujourd'hui?

— Je ne suis pas venue ici pour me délivrer de votre mépris, répondit la Manidi. Laissez-moi vous parler sérieusement comme il convient dans une église et avec quelqu'un dont on n'espère rien. Je ne vous demande point de me croire ; je vous supplie seulement de m'écouter. Les premiers jours que je vous vis, vous étiez aussi calme qu'enthousiaste, tout en vous était libre, ouvert, et sur votre visage l'on sentait doucement la sérénité de votre âme ; maintenant vous êtes agité, quelque chose vous

trouble, vous semblez en désaccord avec vous-même. Ne vous fâchez pas si j'ose vous dire de telles choses. Vous voyez que je vous parle à genoux, tout bas, sans vous regarder; il me faut être seule avec vous dans une église et dans la nuit pour avoir une telle hardiesse. Il me semblait tout à l'heure en priant que j'en avais le droit et presque le devoir; c'est moi qui la première ai porté le trouble dans votre âme, je vous ai attiré dans un monde qui n'était point bon pour vous, j'ai ouvert votre cœur à des sentiments qui devaient lui ôter la paix. Voilà ma faute, la seule que j'aie commise envers vous. Je la voudrais réparer. Je souffre de voir vos luttes secrètes. Je crains que Dieu ne m'en demande compte : que lui dirais-je si je voyais un jour souiller cette âme qui m'apparut si pure et si belle?

Elle s'arrêta encore un instant: M. des Alinari était surpris d'un langage aussi sévère ; mais au lieu de s'en blesser, il s'en réjouissait, car il y reconnaissait la sincérité, et il écoutait avec une sorte d'humilité l'actrice à genoux à ses pieds.

— La vie que vous menez, continua-t-elle, n'est point digne de vous; la société de femmes telles que nous ne vous vaut rien. Vous le devez sentir à l'inquiétude qui vous tourmente. Êtes-vous aussi librement épris du bien et du beau qu'avant de nous connaître? Vous croyez que je vous ai trompé, que j'ai joué avec vous une indigne comédie; mais je ne suis point seule comédienne, une autre pourrait avoir la perfidie que vous me reprochez. Défiez-vous de toutes les femmes qui nous ressemblent, elles

peuvent toutes tendre des piéges, et serait-il sincère, notre amour ne peut que vous troubler ou vous avilir : cherchez des femmes pures et dignes de vous. — Vous croyez peut être que moi-même en ce moment ne suis qu'une comédienne, qui ne vous parle que par jalousie : hélas ! je n'ai aucun moyen de vous montrer ma sincérité. Ne pensez pas que c'est moi qui vous dis tout cela : écoutez en silence votre conscience et ne suivez que la voix de votre bon ange. Faites ce que devant Dieu vous croirez être le mieux. Encore une fois je n'ai aucun intérêt à vous parler ainsi ; je viens à vous parce que c'est moi qui vous ai fait entrer dans un chemin mauvais, et que je vous en voudrais voir sorti. Il y a longtemps que je prie Dieu pour vous ; je ne lui demande plus votre estime ; mais seulement qu'il vous garde de tout piége, car je vivrai joyeuse pourvu que je vous sache toujours beau, noble et digne comme je vous ai connu.

Tenez, Cosimo, ajouta-t-elle d'une voix plus faible et en levant vers lui ses longs yeux noirs plus brillants dans l'obscurité ; je vous ai aimé, et parfois il me revient comme une tentation l'espoir de ressaisir votre amour ; eh bien tout à l'heure ici près de vous, j'ai promis à Dieu d'y renoncer pour toujours, pourvu qu'il vous garde digne de lui ; et si vous vous éloignez, si vous quittez à jamais les femmes comme moi, je m'en réjouirai, car une pareille société ne sied point à votre âme.

M. des Alinari n'avait plus l'ombre d'un soupçon, il ne se taisait que pour allonger ces douces paroles

de Maddalena et mieux jouir de sa magnanimité : il contemplait avec ravissement ses traits à la fois humbles et sévères, calmes et ardents, et il la comparait à la Turbini, elle aussi renversée à ses genoux.

— Maddalena, s'écria-t-il enfin, vous seule savez aimer. Oui, j'étais troublé, inquiet, honteux de moi-même; mais vous êtes venue me sauver. Oh! comment effacer mes torts envers vous? Rien ne saurait réparer l'outrage que je vous ai fait.

— Silence! interrompit la Manidi à qui ces paroles en disaient assez, et qui dans son sourire laissait voir toute la joie de son âme; nous sommes dans une église. Nous avons déjà trop causé. — Prions Dieu ensemble, et remercions-le, ajouta-t-elle en baissant la tête; demandons-lui sa lumière et sa force afin de ne nous point éloigner de lui.

Cosimo se pencha vers elle et lui baisa le front : elle ne releva point la tête et il s'agenouilla près d'elle. Tous deux priaient en silence lorsqu'un bruit de clefs leur annonça que l'on allait fermer l'église.

— Adieu, dit Maddalena en sortant.

— Vous ne voulez point que je vous accompagne? repartit le jeune homme.

— Non pas ce soir. Je ne me veux point ainsi emparer de vous. J'aime mieux vous laisser seul, libre de penser sous les étoiles du bon Dieu.

Elle partit. Cosimo la suivit du regard, puis s'alla promener dans la solitude du Forum.

XXXI

L'AMOUR DE MADDALENA

M. Des Alinari avait en un moment retrouvé son amour. La Manidi lui apparaissait plus belle et noble que jamais; il s'étonnait d'en avoir pu regarder une autre, et en songeant qu'il l'avait reconquise, il se sentait à l'aise, il trouvait l'air plus facile à respirer et marchait plus légèrement que de coutume. La nuit passa, et le matin il se réveilla plein de trouble et d'hésitation. Il était obligé de se raconter ce qui lui était arrivé la veille; il ne le comprenait plus et retombait dans le doute. Il comparait les actions des deux rivales sans pouvoir découvrir avec certitude celle qui le trompait : toutes deux étaient comédiennes, et les emportements passionnés de Carlotta pouvaient être aussi vrais que la tendresse

contenue de Maddalena. Il se sentait tout disposé à se fier à la Manidi; il lui semblait encore n'aimer qu'elle, mais il n'en avait que plus besoin de ne pas garder l'ombre d'un doute sur sa sincérité.

Il se flatta de lire la vérité sur le visage de la Turbini en la frappant d'un coup imprévu. Il courut chez elle, et en l'abordant, lui dit d'un ton sévère, jusqu'à la menace :

— Vous m'avez trompé, madame, vous avez calomnié Maddalena et lui avez volé mon estime. D'où a pu vous venir l'idée d'une pareille lâcheté?

La Turbini crut que Cosimo avait découvert sa fourberie : elle avait dès longtemps prévu le danger, et comptait y remédier par l'excuse banale qui, selon elle, justifiait tout auprès des hommes comme des femmes :

— C'est vrai, s'écria-t-elle, je vous ai trompé; je n'avais point la force de vivre sans votre amour, et j'ai usé de ruse pour m'en emparer.

— C'est une infamie! dit Cosimo, et sans rien ajouter, il sortit et se rendit chez Maddalena. Il était si joyeux quand il arriva chez elle, qu'il en semblait hors de lui.

— Maddalena, lui dit-il en entrant, pourrez-vous me pardonner? Quand je songe qu'hier, par une sublime ironie, vous me demandiez vous-même pardon! Et moi, je vous méprisais, quand vous souffriez avec tant de grandeur mes injustes dédains! La force que Dieu m'a envoyée au milieu de mes faiblesses, c'est à vous que je la dois. Je ne sais comment j'ai pu me laisser ainsi abuser. Cette femme a employé

des ruses diaboliques; je vous aimais tant, j'avais une telle confiance en vous!

— Vous avez trop d'emportement, Cosimo, et c'est pour cela que vous vous êtes retourné si vite contre moi. Je ne vous en voulais pas, je comprenais que vous fussiez pris dans des piéges si bien tendus; seulement, j'aurais tout donné pour vous en tirer.

— Vous ne savez point ce que j'ai souffert, reprenait M. des Alinari. Au commencement, je n'allais chez cette femme que pour vous y voir encore; je ne la fréquentais que pour vous donner du dépit, et quand je me laissais charmer par elle, c'est qu'elle se faisait semblable à vous.

— Je ne sais si c'était un ange ou un démon qui me le disait, répondit la Manidi, mais cela me consolait.

— Dieu soit loué! s'écria Cosimo; nous nous connaissons maintenant, nous avons appris à avoir foi l'un dans l'autre. Je vous ai retrouvée plus grande encore que je ne vous avais rêvée. Quelle femme eût eu votre constance, votre résignation, votre humilité?

— Et vous, Cosimo, n'avez-vous point bien fait en m'écoutant? Je savais que vous n'aviez pas de basse vanité, et que vous m'entendriez sans orgueil.

— Pouvais-je n'être pas touché de votre abaissement volontaire? répliqua le jeune homme. Vous, me demander pardon! Maintenant, vous ne pouvez plus m'empêcher de vous admirer, de vous vénérer...

— En voilà assez, interrompit la Manidi : voulez-vous que nous nous mettions tous deux à genoux

l'un devant l'autre, à nous adorer réciproquement? Cela n'est point bien de nous traiter aïnsi en divinités. Qu'ai-je fait de si admirable? Pouvais-je vous voir trompé et séduit à mes yeux sans essayer de vous sauver? Il n'y a point de vertu à se dévouer quand on aime; le cœur s'y porte de lui-même, et tout le mérite en est à l'amour. Cessons de nous louer, et ne restons pas toujours l'un ou l'autre à nous parler sans nous rien dire.

— Eh bien! Maddalena, je vous dirai quelque chose de sérieux qui ne vous sera pas nouveau. Sans vous, je ne sais ce que je serais devenu. Cette femme m'eût captivé! J'ai senti près d'elle comme je ressemblais aux hommes que j'avais le plus méprisés, et combien j'étais capable de toute sorte de faiblesse et d'enivrement. Que je suis différent à côté de vous! Il me semble que vous êtes d'une autre espèce que cette femme; je ne sais si elle m'aimait. Mais que votre affection me touche d'une autre façon que la sienne! Auprès de vous, je suis content de moi; je ne crains pas de m'abandonner à mon cœur, je suis aussi calme que joyeux.

La Manidi l'écoutait d'un air de calme bonheur qui montrait qu'elle ne désirait plus rien. Tout à coup, Cosimo lui dit à demi-voix :

— Voyez-vous cette portière qui remue la-bas? Où cela donne-t-il? Il y a quelqu'un là derrière?

Il se levait pour y regarder, lorsqu'il vit le rideau se soulever et Simeone s'avancer au devant de lui.

— Vous, Simeone, que faisiez-vous dans ce cabinet? s'écria la Manidi.

— C'est une infamie, ajouta Cosimo, qui n'était déjà que trop prévenu contre l'artiste. Écouter aux portes, faire l'espion ! De quel droit prétendez-vous surveiller madame ?

— Hélas ! monsieur, répondit l'acteur, si quelqu'un a des droits ici, ce n'est pas moi. Je venais voir madame ce matin : en entrant, je vous aperçus derrière moi ; je pris une porte de côté, et me retirai dans ce cabinet pour ne vous point faire attendre votre audience. Maintenant que j'ai entendu toute votre conversation, je ne m'en défends point ; j'ai eu la curiosité de vous écouter, non pas en rival, encore moins en jaloux, mais en artiste qui trouvait occasion d'étudier sur nature un amour dont les modèles ne courent pas les rues. Je n'ai fait autre chose que suivre votre physionomie et en noter l'expression : cela me peut être fort utile et ne vous fait aucun dommage que je sache. J'aurais seulement préféré n'être point aperçu de vous pour ne vous pas donner tant d'émoi.

— Je ne savais pas encore vous apprécier, monsieur, reprit Cosimo, et je vous dois de connaître qu'un homme peut violer le secret de la maison d'une femme et marcher la tête haute.

— Oui, monsieur, répliqua Simeone, j'ai l'habitude de ne me point charger de scrupules inutiles. Je me suis mis au-dessus de ces lois vulgaires de discrétion et d'honneur ; et chaque fois qu'il y aura quelque étude intéressante à faire, sans plus nuire aux gens que je ne vous fais de tort aujourd'hui, je me garderai bien de fermer mes yeux ou mes oreilles.

Du reste, monsieur, pour écouter aux portes, l'on n'en est pas moins galant homme. Personne n'apprendra rien de ce que j'ai entendu; moi-même, je n'ai vu ici que deux jeunes gens dont l'amour singulier piquait ma curiosité. Je ne pense point que vous ayez à vous plaindre de moi; j'ai fait ce qui était en mon pouvoir pour vous rendre service. Si vous m'en aviez cru, vous n'auriez pas laissé moisir dans l'inaction vos belles qualités, alors que tout s'agitait autour de vous. Aujourd'hui, je vous cède sans lutte une femme qui ne m'est peut-être pas indifférente. Après tout, ajouta-t-il en partant, il ne faut point trop faire le généreux; je ne perdrai rien pour attendre. Vous ne ferez point de Maddalena votre femme, et l'on se lasse vite de ses maîtresses.

M. des Alinari demeurait debout, étonné du calme et de l'audace de l'artiste; mais les derniers mots de Simeone avaient fait pâlir Maddalena, et sa joie s'était subitement évanouie.

— Ne pensez plus à cet homme, dit Cosimo; il a l'air de prétendre vous aimer. Je l'ai cru moi-même autrefois; mais son impudence m'a ôté toute jalousie. Oublions-le, et causons comme s'il n'existait point. Ne songeons que l'un à l'autre, écartons tout le reste, et soyons seuls au monde.

— Non, Cosimo, répondit la Manidi, que les dernières paroles de Simeone avaient ramenée aux graves pensées, vous ne voulez pas que nous fassions comme ces amants égoïstes qui n'adorent que soi l'un dans l'autre. Ne restons point enfermés en nous-mêmes de peur d'y trouver le vide ; pour faire vivre

notre amour, il faut élargir notre cœur. Nous ne sommes point seuls au monde, et Dieu nous a donné des devoirs. Consacrons-nous à ce qui est beau; donnons-nous un but autre que nous-mêmes. Ne le voulez-vous point, Cosimo?

— Maintenant, dit le jeune homme, je vois par où votre amour diffère de celui de la Turbini : comme il me grandit en tous sens au lieu de me rétrécir!

— Voulez-vous, continua l'actrice, que nous fassions un rêve ensemble? on a toujours besoin d'en faire quand on s'aime. Ne pensons point à nous. Cherchons ce que nous pouvons aimer tous deux, ce que nous pouvons faire pour être nobles et beaux aux yeux l'un de l'autre. Vous, Cosimo, revenez à ce que le ciel vous inspirait; aimez votre malheureuse patrie, aimez la liberté, soyez un homme fort. Vous rappelez-vous, comme à Florence je vous encourageais à partir pour la guerre? C'était l'amour qui me poussait malgré mon propre cœur; je n'aurais eu de bonheur qu'à vous conserver près de moi, mais je voulais avant tout vous admirer. Consacrez-vous à la liberté; demandez-lui la paix, l'honneur et le progrès de tous. Servez les petits et les pauvres en travaillant à leur donner leur part de lumière et d'intelligence : c'est là aujourd'hui la vraie charité et la meilleure façon d'aimer ses frères comme soi-même. Ce sont de graves paroles dans une bouche de femme; mais je vous ai toujours rêvé ainsi, semblable aux héros de mes poëtes, et plein des qualités visibles dont mon âme était éprise. Ne croyez point que je veuille faire de vous un homme célèbre; non,

j'admire par-dessus tout les dévouements inconnus, la grandeur de l'âme dans la simplicité de la vie, les efforts qui se font dans l'obscurité et que Dieu seul aperçoit. Voilà mon rêve pour vous, Cosimo; vous savez comment nos vieux poëtes concevaient l'amour; qu'il soit vraiment pour nous le maître qui conduit en haut, comme disent en leurs beaux vers Dante ou Michel-Ange.

— O Maddalena! interrompit M. des Alinari, Beatrix ou Vittoria Colonna n'étaient rien auprès de vous : soyez toujours ma muse, mon impératrice!

— Moi, continua la Manidi, je resterai comédienne; il faut que je fasse ma tâche aussi. Simeone m'a appris à estimer mon art : je serai l'interprète des poëtes et les aiderai à faire aimer le bien par le beau. Ne m'avez-vous point dit, la première fois que je vous vis, qu'il y avait de ces pièces qui rendaient meilleur? Je serais ingrate envers le théâtre si je ne l'aimais pas, puisque c'est à lui que je dois votre affection.

— Eh bien! je ne prétends pas vous enlever à lui, dit Cosimo : ce serait un crime que de dérober à l'art une femme telle que vous. Mais, Maddalena, vous n'en serez pas moins à moi : je vous laisserai libre...

— Ne retombons point sur nous-mêmes, je vous en supplie, interrompit la Manidi. Il faudra nous séparer : vous avez à Florence votre mère et votre patrie qui vous réclament. Mais ne parlons point de cela aujourd'hui : soyons tout à la joie. Vous allez me faire voir Rome : je veux pénétrer avec vous dans

son esprit, car je n'en connais que le dehors. Quelle fête nous allons avoir là! car lorsqu'on s'aime, il n'est pas de plus grand bonheur que d'admirer ensemble. Où me conduisez-vous aujourd'hui?

— Il fait soleil; allons à Sainte-Agnès hors les murs, répondit Cosimo : c'est une petite église que je chéris, toute jeune et virginale, modeste et parée comme je me figure la gracieuse sainte à qui elle est dédiée, et depuis que je vous connais je trouve une poésie de plus à ces vierges chrétiennes.

Ils partirent, visitèrent Sainte-Agnès avec Sainte-Constance et se promenèrent longtemps au delà de l'Anio sur cette belle voie Nomentane, tous deux calmes et joyeux comme aux premiers jours de l'amour.

XXXII

RÉSIGNATION DE LA TURBINI

Pendant que Cosimo et Maddalena se livraient à l'enthousiasme d'un amour récemment ravivé, la Turbini était en proie aux tortures de l'orgueil déçu.

«Cosimo est chez la Manidi, se disait-elle, il est à ses pieds maintenant, il lui porte cet amour que je n'ai pu lui arracher. De quel œil va-t-elle me regarder ce soir quand nous allons jouer ensemble? Je voudrais être à cent lieues de Rome! Mais je suis liée par un contrat, et d'ailleurs où aller? que faire? qui me vengera d'eux? Ils resteront ici à s'aimer, et il n'y aura personne pour troubler leur bonheur. Quand je pense que j'ai usé tout mon art, toutes mes séductions sur M. des Alinari, que je lui ai

tout prodigué, et qu'il a fait fi de ma beauté, qu'il m'a vue à genoux à ses pieds, et s'est allé jeter dans les bras de Maddalena, je ne sais lequel des deux je hais le plus. Oh! il faut rester, je pourrai toujours quelque chose contre eux, je saurai profiter des occasions, je me vengerai.»

En prenant ce parti Carlotta redevint maîtresse d'elle-même. Elle avait ce calme des passions qui connaissent leur but et savent attendre. Les blessures de l'amour-propre n'enivrent point comme celles du cœur, elles irritent et stimulent l'énergie par la douleur même. La Turbini accepta l'opprobre dans l'intérêt de sa haine, consentit à s'abaisser aux genoux de sa rivale et spéculait d'avance sur sa générosité.

Le soir même de sa défaite, en arrivant au theâtre, elle alla à l'appartemment de la Manidi, et la trouvant seule, se jeta brusquement à ses pieds.

— J'ai été bien coupable envers vous, lui dit-elle, j'ai été lâche et hypocrite; j'ai voulu vous enlever celui que vous aimez; mais, Maddalena, c'est que je l'aimais moi-même d'une passion folle qui me poussait au crime pour se satisfaire. J'en suis punie par le mépris que je mérite; je m'y soumets; mais je vous supplie de me pardonner comme je le demanderais à Dieu.

— Relevez-vous, répondit Maddalena, je suis si bien habituée à admirer votre talent que toutes vos larmes ne me donnent que du dégoût.

— Autrefois, reprit la Turbini j'ai été votre amie; c'est depuis que j'ai vu M. des Alinari que ma

passion m'a fait voir en vous une rivale. Maintenant que vous allez être heureuse, pardonnez-moi. Je ne me relèverai point que vous ne m'ayez dit un mot de pitié.

— En avez vous eu pour moi? répliqua Maddalena, vous de la pitié ou de l'amour! Vous ne connaissez que les passions basses, la cupidité et la jalousie.

La Turbini sentait des mouvements de rage, ses traits se contractaient malgré elle; mais elle songeait que le temps de la vengeance viendrait et elle demeurait immobile aux pieds de sa rivale. Maddalena ne la regardait seulement point; elle avait les yeux sur une glace et arrangeait ses cheveux avant de paraître sur la scène. Elle sortit bientôt sans rien dire, laissant Carlotta seule encore à genoux dans la chambre.

Quelques instants après les deux actrices étaient devant le public. La Turbini fut pitoyable autant par calcul que par émotion; Maddalena fut superbe: c'était depuis longtemps, la premiere fois qu'elle fût encouragée par les regards de Cosimo. A la fin de la représentation il vint la féliciter, et alors songeant à l'abattement de Carlotta, la Manidi se reprocha sa dureté envers elle, et lui dit devant Cosimo :

— Je vous pardonne ce que vous avez fait contre moi : ne pensez plus à nous et ne songez qu'à obtenir grâce devant Dieu.

La Turbini ne put rien répondre. Ce pardon qu'il lui fallait recevoir après l'avoir vainement demandé,

lui était encore plus insupportable que l'humiliation d'avant la pièce.

« Dieu ! se disait-elle, par combien d'abaissements faut-il acheter sa vengeance, et de quelles souffrances pourrais-je lui faire payer un pareil triomphe ! »

Elle se fit humble et petite, se nourrit d'opprobre et en fortifia sa haine. Elle écrivit à M. des Alinari, lui jura que toutes ses fautes venaient d'un excès d'amour pour lui, lui dit qu'elle avait pour jamais renoncé au plaisir, qu'elle lui devait de connaître le prix de la vertu, et que dans sa misère elle lui en serait éternellement reconnaissante. Cosimo ne répondit point : il était tout entier à la joie d'avoïr retrouvé Maddalena.

« A travers tout son amour, se disait la Turbini, je saurais bien le contraindre à faire attention à moi, et à croire à ma passion pour lui. »

Elle n'eut point d'amant et repoussa tous les admirateurs : elle se montrait toujours triste, vivait pauvrement et calculait tout pour que M. des Alinari fût étonné et touché de son changement d'existence. Elle étudiait beaucoup en secret : elle comptait que le bonheur énerverait sa rivale et qu'elle la pourrait bientôt écraser, mais en attendant comme si elle eût fait vœu de n'être en rien son émule, elle se laissait à dessein éclipser par Maddalena.

Pour mieux tromper ceux qu'elle haïssait, Carlotta ne se dévoilait à personne, et feignait le repentir même devant Simeone et Mariotto. Sa conversion paraissait complète : elle revint à son mari

pour qui maintes fois elle avait montré un dégoût que la vie crapuleuse de l'acteur ne méritait que trop. Elle disait que lui seul l'avait jamais aimée et qu'elle ne voulait d'autre affection que la sienne. Mariotto ne savait que croire : il passait d'une tristesse amère à une joie grotesque : il se félicitait d'avoir si longtemps attendu sa femme, puis la trouvait encore trop jeune et trop belle pour oser se fier à son amour. Carlotta usa envers lui de sa plus fine coquetterie : elle avait besoin d'avoir quelqu'un à jouer et à enchanter d'elle-même. Dans le secret de la vie intime, elle se montra charmante d'abandon et de caprice, de langueur et d'impatience, de tristesses sans causes et de joies folles : elle s'exerçait avec ce pauvre homme : —il l'entretenait dans l'art de séduire et lui préparait de futures victoires.

Mariotto renvoya Zita qu'il avait amenée de Florence. La Turbini s'occupa de l'idiote, essaya de l'instruire, la fit entrer dans une maison d'asile et vendit une parure pour lui en faire une dot. Elle prenait au sérieux ses devoirs d'épouse et s'appliquait à transformer son mari. C'était une tâche ingrate. Pour se distraire du chagrin qui le rongeait, Mariotto s'était livré à toutes sortes de plaisirs grossiers. Il avait sans cesse aux lèvres un rire sardonique qui avait donné à sa large figure quelque chose de vil et d'hébété : il lui venait, à tout propos, des paroles basses ou indécentes qu'il avait prises dans les mauvais lieux; il prisait et était sale, et ce qui est si rare en Italie, il ne se passait point une semaine qu'il ne s'enivrât. La Turbini le gronda, le

caressa, usa de tout son empire sur lui pour le corriger : elle voulait, disait-elle, en refaire un homme. Mariotto fut mort pour lui plaire : il fit sur lui-même des efforts incessants; mais il ne se pouvait plus retirer de la crapule où il s'était enfoncé autant par forfanterie que par tristesse. Il éprouvait que le mal ne coule point sur l'âme sans l'imprégner comme l'eau sur le marbre, et qu'on n'efface point à volonté les souillures de toute une vie. L'on voyait dans ses yeux à demi fermés toutes sortes d'instincts repoussants qu'il avait pris plaisir à développer, et souvent il s'échappait en secret pour aller boire ou retrouver de dégoûtantes maîtresses.

C'était un triste spectacle que de voir Carlotta, toujours belle et fraîche, encore pleine de distinction et de dignité se promener au bras de cet homme dégradé. Cosimo et Maddalena les rencontraient souvent : ils avaient l'âme trop droite pour ne point croire peu à peu à la sincérité de la Turbini, et au lieu de rancune ils ne sentaient pour elle que de la pitié.

XXXIII

PROJETS DE MARIAGE

Pendant que nos personnages, tout entiers à leurs émotions intimes, se tenaient loin des affaires publiques, de nouvelles révolutions agitaient Rome et l'Italie. Le ministre Rossi avait été assassiné, le pape avait quitté Rome en fugitif, et le pouvoir était tombé aux mains des démagogues. Pour être sortie d'un crime, la république romaine ne fut point une ère de sang, ainsi qu'aimait à se la représenter à l'étranger toute cette famille de bonnes gens qui croient naïvement qu'il n'y a point de république sans terreur. Quelques particuliers profitèrent de la crise publique pour satisfaire leurs vengeances personnelles; mais le peuple se borna à des démonstrations plus bruyantes que coupables.

L'on fit des feux de joie avec les carrosses dorés de certains cardinaux : l'on parla fort de la *puissance de l'idée* qui, selon les Mazziniens devait suffire à mettre en fuite toutes les armées du monde; mais les églises restèrent ouvertes aux mêmes heures; au temps de Noël, le *sacro bambino* fit sa procession avec une pompe inaccoutunée, et chaque boutique continua d'allumer sa lampe devant sa madone. Tandis que les étrangers se repaissaient avidement du récit de leurs forfaits, les Romains menaient leur vie ordinaire : ils passaient seulement un peu plus de temps au café, parce qu'ils avaient des journaux un peu moins nuls, et comme des enfants émancipés tenus dans une longue ignorance, ils se nourrissaient de discours sonores ou péroraient eux-mêmes avec leur emphatique éloquence méridionale.

Saint-Pierre ne vit point cette année les splendides cérémonies de la semaine sainte; mais en revanche les cœurs chrétiens ne furent point attristés par la profanation des plus augustes sacrements de l'Église, et les Romains firent leurs Pâques pour plaire à Dieu et à leur conscience, et non pour se pourvoir d'un billet de communion qu'il pussent renvoyer à leurs curés signé de leur nom [1].

1. A Rome, les curés sont investis de plusieurs des attributs de la police. C'est à eux que le gouvernement s'adresse pour avoir des renseignements sur les particuliers, et l'on ne peut même obtenir un passe-port sans leur recommandation. Cela explique comment, pour les Romains, la communion pascale est devenue une affaire. Beaucoup de gens incrédules ou de mauvaises mœurs vont, selon l'expression consacrée, *prendre Pâques* à leur paroisse pour se mettre en règle avec leur curé.

Nos comédiens restèrent à Rome. Leur rôle était tout tracé, ils n'avaient qu'à jouer des pièces républicaines. L'on ne donna plus que des tragédies antiques, et Alfieri fut le poëte du moment : le public, qui retrouvait ses passions dans ces drames déclamatoires y applaudissait avec un véritable enthousiasme. C'était pour nos actrices une nouvelle école. La tragédie classique, austère, digne et froide, est par rapport au drame moderne, ce que la statuaire est à la peinture : il faut qu'à force de grandeur et de majesté elle rachète ce qui lui manque en variété, en vie et en mouvement. Nos actrices n'y pouvaient réussir dès le premier jour : elles manquaient de sévérité, et leur jeu restait trop humain et trop coloré. Il leur fallait beaucoup étudier ; la Manidi s'en réjouissait, car en passant de trop longues heures avec Cosimo elle craignait de l'amollir par son amour.

M. des Alinari demeurait toujours à Rome. Il ne voyait point de place pour lui dans l'agitation universelle : la liberté lui semblait compromise par les excès de langage de ceux mêmes qui se prétendaient ses défenseurs : il n'osait se confier à aucun parti, et plein d'inquiétude sur l'avenir, cherchait à oublier le présent. Heureusement que pour un esprit cultivé comme le sien Rome est inépuisable : il continuait à la visiter avec Maddalena. A travers cette ville immense, ils pénétraient de plus en plus et en tous sens l'un dans l'autre, et leur amour, ainsi nourri de pensées, se fortifiait sans cesse. Mais la Manidi n'osait se reposer dans son bonheur : elle sentait que cette scène ne pouvait toujours durer, et craignait

que leurs cœurs, pris de lassitude, ne finissent par s'abandonner à de dangereuses langueurs. Parfois elle évitait M. des Alinari, ou pour ne point être toujours seule avec lui, emmenait Simeone dans leurs promenades.

L'artiste, qui devinait Maddalena, se prêtait de bonne grâce à ces courses en commun, malgré le peu de sympathie que lui témoignait Cosimo. Bien qu'il eût pour Maddalena une affection décidée, il n'avait point de jalousie de M. des Alinari. Il se croyait trop sûr de la supériorité de son génie et calculait trop bien tout ce qui séparait le jeune Florentin de l'actrice. Il regardait leur amour comme un rêve qu'il fallait laisser passer. Du reste ce que Simeone prisait surtout dans la Manidi, c'était sa conversation, sa vivacité, son ardeur à toutes choses : tant qu'il pouvait se délasser auprès d'elle de ses travaux, il était satisfait. Il commençait même à porter intérêt à Cosimo, et à étudier avec un vrai plaisir cette nature délicate et élevée. De son côté, M. des Alinari, malgré ses rancunes contre l'acteur, ne se pouvait empêcher d'admirer la vigueur de son intelligence, et se faisait peu à peu à ses bizarreries.

Cependant Cosimo ne perdait point de vue l'avenir et ses anciens projets de mariage; mais il en parlait d'autant moins qu'il était parfaitement résolu. Il sentait que ses insinuations à cet égard troublaient Maddalena, et il voulait attendre que sa répugnance se fût émoussée. La Manidine pouvait songer sans horreur à devenir la belle-sœur de son ancien amant. Elle

s'était maintefois promis devant Dieu de ne jamais épouser Cosimo, et se trouvait coupable de vivre ainsi à côté de lui, et d'attiser sans but leur mutuel amour. Elle n'avait pourtant point la force de renoncer à son bonheur présent, et tout en priant Dieu de l'éclairer, elle rejetait toute décision dans un lointain avenir.

Comme pour racheter cette faiblesse, Maddalena devenait sur toute chose plus sévère vis à vis d'elle-même. Elle se reprochait ainsi qu'un manque de charité sa défiance pour la Turbini. « Cette malheureuse, disait-elle, peut vraiment aimer Cosimo, et comme elle a plus de courage que moi ! Elle renonce à lui, et se donne tout entière à un mari qui lui répugne. Elle vit austèrement sans espoir, sans affection, sans avoir un seul côté par où laisser son cœur s'épancher. » Maddalena en venait ainsi à admirer son ancienne rivale, et oubliant ses souffrances passées, elle finit par aller au-devant d'elle et lui proposer son amitié.

La Turbini avait tout calculé. M. des Alinari qui se croyait encore aimé d'elle, n'eut point de peine à lui pardonner, et elle put les revoir tous deux. Elle n'en demeurait pas moins humble et triste et parlait de ses torts au point d'en être importune. Elle disait souvent à Maddalena : c'est moi qui ai empêché votre mariage avec Cosimo : épousez-le maintenant : cela seul peut faire votre bonheur à tous deux, et moi je n'aurais de paix, que quand par votre union ma faute sera réparée. » La Manidi soupçonnait d'autant moins la sincérité de Carlotta, que tout en l'admi-

rant, il lui semblait qu'à sa place elle eût eu la même générosité.

La Turbini se donnait en secret de longues heures pour ses rêves de haine. A force de retourner ses pensées, elle s'était dit : « Il faut qu'ils se marient. Alors seulement j'aurais prise sur eux. Une fois mariés, leur amour s'étiolera : ils n'auront plus pour le nourrir ces grands sentiments d'effort et de haute vertu qui les tiennent en admiration l'un devant l'autre. C'est à son abnégation que Maddalena doit son auréole : en se mariant elle descend du piédestal, elle n'est plus qu'une femme ordinaire, inférieure aux autres par sa naissance et sa vie passée. L'amour-propre de Cosimo souffrira sans cesse à cause d'elle, et ces blessures de chaque jour, le trivial de la vie, les devoirs vulgaires du ménage auront bientôt enlevé à leur amour toute sa poésie comme toute sa couleur héroïque. Moi pendant ce temps je resterai actrice, je serai plus grande que jamais par le talent, j'aurai encore toute ma beauté et la vertu me fera une parure de plus : mon nom arrivera de tous côtés à Cosimo glorieux et sans tâche : c'est moi alors qui serai la femme extraordinaire, l'héroïne, l'ange : il songera à moi, se rappellera m'avoir vue à ses genoux, et il se trouvera toujours bien un démon pour lui souffler que c'est son amour qui m'a ainsi transfigurée. Moi-même je le lui pourrai faire comprendre : Maddalena me le laissera voir sans défiance, il comparera l'actrice toute brillante de génie et de beauté à sa prosaïque mère de famille : alors enfin il m'aimera ! Il vient un temps où ces hommes-là

subissent la revanche des sens : il voudra goûter du plaisir, je le séduirai, je serai sa maîtresse : une fois qu'on s'est emparé de ces natures-là, rien ne les retient plus ; je le ruinerai, je lui ferai manger la fortune de ses enfants, et quand je l'aurai bien rongé, je le rejetterai avec mépris à sa chère épouse, et les laisserai tous deux pourrir ensemble dans la misère, sans honneur, sans estime. »

En faisant de pareils rêves, la Turbini se tordait sur son lit avec une joie fauve ; ses mains étaient crispées par la passion et son front ruisselait de sueur : si Simeone eût pu la voir, il fut demeuré ravi d'admiration. A force de nourrir ses pensées du même objet, cet avenir qu'elle se faisait lui devenait aussi vivant et certain que le passé : elle croyait sentir sa proie sous ses dents, et répétait : « Ils se marieront. »

Les mois passaient. Avec une persévérance de tous les instants, Carlotta revenait sans cesse à la charge et attaquait la Manidi par tous les côtés sensibles. « M. des Alinari, lui disait-elle, ne peut vivre sans toi : (Maddalena avait voulu qu'elle se remît à la tutoyer) tu es tout pour lui : si tu ne l'épouses point et qu'il ne se tue pas de désespoir, il dépérira lentement. Cette belle âme et tous ces dons du ciel que tu admires se flétriront par ta faute ; pour t'oublier peut-être sera-t-il obligé de se plonger dans de vils plaisirs. Tu réponds de lui devant Dieu. Soutenu par toi, il peut faire les plus grandes choses ; mais abandonné à lui-même, il est incapable de vivre, car tu

es devenue le ressort de son âme. C'est de ta part un aveugle égoïsme que de refuser par de vains scrupules ce qui seul peut faire son bonheur et sa gloire et peut-être le sauver du vice.

Maddalena écoutait: son propre cœur lui en disait encore davantage, et les regards de M. des Alinari, qui avait la délicatesse de ne lui en plus parler, la persuadaient plus que toute autre chose. Ses scrupules étaient vaincus, et elle était sans cesse sur le point de l'avouer à Cosimo. Mais Simeone se mettait toujours entre eux, et son œil sévère semblait dire à Maddalena : « Est-ce là ce que vous vous étiez promis, et que deviennent toutes vos belles résolutions? » Lorsqu'elle était seule avec Cosimo, l'acteur arrivait et disait : « La guerre va recommencer; l'on se prépare en Piémont: voici venir les jours qui vont décider du sort de l'Italie. » Les deux jeunes gens demeuraient silencieux : Maddalena regardait avec un mélange de joie et de tristesse Cosimo, qui avait à cœur de réparer sa négligence de l'année précédente. Les circonstances étaient bien changées, l'Autriche était plus forte que jamais, et il y avait peu à espérer pour l'Italie. Maddalena le sentait; mais elle savait que M. des Alinari ne se trouverait que plus obligé à défendre sa patrie alors que la cause en semblait perdue: elle ne le voulait point retenir, et pour fortifier son cœur et le sien, elle cherchait à s'exalter et parlait avec enthousiasme de la guerre qu'elle redoutait.

Un des premiers jours du printemps de 1849, M. des Alinari dit à Maddalena ; « Il me faudra bien-

tôt partir, ma place est à l'armée. Je sais que vous-même m'y enverriez; mais si je reviens, nous ne nous séparerons plus. »

Maddalena ne répondit point.

— Je crains que la campagne ne soit courte, continua le jeune homme; l'ennemi est fort et nous bien faibles. Il faudra pour l'honneur de l'Italie que beaucoup de nous restent là-bas. Cette pensée me rend triste quand je songe à vous quitter.

Comme Maddalena ne pouvait retenir ses larmes, Cosimo reprit :

— J'ai tort de vous communiquer ma faiblesse et de vous affliger d'adieux prématurés. Nous pouvons encore passer deux ou trois semaines ensemble, et nous devrions savourer ces derniers jours.

— Non, mon ami, répartit Maddalena, il vaut mieux saisir le moment où nous avons la force de nous séparer. Les jours qui vous restent ne m'appartiennent pas, je ne suis point seule à vous aimer : il y a longtemps que votre mère et votre sœur vous réclament, allez auprès d'elles. Je ne veux point que notre amour fasse tort à celles qui ont des droits à votre affection. Partez plus tôt, partez immédiatement; je vous ai retenu trop longtemps, et avant d'aller à la guerre, il faut que vous alliez les voir pour leur donner du courage, car elles aussi en ont besoin. Adieu, aimons-nous sans égoïsme. Il y a demain un courrier; n'écoutons point les désirs de notre cœur; faisons un petit sacrifice en nous quittant plus tôt : je m'imagine que cela nous portera bonheur.

Ils passèrent le reste du jour ensemble et se quittèrent tard dans la soirée. Ils se serrèrent la main et se dirent au revoir, car le courrier partait de bonne heure, et ils ne devaient point se faire d'autres adieux le matin.

Simeone et la Turbini n'apprirent que le lendemain le départ subit de M. des Alinari. L'acteur ne put s'empêcher de montrer sa joie, et il dit à Maddalena avec une sincère émotion : « C'est bien, ma fille, tu as agi comme tu parles. » Carlotta fut plus sombre que jamais. « Il faut encore attendre, se disait-elle : pourvu qu'il ne soit pas tué avant d'avoir senti ma vengeance. »

XXXIV

A ROME SOUS LA RÉPUBLIQUE

Après le départ de M. des Alinari, Maddalena chercha plus que jamais à se distraire d'elle-même par l'étude. Les théâtres de Rome se fermaient; l'inquiétude avait succédé à l'enthousiasme des premiers mois. Nos acteurs menaient une vie de loisir. La Turbini voyait tous les jours sa rivale, et se rongeait le cœur à couvrir sa haine d'une feinte amitié. Simeone peignait beaucoup; Maddalena visitait souvent avec lui les musées, et à force de vivre avec lui elle découvrait sous la rudesse de l'artiste des sentiments humains dont elle s'efforçait de développer le germe. Elle suivait avec intérêt les essais de ce génie impatient de tenter toutes les voies, et désirait vivement qu'il ne prodiguât point en de sté-

riles fantaisies sa puissante intelligence. L'artiste conservait pour la Manidi une déférence et une brusquerie qui faisaient le plus étrange contraste, et pourtant à sa rudesse autant qu'à sa douceur, Maddalena sentait que le cœur n'était point étranger à son affection pour elle. Depuis Viterbe, il ne lui avait jamais dit un mot de son amour; il lui parlait librement de M. des Alinari sans l'abaisser ni l'élever, le jugeant froidement et de haut comme s'il leur eût été indifférent.

Cosimo écrivait souvent à Maddalena. Il avait passé trois semaines près de sa mère à Florence. Madame des Alinari eût bien voulu le retenir dans une de ses villas, son antipathie pour la révolution n'avait plus de mesure depuis que Rome avait renversé le gouvernement du pape. A ses yeux c'était s'attaquer à Dieu même, et avant de laisser son fils partir pour le Piémont, elle lui arracha, à force de prières, la promesse de ne jamais porter les armes contre le Souverain-Pontife.

Ce n'est point ici le lieu de raconter la campagne de quatre jours qui aboutit au désastre de Novarre. Cosimo n'avait pas eu plus de confiance dans le succès que le roi Charles-Albert et toute l'armée. Il se battit avec la calme énergie d'un homme qui n'espère rien, et fut assez grièvement blessé à l'épaule. Il fut soigné par Gaudenzio qui était retourné à l'armée, et qui le ramena à Florence. A peine était-il guéri que les Autrichiens débordaient de tous côtés sur la Toscane; ils occupaient Lucques et Pise, assiégeaient Livourne où s'étaient réfugiés les démocrates

et marchaient sur Florence. L'on ne pouvait songer à les repousser: Cosimo ne voulut point voir la honte de sa glorieuse ville natale, et il partit pour Rome après avoir de nouveau promis à sa mère de ne point aider la révolte des sujets du pape.

Là aussi il devait rencontrer l'invasion étrangère. Le pontife, qui, en qualité de ministre de paix, n'avait point cru pouvoir concourir à repousser les oppresseurs de l'Italie, appelait maintenant sur sa patrie les armes de tout le monde catholique. L'Autriche, la France et l'Espagne venaient de sommer Rome de se soumettre au pape. C'était beaucoup de trois grandes nations pour abattre cette petite république. Néanmoins les Romains ne cédèrent à aucune menace, et des troupes françaises, autrichiennes, espagnoles et napolitaines envahirent à la fois leur territoire.

M. des Alinari souffrait cruellement de voir cette nouvelle invasion sans pouvoir contribuer à la repousser. Il était loin de partager le vide mysticisme des démagogues qui tenaient le pouvoir à Rome: mais en face des armées étrangères il était contraint de les reconnaître pour les défenseurs de l'indépendance nationale. Formé à l'école des grandes traditions italiennes, il était à la fois catholique et libéral, mais avec une hardiesse de vues presque inconnue hors de l'Italie. Libéral jusqu'au bout, il ne voulait pour l'Église aucun privilégé, et croyait que la seule liberté suffit à tout. Comme Dante, il se demandait jusqu'à quand la houlette du pasteur demeurerait accouplée au glaive. Il désirait la chute de la royauté

des papes autant en catholique qu'en italien, et gémissait de voir leur aveugle résistance détacher du christianisme l'âme des peuples. Mais il avait appris de l'histoire que l'Église n'a jamais de bonne grâce renoncé à aucun de ses priviléges : il savait ce qu'il avait fallu de luttes pour lui arracher ses dîmes, ses tribunaux spéciaux, ses inquisiteurs de la foi, ses principautés ecclésiastiques, et il ne s'étonnait point qu'il fallût encore employer la violence pour débarrasser l'Église de sa dernière souveraineté temporelle, et, en la faisant rentrer dans le droit commun, lui rendre la force qu'elle tient de son principe, et la mettre au-dessus des mesquines intrigues de la diplomatie.

Il était honteux de se trouver dans Rome et de ne pouvoir prendre part à sa défense; il maudissait les préjugés de sa mère et l'éducation bornée des femmes, dont la raison, toujours emmaillottée, ne peut briser les langes de l'enfance. Mais il en admirait davantage l'esprit à la fois si large et si ardent de Maddalena; il comprenait quelle merveilleuse influence pourrait avoir une femme qui, à l'enthousiasme de son sexe, joindrait un jugement ferme et libre, et plus que jamais il était résolu à épouser l'actrice. Maddalena, toujours poussée par la Turbini, écoutait avec délices ses projets d'avenir : elle n'osait pourtant point encore se décider; ses anciens scrupules lui revenaient, et il lui semblait mal de tant songer à son propre bonheur au milieu de la tristesse publique. Comme M. des Alinari ne pouvait contenir son impatience en voyant les préparatifs de

défense de Rome; elle imagina de lui conseiller d'aller à Venise.

— Je vous y suivrai, lui disait-elle, je vous y soignerai si vous êtes blessé.

Cosimo, que Maddalena seule retenait à Rome, accueillit ce projet avec joie. Simeone s'y rallia; il ne voulait point non plus quitter la Manidi, et il espérait que le siége de Venise lui donnerait un spectacle unique. Mais il s'était fait enrôler dans la garde civique de Rome, et ne pouvait partir au moment de l'approche des Français : c'était, du reste, un de ses rêves d'artiste que de voir une bataille, et il comptait qu'un combat dans la campagne romaine regagnerait en pittoresque ce qui lui manquerait en grandeur. M. des Alinari désirait aussi voir la lutte s'engager, et l'on attendit quelques jours.

La petite armée française débarquée à Civita-Vecchia marcha sur Rome sans matériel de siége et presque sans artillerie. Officiers et soldats étaient de la plus belle humeur, et se flattaient de ne faire qu'une promenade de curieux dans la ville éternelle. On leur avait tant répété que la population romaine gémissait sous une troupe de brigands, qu'ils s'imaginaient être reçus en libérateurs. Le 30 avril au matin, ils arrivèrent en vue de Rome : les cloches des trois cents églises sonnaient de toutes parts, mais ce n'était point en signe de bienvenue. A peine débouchaient-ils au pied du Vatican, qu'ils furent accueillis par les canons que les Romains avaient hissés sur les vieilles tours de briques des anciens murs de Léon IV : en même temps, une troupe de volontaires

à cheval fondait sur leurs derrières. Les Français eurent beau déployer leur valeur habituelle, ils avaient rencontré des adversaires dignes d'eux, et force leur fut de battre en retraite[1].

M. des Alinari avait pu suivre le combat du haut des terrasses de Saint-Pierre. La victoire de ses compatriotes le remplit d'enthousiasme.

— Si je restais ici plus longtemps, disait-il à Maddalena, je ne pourrais tenir ma promesse : partons pour Venise.

1. Les Français rentrèrent à Civita-Vecchia, y attendirent des renforts, et ne reprirent le siége de Rome qu'au bout de six semaines. Ils y entrèrent au commencement de juillet, après des combats meurtriers, dont les ravages seront longtemps encore visibles sur les pentes sud-ouest du Janicule.

XXXV

PAR TERRE ET PAR MER

Les préparatifs de voyage furent bientôt faits. La Turbini ne voulait point lâcher sa proie, et elle demanda à sa rivale la permission de l'accompagner. Mariotto, qui, comme Simeone, était Vénitien, prétendit aller, lui aussi, défendre sa patrie, et ainsi ils quittèrent Rome tous ensemble dans une de ces grandes voitures qui les avaient autrefois amenés de Florence. Ce n'était point une petite entreprise que de traverser de part en part l'Italie et la double chaîne de l'Apennin à cette époque de trouble. Outre les brigands ordinaires, l'on avait à redouter les bandes de paysans qui, excités par les réactionnaires, parcouraient les campagnes et pillaient les biens des libéraux. Nos voyageurs étaient armés de toutes

pièces, et les alertes ne faisaient qu'exciter leur courage et leur bonne humeur. Pour que Cosimo fût joyeux, il lui suffisait d'être seul avec la Manidi dans le coupé ouvert de devant. Carlotta les surveillait en silence du fond de la voiture, Simeone ne les gênait point ; il était tout entier aux beautés de cette route qui enflammait jadis l'imagination de Salvator Rosa. Ils suivirent les bords déserts du Tibre, tournèrent les belles gorges de Civita-Castellana, et après avoir visité les chutes de Terni, tournèrent le riant plateau de Spolète, côtoyant le Clitumne et franchissant l'Apennin encore couvert de neige. En redescendant dans les riches plaines de l'Adriatique, ils pouvaient reconnaître la désolation du pays au grand nombre de tulipes sauvages qui avaient envahi librement les champs et les prairies et faisaient flamboyer les campagnes au soleil. Toute cette contrée était dans la terreur : les Autrichiens, après un assaut de trois jours, venaient d'entrer à Bologne, et ils allaient marcher sur les autres villes de la côte.

Nos voyageurs se hâtèrent de gagner Ravenne, et, sans prendre le temps de visiter cette ville, l'une des plus intéressantes de l'Europe, s'embarquèrent sur un bateau pêcheur. Ils descendirent le canal, et, à travers la célèbre forêt de pins et les bancs de sable atteignirent la haute mer. C'était une belle journée de mai. Le fond de l'air était tiède et rafraîchi par une brise tout imprégnée des parfums sauvages de l'immense forêt qui bornait la mer à perte de vue. Ce vent de terre enflait la voile sans soulever les flots. Une pareille navigation sous un

beau soleil était faite pour délasser d'un long voyage; la pensée comme le corps s'abandonnait au bercement insensible de la barque, et rien ne reposait les yeux comme l'aménité de cette mer toute riante et joyeuse en face de cette côte âpre et déserte. Malheureusement, jusque dans ses plus charmantes séductions, la mer reste toujours une trompeuse; le cœur finit par se lasser de ce mol balancement, et le plaisir se change en malaise. La Manidi, plus délicate que ses compagnons, sentit bientôt les effets du triste mal de mer. Cosimo, avec la pudeur que donne l'amour, détournait les yeux; mais Simeone, toujours railleur et ami des contrastes, n'avait point la même discrétion.

— Divine Maddalena, lui disait-il en son langage d'artiste, les tritons et les fils de Neptune qui vous regardent du fond de leurs grottes d'émeraudes ne pourront être charmés de votre beauté, et ils ne viendront point vous ravir à notre tendresse comme autrefois les nymphes des fontaines enlevèrent le trop bel Hylas.

Sans répondre à ces quolibets, Maddalena demeurait à demi couchée sur un banc, et Cosimo, sans la regarder, sentait combien la poésie de l'amour peut tenir à autre chose qu'à la beauté.

Ils voguèrent ainsi jusqu'au soir; mais après le coucher du soleil, le vent tourna et se mit au nord. Les vagues se soulevaient lourdement et se poussaient sans tumulte avec une calme et silencieuse régularité. L'on ne pouvait avancer avec le vent debout, l'on essaya vainement de louvoyer; il fallut

carguer la voile, et comme l'on apercevait à l'ouest une frégate autrichienne, l'on gouverna vers le Levant. La barque était en vue des phares d'Istrie, lorsqu'on sentit souffler le vent d'est qui, par sa rencontre avec celui du nord, amène les plus redoutables bourrasques dans cette partie de l'Adriatique. Il n'y eut bientôt plus à lutter, et les matelots s'abandonnèrent aux caprices de la tempête. Ces hommes grossiers, accoutumés au péril, restaient immobiles sur le pont à fumer leur pipe en silence; ils semblaient regarder, avec l'indifférence stupide des animaux sans raison, ce danger dont ils ne se pouvaient préserver; mais sans doute ils avaient fait un vœu à quelque madone et se reposaient dans leur foi.

— Mesdames, disait Simeone, nous allons avoir un beau spectacle avec des décors grandioses.

— Voilà, reprenait Mariotto, le moment de conjurer les vents et de défier les flots en vers majestueux.

Mais tout en ricanant, le vieux comédien se rapprochait de la Turbini et lui serrait fortement la taille, comme s'il eût craint qu'une secousse ne le jetât à la mer. Simeone, debout contre le mât, suivait chaque vague des yeux et demeurait absorbé dans une muette contemplation. Le sentiment du péril avait subitement dissipé le malaise de la Manidi : Cosimo s'était assis près d'elle; d'une main il se cramponnait au bord vacillant de la barque, et de l'autre pressait celle de l'actrice. Ils restèrent longtemps silencieux, priant tout bas l'un pour l'autre, et

s'attendant à chaque instant à être submergés ; mais les vagues qui soulevaient la barque la laissaient pesamment retomber et la redressaient aussitôt : le danger demeurait, et ils s'y habituaient. L'homme, en de pareils moments, découvre en soi une fermeté cachée ; l'esprit ne sent jamais mieux sa force qu'en face de la violence de la nature. Il s'élève au niveau du péril et le domine ; la grandeur du spectacle, cette émotion suprême et continue, ce lent balancement entre la vie et la mort, tout l'excite et l'enivre. Mais ceux-là seuls ont senti toute cette âpre volupté qui, pendant de longues heures, ont goûté le danger en compagnie d'une personne aimée : c'est alors, quand le corps est le plus impuissant à se défendre, que les âmes se replient sur elles-mêmes, et, se resserrant l'une contre l'autre, se pénètrent mutuellement.

Il en était ainsi de Cosimo et de Maddalena ; ils n'avaient plus à se garder d'eux-mêmes. L'avenir, comme évanoui, ne les inquiétait plus ; le présent pouvait à chaque instant être englouti, et leurs cœurs se laissèrent aller sans contrainte. En face de la tempête, et la mort sous les pieds, ils se sentaient plus que jamais immortels : ils voyaient clairement que l'horrible ne peut être la dernière des choses, et que tout se doit résoudre en paix et en amour.

— Regarde, disait Cosimo à Maddalena, cette mer noire qui nous ballotte avec indifférence sur ses vagues, et nous va submerger sans le savoir ; c'est l'image de cette nature toute-puissante qu'adorent tant d'âmes éblouies, et qui, aveugle et insensible, ne tire tant d'êtres de son sein que pour les y en-

gloutir de nouveau. Mais cela n'est pas. Il semble aux yeux que nous soyons seuls sur la vaste mer, abandonnés à ses obscurs tressaillements. Les étoiles, qui rient là-haut, ont l'air de railler notre détresse; rien n'entendrait nos cris, rien ne répond à notre prière. Tout est sourd, froid, inexorable; on dirait que ce monde immense est vide et n'a point d'âme, et pourtant nous ne disparaîtrons point dans un néant sans fond où rien ne se retrouve. En dépit de nos yeux qui ne nous montrent rien, nous sentons dans ces muettes ténèbres la présence d'un être caché qui, partout où nous tomberons, nous recevra dans ses bras.

— O Cosimo! répondait Maddalena, je le sens comme vous : nous ne serons point séparés, nous nous réveillerons ensemble, et alors nos cœurs auront tout ce qu'ils désirent. Nous ne faisions ici-bas que le prélude de l'amour; là-haut seulement nous posséderons la beauté dont tous deux nous sommes épris, nous la contemplerons ensemble, nous aimerons éternellement un même objet d'un même amour, et serons à jamais unis en lui.

Ils parlaient et demeuraient en silence, regardant tour à tour la mer et le ciel, et recevant sans effroi l'écume des vagues. Ils s'abandonnaient à leur cœur, à la pureté de leurs consciences, à l'ardeur de leurs espérances, et, ne voyant plus ni veille, ni lendemain, ils vivaient en dehors des heures, et au sein de la tempête goûtaient cette paix suprême où l'âme ne se sent plus dans le temps ni dans l'espace.

En face d'eux était la Turbini, toujours immobile;

en les voyant si calmes, elle serrait avec colère le bord de la barque, et faisait pour leur salut commun de ces vœux impétueux qui semblent devoir faire violence à la nature. La haine lui donnait confiance; elle regardait les vagues se dérouler, les comptait des yeux, et semblait attendre que toutes fussent passées et que la mer se calmât.

A la fin, son espoir fut exaucé. Le vent d'est tomba, celui du nord soufflait encore; mais les marins se sentaient sauvés. Ils passèrent subitement de leur immobile silence aux transports d'une joie bruyante, et, au milieu de cette mer encore toute gonflée, entonnèrent un de ces chants vénitiens dont les poëtes ont tiré les barcaroles : leur voix rauque et gutturale soutenait longtemps les derniers sons de chaque vers et les prolongeait au loin sur les flots. Ils étaient près de la côte d'Istrie; le vent les poussa dans une anse étroite qu'entouraient de tous côtés des montagnes à pic. C'était une baie solitaire; aucun fanal ne l'éclairait; l'on n'y voyait ni barque de pêcheur, ni cabane de douanier; l'on n'y entendait que le clapotement des flots expirants et les cris de quelques oiseaux sauvages qui s'éveillaient dans les pins ou les touffes de genévriers suspendus aux crevasses des rochers. Le jour commençait à poindre : l'on ne pouvait, du fond de cette anse, apercevoir l'Orient et ses traits de flamme; mais la crête des montagnes se revêtait d'une molle lumière, et les nuées du couchant prenaient par reflet des teintes d'une merveilleuse douceur. Les étoiles s'évanouissaient lentement, le croissant de la lune ne semblait plus qu'un flocon

de vapeur blanche, et la mer assoupie se levait du sein des ténèbres et s'enfonçait sans fin dans le vague horizon.

Il faisait jour au ciel et sur la mer, que les montagnes de l'Est couvraient encore le golfe de leur ombre et y retardaient l'aurore. Cette demi-obscurité, la fraîcheur pénétrante du matin, l'apaisement des flots après la tempête, et jusqu'aux saveurs sauvages de cette côte déserte, tout imprégnait l'âme et le corps d'un calme délicieux. Cosimo tenait toujours la main de Maddalena : leur rêve continuait; ils savouraient en silence ce repos et le renouvellement de leur vie; ils remerciaient Dieu, et, tout entiers au vague sentiment de la paix et de l'amour, ne songeaient encore ni à Venise, ni à l'avenir. L'on s'arrêta quelques heures dans cette anse, et l'on y fit à l'aise un léger repas. Une source d'eau limpide jaillissait d'une paroi à pic dans la mer : Simeone voulut boire de cette eau des montagnes; l'on s'approcha du rocher, et, debout sur le bord de la barque, il reçut dans une cruche de grés l'un des plus minces filets de cette cascade alpestre.

Quand le vent redevint favorable, l'on partit et l'on navigua sur Venise : la barque filait rapidement, la mer était calme comme l'est seule la Méditerranée par un beau temps. L'on attendit la nuit pour approcher de la flotte autrichienne qui bloquait la ville. Heureusement que le ciel se couvrit, car la blancheur empourprée de leur voile eût pu trahir nos voyageurs : ils arrivèrent en silence, franchirent la passe du Lido et entrèrent dans les lagunes aux

cris de : vive saint Marc ! Les Vénitiens recevaient chaque nuit de ces barques italiennes, et les accueillaient sans défiance. Tous les feux de Venise semblaient éteints ; il ne restait d'allumé que quelques lampes au pied des madones sculptées çà et là sur les poteaux qui tracent le chemin des gondoles au milieu des lagunes. L'on apercevait à peine la silhouette des clochers et des coupoles ; et si les canons autrichiens n'eussent rappelé la triste réalité, l'on eût dit une ville d'ombres et de fantômes, une sorte de cité des limbes, où des barques silencieuses rampaient lentement sur des ondes noires. M. des Alinari n'avait jamais vu Venise : son cœur d'Italien se serrait à cette lugubre entrée dans la radieuse cité des doges. Le jour même, il s'engageait parmi les Napolitains venus au secours de la place, et était envoyé dans un des îlots qui servent d'avant-postes à Venise.

XXXVI

AU SIÉGE DE VENISE

Venise était vraiment alors la ville marine isolée au milieu des eaux. L'on avait coupé le grand viaduc qui l'unit à la terre ferme : une armée autrichienne campait en face de ces lagunes, et une flotte la bloquait par mer. Les Vénitiens avaient retrouvé l'énergie de leurs ancêtres : ils étaient fiers de voir l'étendard du lion ailé flotter de nouveau au-dessus des trois mâts de la place Saint Marc, et plutôt que de se soumettre à l'Autriche ils acceptèrent les souffrances d'un long siége et se ruinèrent d'eux-mêmes à force de contributions. A la tête de cette république sans territoire, sans armée, sans finances, était Daniel Manin, un homme à l'esprit an-

tique, un vrai républicain à l'âme fière et modeste, un de ces patriotes austères de mœurs comme de langage, qui sont la gloire de l'Italie moderne. De toutes les parties de la péninsule, de Naples surtout, étaient accourus des volontaires comme pour témoigner de l'unité de l'esprit national en Italie. Aussi la défense fut-elle énergique, et bien que les Autrichiens poussassent le siége avec vigueur, il leur fallut plus de trois mois pour réduire la place. Encore la prirent-ils par la disette plutôt que par les armes.

Durant les mois de juin et de juillet le blocus devint de plus en plus rigoureux. En vain les gondoliers passaient pour ravitailler la ville sous le feu des batteries de la flotte et de l'armée, les provisions s'épuisaient. L'on ne vivait plus que de pâtes et de légumes déséchés, de viande et de poissons salés : les familles pauvres, qui forment la plus grande partie de la population vénitienne recevaient pour toute nourriture un pain infect et humide que le gouvernement était obligé de leur mesurer avec parcimonie. L'eau que d'ordinaire l'on apporte des bords de la Brenta tarissait dans les citernes, et les puits n'en donnaient que de saumâtre. En même temps pour fuir les batteries autrichiennes dont le feu enserrait chaque jour la place du plus près, les habitants se pressaient en masse autour de la place Saint Marc. Cet entassement de population dans ces ruelles où l'air ne peut pénétrer, la mauvaise nourriture suivie bientôt de la famine, la chaleur de l'été, les exhalaisons mêmes

des canaux qu'on ne pouvait vider comme d'habitude et dont les eaux croupissantes étaient encore corrompues par cette agglomération d'hommes, tant de causes réunies firent naître dans cette ville aquatique, toute sorte de maladies. La fièvre y régna et le choléra qui ravageait l'Europe s'y abattit comme dans un nid préparé pour lui.

Gaudenzio s'était rendu à Venise lors de l'entrée des Autrichiens à Florence. Au milieu d'une pareille misère les hommes comme lui étaient d'un grand secours. Il se dévouait à tous par amour pour sa patrie et trouvait sa récompense dans la rencontre de quelques curieux sujets d'étude. Simeone accompagnait souvent son ancien ami et lui servait d'aide. Il aimait à parcourir les quartiers encombrés de la place Saint Marc et se plaisait à observer ces populations amaigries par la disette ou la fièvre. Il eût, disait-il, passé volontiers quelques jours en enfer pour peindre ce pays-là d'après nature. La Manidi qui elle aussi s'était dévouée aux malades le reprenait de son insensibilité.

— Que voulez-vous, lui répondait-il, tous ces fléaux qui vous font gémir sont pour nous autres artistes de vraies bonnes fortunes. La maladie et la misère mettent de la variété dans le monde tout comme les passions : qu'aurions-nous à peindre sans elles? Ce sont les souffrances physiques ou morales, les luttes de l'âme ou du corps qui par leurs contrastes inspirent le poëte et l'artiste : la laideur et le vice sont aussi utiles au tableau que la vertu et la beauté, et nous devons tous de la recon-

naissance à Ève pour avoir fait entrer le mal dans le monde.

— Vous êtes cruel, répliquait Maddalena ; et elle était injuste envers lui, car tout en jouissant de ces tristes spectacles, Simeone n'en avait pas moins appris sous son influence à avoir pitié des personnes, et quand il la vit elle-même atteinte par la contagion, il changea bien de langage.

Il avait pris soin de la loger avec lui, Carlotta et Mariotto, dans les quartiers abandonnés de la ville, car pour elle il redoutait plus le mauvais air que les boulets autrichiens. Ils habitaient le charmant palazzino du style des Lombardi qui touche à la Ca d'oro en remontant le grand canal.

Toute cette partie de la ville était déserte, et dans les derniers jours, le premier étranger venu eût pu comme dans un conte oriental choisir sa demeure entre tous ces palais délaissés. Mais Maddalena ne voulait point rester inutile, et passait ses journées à visiter les ruelles et les hopitaux ; Carlotta l'imitait et rivalisait de charité avec elle. Toutes deux n'avaient point la même vigueur et ne pouvaient également braver la fatigue. La Turbini s'apercevait à peine de la disette. Mariotto avait apporté ses économies de trente années et se ruinait pour qu'elle ne souffrît point du malaise général. Il venait chaque soir en secret lui apporter le vin, la viande ou l'eau fraîche qu'il avait pu découvrir dans la journée. Maddalena, au contraire se privait pour soulager les autres. Elle avait vendu ses bijoux et prodigué en aumônes tout ce qu'avaient voulu lui

donner Cosimo et Simeone. Au milieu de juillet épuisée par la mauvaise nourriture et la fatigue, elle fut prise de la fièvre.

La Turbini en ressentit une joie mêlée d'inquiétude. Elle se fit la garde-malade de sa rivale et la servit avec un zèle que n'aurait point surpassé le plus tendre dévouement. M. des Alinari était par son service retenu dans un des ilots détachés : il ne put voir Maddalena pendant les premiers jours de sa maladie ; à la fin quand elle fut bien jaune et amaigrie, la Turbini l'envoya chercher avec instance, se réservant le plaisir de lui montrer toute flétrie celle qu'il adorait. Mais Cosimo, dans sa douleur, parut plus épris que jamais, et pour le décider à retourner à son poste il fallut les plus gentilles prières de la Manidi. En partant il remercia avec effusion Carlotta de son dévouement.

— Nous la sauverons, répondait l'actrice ; et elle ajoutait tout bas :

— Oui, elle vivra, mais sa fraîcheur ne reviendra point, et si vous êtes assez fou pour l'épouser, les premières heures d'enthousiasme passées, vous vous dégoûterez de cette peau-là !

C'était Gaudenzio qui soignait Maddalena. Au milieu de la guerre et de la famine, il avait avec sa fermeté ordinaire conservé toutes ses passions. Il ne se lassait point d'admirer le teint toujours frais de Carlotta, lui en demandait le secret et lui faisait la cour jusqu'au chevet de Maddalena en délire. La Turbini s'ennuyait de jouer inutilement la vertu, elle ne voulait point être dupe de sa

propre comédie; et comme le docteur lui avait toujours plus elle redevint secrètement sa maîtresse.

Maddalena fut bientôt hors de danger; mais faute de saine nourriture elle se rétablissait lentement et demeurait sans forces. Simeone aussi bien que M. des Alinari ne lui en témoignait que plus d'affection; comme Mariotto pour Carlotta, il se privait en secret afin de lui fournir quelque aliment plus substantiel. Il venait dessiner dans sa chambre, quittait parfois ses crayons pour lui faire la lecture et allait même lui chercher des nouvelles de Cosimo. Il était près d'elle d'une merveilleuse douceur, et semblait prendre plaisir à lui obéir comme un enfant, mais par contre il devenait plus rude que jamais avec les autres. Il était mécontent de son ami le docteur, et ne pouvait supporter la Turbini. Il s'impatientait de la voir toujours là et s'irritait de ses prévenances pour Maddalena. Il l'avait prise en dégoût, croyait moins que jamais à sa sincérité et soupçonnait ses relations avec Gaudenzio.

Mariotto eut les mêmes soupçons et ne se laissa point de repos qu'il n'eût la certitude de l'infidélité de sa femme. Ce fut pour lui un coup terrible : il avait fini par croire à sa conversion et s'était imaginé l'avoir reconquise pour toujours.

« Le temps n'est pas encore venu, » se répétait-il : « elle est encore trop belle, » et il se décidait à attendre. Il redevint bouffon, s'affubla de costumes bizarres et joua le fou : il se promenait avec une toque à plume à la mode du seizième siècle et un

grand sabre qu'il laissait traîner avec fracas. Au mi-encore lieu de la population affamée de Venise il trouva une fille sale et malsaine pour lui servir de maîtresse. Un soir il la présenta à la Turbini et à Simeone en leur faisant de ces déclamations dont le théâtre lui avait donné l'habitude :

— Le canon nous rompt les oreilles, leur disait-il, le choléra est sur nos talons et la faim nous creuse la panse ; nous sommes tous malades, nous devenons sales et sentons mauvais : embrassons-nous et faisons l'amour. Nous n'avons plus de vin ; mais le ciel nous laisse encore des femmes et cela suffit à se moquer de tout !

A de semblables discours la Turbini, toujours si élégante jusque dans le vice, se bouchait les oreilles ou s'enfuyait. Simeone lui-même était pris de dégoût ; mais tout en chassant Mariotto et sa femelle, il l'examinait de son œil d'artiste.

— En cet homme et en Maddalena, pensait-il, je vois les deux extrémités de l'âme humaine, l'ange et la brute, la déesse et le satyre ; et il rêvait un tableau ou en associant ces deux figures il eût peint d'un seul coup ce qu'il y a de divin et d'animal dans l'homme.

XXXVII

L'ARTISTE ET SON MODÈLE

Un soir que Gaudenzio était venu la voir en secret, la Turbini lui dit qu'elle se sentait mal à l'aise; mais le docteur qui lui faisait visite pour se distraire et non pour songer à la médecine, se moqua de ses plaintes, et comme il fut fort occupé le lendemain, il ne revint pas de la journée. Maddalena, quoique faible encore, s'était rendue au champ de Mars pour y voir M. des Alinari; Mariotto ne s'était point montré la veille, et Simeone était allé aux provisions. Il revint vers midi: en passant près de la chambre de la Turbini il crut entendre crier et il entra.

Carlotta était couchée en désordre et semblait frissonner sous ses minces couvertures d'été : sa

peau était tirée, ses yeux hagards, et au pied du lit étaient des masses de matière blanchâtre qu'elle paraissait avoir vomies. Simeone reconnut vite qu'elle avait été frappée du choléra. La malheureuse avait sonné, s'était levée, avait appelé à sa porte et aux fenêtres; mais le palais était vide et le canal désert. Elle était demeurée seule aux aguets, écoutant si elle n'entendrait point le bruit d'une rame au-dessous de ses fenêtres, et à l'arrivée de Simeone avait poussé ces cris qui avaient amené l'artiste.

— Un médecin, lui disait-elle, allez me chercher un médecin !

Simeone descendit et envoya son gondolier chez Gaudenzio. Lui-même alla prendre des couvertures dans les autres chambres et les étendit sur la Turbini. Il alluma un brasero, fit du thé, y versa un reste d'eau de vie apportée par Mariotto, le lui donna à boire et se mit à la frotter pour la réchauffer. Mais en la regardant de près il resta frappé de l'altération de ses traits : ses yeux semblaient s'enfoncer sous leurs orbites, ses chairs prenaient des teintes livides et l'effroi donnait quelque chose de plus sinistre encore à sa physionomie.

— Cela serait à peindre, pensa Simeone; jamais je ne trouverai si affreuse maladie sur un si beau visage; et en disant à Carlotta qu'il allait revenir et veiller sur elle sans la quitter, il alla chercher ses crayons et ses pinceaux. Il s'assit derrière le lit qui était adossé à la fenêtre et se mit à l'ouvrage.

— C'est le choléra, murmurait Carlotta, et le médecin ne vient pas.

— Ne t'inquiéte point, répondait Simeone tout en esquissant sa figure; la première attaque passée, l'on a facilement raison de ce mal-là. Un peu de patience, Gaudenzio va arriver.

Gaudenzio ne venait pas. Le gondolier n'avait pu le rencontrer; il s'était mis à sa recherche; mais ne pouvait le joindre. Simeone continuait son travail tout en encourageant la Turbini. De temps en temps il s'interrompait pour la frictionner ou lui donner à boire et en même temps l'observer de plus près. Il contemplait avidement le progrès du mal, il examinait les teintes changeantes de sa peau, soulevait ses couvertures pour voir sa poitrine et remarquait les veines du cou et de la gorge que noircissait un sang figé.

— J'ai froid, disait la Turbini; je ne sens plus mes membres et Gaudenzio ne vient pas! Mon Dieu, est-ce que je vais mourir ainsi?

L'artiste saisi d'un mouvement de pitié voulut essayer de la saigner; il lui ouvrit une veine; mais le sang ne coula point.

— C'est fini, reprit l'actrice d'une voix caverneuse; Simeone, va me chercher un prêtre, je suis perdue, je veux me confesser avant de mourir.

— Il n'y a pas de prêtre dans le quartier, ma chère, répondit l'artiste en se remettant à l'ouvrage, il faudrait aller au moins jusqu'à San-Zanipolo ou aux Frari, et encore l'on n'est point sûr d'en trouver, car ils ont de la besogne.

— Oh! va mon bon Simeone, recommençait Car-

lotta; j'ai toujours été ton amie; aie pitié de moi, amène-moi un prêtre.

— Gaudenzio arriverait avant lui, répliqua Simeone : c'est un médecin qu'il te faut : tu n'as que faire d'un prêtre; tu étais devenue une sainte depuis quelques mois.

— Non, s'écria la Turbini en se tordant sur son lit non, ce n'était point sincère !

— Ah! ce n'était qu'une comédie, et pour qui cela, madame? dit avec colère Simeone en jetant ses pinceaux. C'était sans doute pour tromper encore Maddalena et lui jouer quelque tour infernal? Vous pouvez mourir comme vous avez vécu.

— Simeone, toi qui m'as aimée, reprenait la Turbini, toi le seul pour qui j'ai peut-être jamais eu de l'affection, ne me laisse point mourir ainsi, sauve-moi au moins de l'enfer : va me chercher un prêtre.

— Fais un acte de contrition et Dieu te pardonnera, dit sèchement l'artiste.

— Impossible! je ne peux pas me repentir! s'écria Carlotta d'une voix qui s'éteignait.

— Je te vais aider, repartit rudement Simeone, et te faire ta confession pour que tu n'oublies rien. Pense à moi qui fus deux fois ton amant, au comte de Narni, au petit Vincenzo, à M. de San-Felice, à ton mari que tu as toujours trahi, à Cosimo que tu voulais séduire, à Maddalena que tu as calomniée et que tu hais encore.

Simeone poursuivait avec une sorte de fureur la liste des amants et des fautes de la Turbini; mais la malheureuse n'entendait plus : au milieu de ses

transports elle était tombée de son lit et demeurait à terre immobile.

Simeone se pencha sur elle, et oubliant sa colère pour ne plus voir en ce corps frissonnant qu'un modèle, il lui découvrit la taille et se mit à la dépouiller avec le cynisme d'un médecin qui retourne un cadavre. Il avait la fièvre et était saisi d'un fauve enthousiasme devant ce corps si robuste devenu la proie de l'horrible maladie; il admirait cette peau livide, cette poitrine superbe, la veille encore blanche et éblouissante, maintenant toute bleue et tachetée; il se ravissait à voir ces longues boucles de cheveux si jeunes et si fraîches, jeter encore leurs joyeux reflets sur ces chairs décomposées, et il se remettait à peindre avec fureur. Il lui passait toute sorte de projets devant les yeux : il ne quitterait point Carlotta, il l'étudierait morte, observerait sur elle les différents dégrés de corruption, et après le fléau exposerait sur une grande toile un amas de coleriques entassés. Puis il préférait ne peindre que la scène qu'il avait sous les yeux, représenter dans une large chambre de palais au milieu de tout l'attirail du luxe et de la magnificence, une femme seule, encore pleine de jeunesse et de vie exubérante, ainsi étendue à terre, nue et enveloppée à demi dans l'or de ses cheveux, avec des yeux enfoncés, des joues moisies, et son beau corps aux voluptueux contours tout fleuri de tâches noirâtres. Dans son enthousiame il prit un collier de corail dernière parure qu'eût gardée la Turbini, et le lui jeta sur le cou comme pour juger lui-même de sa composition; mais à ce moment ce

cadavre s'agita, ses yeux s'entr'ouvrirent, sa tête et sa poitrine se tordirent avec une sauvage expression de désespoir, de honte et de fureur, et Simeone en reculant d'effroi s'écria : « Voilà qui est sublime! — un de ces effets qui ne s'inventent pas! »

Au même instant un bruit de pas précipités retentissait dans le palais. C'était Mariotto qui ayant rencontré le gondolier de Simeone avait appris qu'on avait besoin de Gaudenzio et accourait à la hâte. Il entra dans la chambre en furieux, traînant toujours son grand sabre et portant au bras un panier de provisions; il s'arrêta court devant Carlotta frissonnant sur le pavé à ses pieds, puis se jeta sur elle, la releva, l'enveloppa dans ses couvertures, et se mit à lui frotter tout le corps avec une énergie sauvage.

— Allez chercher un prêtre, dit-il d'une voix brève à Simeone resté debout et comme stupéfait de cette soudaine arrivée.

— Gaudenzio va venir, répliqua l'artiste.

— Allez et ne perdez pas de temps, reprit Mariotto d'un ton de commandement et avec un regard qui étonna Simeone.

L'artiste obéit, s'élança à travers les ruelles et en moins d'une heure revint avec un prêtre.

Mariotto était penché sur sa femme : à force de la frictionner il lui avait rendu le sentiment; elle avait les yeux ouverts et semblait voir et entendre, mais ne pouvait parler. « Tu es bien mal, lui disait Mariotto; si tu m'avais gardé près de toi, je t'aurais sauvée; mais ce Simeone, ce Gaudenzio ne t'ont jamais aimée. C'est moi qui t'aime; moi je suis ton

mari ; je te veux soigner, je te guérirai. » Puis devinant le trouble de son âme, il reprenait : « Sois tranquille, le bon Dieu te pardonnera : tu étais si charitable, tu faisais l'aumône, tu aimais les pauvres, tu n'as jamais fait de mal à personne qu'à moi qui ne t'en veux pas. »

Il lui tenait de ces discours incohérents, lui frottait le dos ou les membres, puis l'embrassait : on eût dit un fou au pied d'une mourante. Lorsque le prêtre entra il lui dit avec dignité d'interroger la malade qui ne pouvait parler, et comme pour l'aider dans ses questions, ajouta : « C'est une comédienne qui était fort belle et dont tous les hommes étaient affolés. »

La Turbini répondait aux questions du prêtre par un signe de la tête ou des yeux ; mais elle s'agitait sur sa couche et ses lèvres tremblaient comme si elle eût fait effort pour parler, car le confesseur ne songeait point au vice qui lui tenait le plus au cœur. Après l'absolution le prêtre lui donna l'extrême-onction à l'aide de petites baguettes de bois dont l'Église permet l'usage dans les maladies contagieuses : l'on connaissait alors peu le choléra à Venise ; on le croyait contagieux, et aujourd'hui encore c'est à peine si tous les médecins sont d'accord sur ce point.

Lorsque le prêtre eut fini, Mariotto revint au chevet de sa femme ; il essayait toujours de la réchauffer bien qu'il n'eût aucun espoir de la sauver : il l'encourageait et la caressait ainsi qu'une mère eût fait de son enfant. Comme il lui présentait une

boisson chaude et l'approchait de sa bouche, Carlotta fit un effort suprême et de ses lèvres frémissantes lui baisa la main, puis ferma les yeux et demeura sans mouvement,

Mariotto songea alors à la Manidi et envoya Simeone la chercher pour qu'elle vît encore sa compagne en vie. Maddalena, qui, logée à l'autre bout du palais, n'avait pu rien entendre, se précipita chez la Turbini et se jeta à genoux au pied de son lit. A ce bruit soudain, la mourante rouvrit les yeux, et frissonna légèrement en apercevant son ancienne rivale. Maddalena à qui Simeone avait d'un mot révélé la longue hypocrisie de Carlotta, se pencha sur elle en essayant de lui sourire et l'embrassa; mais les traits de la Turbini qui ne pouvait plus bouger se contractèrent violemment, ses yeux se fermèrent, ses dents se serrèrent : quelques instants après elle était morte; son visage gardait encore l'empreinte de sa dernière passion, et Maddalena pressait en vain sa main glacée.

XXXVIII

EN GONDOLE SOUS LES BOMBES

Mariotto s'assit en silence ; Maddalena malgré sa faiblesse fût demeuré là à genoux, si Simeone ne l'eût forcée de remonter chez elle; lui-même se tenait debout près de la morte et l'examinait attentivement; puis, comme il faisait encore du jour il reprit ses pinceaux et se remit à peindre. Mariotto restait muet, de temps en temps il regardait fixement l'artiste puis fermait les yeux et demeurait immobile. Quand la nuit vint, Simeone ne pouvant plus peindre, découvrit le panier qu'avait apporté Mariotto, en tira un morceau de porc salé qu'il fit griller sur le brasero, alla en porter à Maddalena et revint lui-même en manger. Mariotto le regardait toujours sans rien dire. A la fin il se leva, ouvrit un

placard où il avait caché une bouteille d'eau-de-vie, but tout ce qui en restait et alla au lit de la Turbini.

— C'est ma femme, dit-il tout à coup; je ne veux pas qu'elle soit jetée à l'eau comme un chien.

— Il est défendu de jeter dans les canaux aucune charogne de bêtes ou de gens, répondit Simeone; nous sommes assez empestés sans cela.

Mariotto se tut, puis reprit d'une air sombre : « Veux-tu venir avec moi la porter au Campo-Santo. Nous irions seuls dans notre Gondole. »

— Volontiers, repartit l'artiste : une comédienne peut s'en aller en terre sans moines gris ni gondoles rouges.

A cet instant l'air se remplit d'un tumulte inaccoutumé.

— C'est le bombardement de la ville! s'écria Simeone en se mettant au balcon : enfin ils se sont décidés, et pour démasquer leurs batteries ils ont attendu la nuit afin de nous faire peur. Malheureusement il n'y a pas grand monde à tuer dans le quartier.

— Tu n'as pas peur, toi, demanda Mariotto : tu viendras bien à l'île Sainte-Michel ?

— Vraiment oui, répondit l'artiste : cela sera curieux de naviguer avec un cadavre sous les bombes.

Mariotto coupa une boucle des cheveux de sa femme, lui arrangea le reste sur le front, et après l'avoir revêtue de linge blanc, lui mit une robe noire et lui passa au cou un collier, de corail sa dernière parure.

— Elle est encore belle, dit-il en la regardant.

—Oui, fit Simeone, sans la peau on aurait encore des envies de l'embrasser : on est vraiment mieux une heure après la mort qu'une heure avant : les traits se détirent.

Mariotto prit la morte par les épaules, Simeone par les pieds ; ils la descendirent tous deux et l'assirent au fond d'une gondole coiffée de sa capote. Mariotto remonta pour prendre son sabre : « Si nous rencontrions quelque ennemi, cela nous pourrait servir, » dit-il. — Il est fou, pensa l'artiste.

Le cimetière de Venise est une petite île située entre la ville et le Lido. Nos acteurs se mirent en route, ramant tous deux en vrais Vénitiens et glissant en silence entre les étroits canaux. Au sortir de la ville, quand ils furent en pleine eau tout le ciel leur apparut sillonné des éclairs des bombes. Ils avançaient lentement, regardant les projectiles se recourber au-dessus de leurs têtes ou s'enfoncer autour d'eux dans l'eau en sifflant. Ils trouvèrent à l'île San-Michele plusieurs fossoyeurs en besogne, car la mortalité avait beaucoup augmenté dans les derniers jours du siége, et pour ne point décourager les vivants on enterrait les morts de nuit. Nos acteurs portèrent eux-mêmes le corps de Carlotta, et la couchèrent sans cercueil et à visage découvert, dans une des fosses creusées d'avance. Mariotto aida, la bêche à la main, à recouvrir le cadavre de cette terre mêlée de sable marin, sous laquelle reposent les Vénitiens. Il marqua la place d'une croix de bois, et ils repartirent.

— Prenons par la mer, dit Simeone ; en faisant le tour de la ville, nous aurons une plus belle vue.

Le spectacle était grandiose en effet : les bombes volantes qui éclataient de tous côtés dans les airs, illuminaient le ciel et se reflétaient sur les lagunes ; en sorte qu'elles enveloppaient la gondole de leurs brillants météores. Au milieu même du tumulte du bombardement, il y avait sur ces eaux un repos et un silence saisissant. L'on n'entendait que la voix uniforme des cloches qui, des cent églises de Venise, répondaient à la canonnade. Les quartiers extérieurs de la ville, obscurs, silencieux et déserts, ne donnaient aucun signe de vie. On eût dit d'une ville morte que le ciel, dans une aveugle colère, accablait d'une grêle de feu. Çà et là reluisaient quelques maisons enflammées, qui, au sein des ténèbres, réfléchissaient leurs flammes rougeâtres dans la mer.

Simeone avait cessé de ramer ; appuyé sur la proue dentelée de la gondole, il regardait immobile. « C'est magnifique ! s'écria-t-il ; qu'est-ce que les illuminations ou les feux d'artifice de Rome ou de Palerme, devant cette fête que nous donne l'Autriche ? Quel spectacle et quels décors ! Les bombes sur la tête, sous les pieds, dans l'air, dans l'eau — la mer, la nuit, Venise, le canon, l'incendie ! — Rien n'est beau comme la guerre ! »

Et dans son admiration, l'artiste étendait le bras droit vers la ville, comme pour diriger les yeux de Mariotto placé à l'arrière de la barque. Mais au même instant, il se sentit violemment frappé vers le coude : son bras retomba comme brisé ; les coups se

succédèrent avec fureur sur le bras, sur l'épaule, sur la main. Simeone s'affaissa sur lui-même, et bien que de la main gauche il se rattachât à la proue de la gondole, il aurait glissé dans la mer, s'il n'eût été retenu par Mariotto.

— Ne crains rien, lui dit le comédien en le couchant dans la barque à la place où était tout à l'heure le cadavre de Carlotta; c'est fini, je ne voulais que t'écharper le bras. — Tu me crois fou n'est-ce pas? continua-t-il en se remettant à ramer; insensé que tu étais! Tu imaginais que je n'avais rien dans le cœur, tu ne voulais pas croire à mon amour pour Carlotta, tu disais que c'était par avarice que je la félicitais sur ses amants: eh bien, sot, c'était pour la voir encore même en étant infâme, c'était que je comprenais qu'elle ne me pouvait aimer encore, et qu'elle se lasserait des autres. Quand je me faisais l'amant de la vieille Nasta ou de la sale Zita, c'était par dérision de cet amour qui me rongeait le cœur; je ne pensais qu'à la Turbini, je n'avais d'yeux et d'âme que pour elle; mais j'étais comme un animal qui ne peut vivre sans femelle; et au moins en ayant des maîtresses pour mes sens, je les prenais fanées, laides ou difformes pour ne point faire d'infidélité à sa beauté. Et toi tu me croyais insouciant, fou, imbécile! Je te hais et t'ai toujours détesté : tu as été le premier amant de ma femme, un des seuls qu'elle ait un peu aimés, et tu l'as vue souffrir sans froncer le sourcil, tu t'es amusé à la voir mourir, et en portant son cadavre en terre, tu trouves encore que le monde est beau, tu jouis de la mer, de la nuit, des

bombes! Va peindre tout cela maintenant, achève tes chefs d'œuvre : tu as le bras droit cassé. Tu vas apprendre à ton tour ce qu'est la passion sans repos, sans espoir. Regarde tout ce grand spectacle : que de tableaux pour toi! Tu étais déjà un grand peintre, tu eusses renouvelé l'art italien ; songe à ta gloire, à ton génie, sois heureux d'avoir si bien étudié, de n'avoir vu en toutes choses que des modèles et d'avoir pris les mourants pour des mannequins ; et remercie-moi de te laisser la vie et la vue, pour que tu puisses admirer encore les effets de la guerre ou du choléra.

Les paroles de Mariotto se précipitaient violentes et impétueuses comme les bombes qui pleuvaient autour d'eux. Simeone demeurait muet, étourdi et comme insensible, sans force et sans pensée.

— Je te vais conduire chez la Manidi, dit Mariotto ; tu verras si elle veut de tes débris.

Il le ramena en effet à leur palazzino, le traîna dans sa chambre comme une masse inerte et alla prévenir Maddalena. « Simeone est blessé, lui cria-t-il à travers la porte ; je vais chercher Gaudenzio, » et sans attendre de réponse, il partit.

XXXIX

UN LION EN CAGE

Il était minuit. Maddalena était couchée; mais songeant à la mort de Carlotta, aux bombes qui planaient sur sa tête et sur celle de Cosimo, elle ne dormait point. Elle se vêtit à la hâte et courut chez Simeone. Il était étendu sur son lit avec ses habits imprégnés de sang. Elle eut beau le prier de lui laisser panser son bras, il ne répondait point, ne faisait pas attention à elle, et se parlait tout seul en phrases entrecoupées. Maddalena restait près de lui, cherchait à le calmer avec les plus douces paroles que puisse trouver une femme, et lui passait sa main sur le front comme pour le rafraîchir.

— C'est moi, Maddalena, qui serai ta garde ma-

lade, laisse-toi faire; je te soignerai bien et Gaudenzio te guérira.

— Me guérir; mais j'ai le bras droit en lambeaux, s'écria-t-il avec fureur; moi manchot! je ne serai plus qu'un cadavre. J'étoufferai dans l'obscurité, dans l'inaction; je serai comme un lion en cage; ma force me deviendra un supplice. Je ne veux pas qu'on me soigne; va-t-en et laisse-moi pourrir en paix.

— Emportez-vous et mourez de rage, répliqua alors la Manidi; j'admire votre force de caractère! Vous vous glorifiiez en vous même, vous pensiez être le maître de votre vie, vous étiez comme un Dieu sans désir et sans crainte: « l'intelligence, disiez-vous, suffit à tout, quand on lui ferme une voie, elle s'en ouvre une autre. » Où sont maintenant ces belles maximes? Vous voilà bien payé de votre idolatrie de l'art! Un instant a fait de vous, tout à l'heure si confiant et si hardi un homme misérable qui n'a seulement point la force de vivre. Je vous admirais naïvement, j'étais dupe de votre orgueil, je vous croyais de l'énergie, et vous n'avez même point le courage de regarder votre mal en face, et avec la tête et le cœur encore entiers, vous vous croyez mort! — Mais que le désespoir vous étouffe, je vous abandonne; vous n'avez pas plus de raison que d'âme et de sentiment, et il n'y avait en vous que de la fureur.

— Maddalena, s'écria Simeone, ne m'abandonne pas; je mourrai si tu me laisses; aie pitié de moi: je suis fou, je suis lâche, mais c'est affreux vraiment!

Oh! ne me quitte pas, car il n'y a que toi qui me puisse encore donner du cœur.

— Eh bien, je resterai; mais vous m'obéirez, répondit d'une voix ferme Maddalena. Il faut mettre fin à ces fureurs: vous avez besoin qu'on vous apprivoise à la façon d'une bête féroce.

— Puis changeant de ton, elle ajouta en se rapprochant: « du courage, Simeone; vous n'êtes si abattu, que parce que toute votre sagesse n'était que folie, que vous aviez entassé toutes vos espérances sur une chose fragile. Mettez-vous maintenant au-dessus de tout cela, et de l'art et de la gloire; cherchez à votre cœur un appui solide qui ne lui puisse manquer. Croyez-m'en, quelque malheureux que nous paraissions, tout n'est jamais perdu; nous n'avons qu'à nous raffermir, il reste toujours un monde infini ouvert devant nous.

A ce moment, arriva Gaudenzio envoyé par Mariotto. Il se lamenta sur son ami et la mort de Carlotta; « mais nous sommes pressés, continua-t-il », je ne pourrai revenir de longtemps; à la guerre comme à la guerre, il faut nous mettre en besogne à l'instant.

Simeone ne s'était pas fait d'illusion, et les yeux sur Maddalena, il livra son bras au docteur. Gaudenzio était venu avec un aide et ses instruments, et il procéda à l'opération. Tout en adressant quelques banales consolations à l'artiste, il maniait sa scie avec une dextérité et comme un plaisir d'amateur, il déployait ses bandelettes, ou les roulait dans ses doigts avec autant de légèreté et de délicatesse

qu'en met une femme autour de ses dentelles. Simeone laissa plusieurs fois échapper des cris; toute son ancienne énergie semblait évanouie, et il ne prenait point la peine de retenir ses larmes. Pourtant au milieu de la douleur, il observait encore Gaudenzio. « Vous êtes beau, vous êtes superbe, lui dit-il à la fin; si je pouvais tenir un pinceau, j'aurais plaisir à vous peindre ainsi, estropiant les gens avec la grâce et l'entrain d'un artiste que réjouit son œuvre. »

L'opération faite, Simeone, sur l'ordre du docteur, demeura tout le jour en silence. Le soir il fut pris de fièvre: Maddalena encore toute faible et malade, passa cette seconde nuit auprès de lui. Elle s'assoupissait au bruit monotone et de plus en plus sonore de la canonnade; puis se relevait à un cri de Simeone et s'approchait de lui, comme si elle eût cru le pouvoir calmer en le regardant.

Il faisait à peine jour, qu'elle entendit marcher dans l'escalier : elle ouvrit la porte et trouva M. des Alinari qui errait avec étonnement dans leur palais désert.

— Vous, Maddalena, debout à cette heure! cria le jeune homme en l'apercevant; Dieu! que vous avez le teint enflammé! la fièvre va vous reprendre, vous êtes malade...

— Non, interrompit la Manidi, c'est moi la plus robuste ici : Carlotta est morte, Simeone a le bras coupé. Et vous, Cosimo, vous ne semblez pas moins fatigué que moi.

— Peu importe, répondit-il, Venise est perdue

plus de vivres, plus de munitions: nous n'avons pas assez d'hommes pour garder cette immense ville: les Autrichiens seront ici demain.

— Demain! reprit Maddalena, et que deviendrez-vous?

— Ne craignez rien pour moi; l'on fait une capitulation en règle, et l'on nous laissera sortir de la place. Vous m'attendrez ici, je viendrai vous chercher quand il sera temps. Adieu! l'on peut encore avoir besoin de moi.

— Avez-vous faim? demanda l'actrice en le reconduisant.

— J'ai mangé hier à midi.

— Attendez, dit Maddalena, nous avons encore des vivres ici.

Elle alla chercher un morceau de porc, et un peu d'eau fraîche, reste des dernières provisions de Mariotto. Cosimo en mangea la moitié à la hâte, Maddalena le servait, et ils ne se parlaient pas. « A bientôt et pour toujours, » dit M. des Alinari en partant.

La Manidi rentra dans la chambre de Simeone.

— Avec qui causais-tu dans le corridor? lui demanda le malade.

— Avec M. des Alinari; répondit l'actrice.

— M. des Alinari! toujours lui! il n'est donc encore ni mort ni estropié?

— Non, reprit Maddalena avec douceur; je lui ai donné à manger. Il m'aidera à vous emporter d'ici, car Venise va capituler. Restez bien tranquille, pour

que nous ne soyons pas obligés de vous laisser aux mains des Autrichiens.

Simeone ne répondit point, et ils demeurèrent tous deux en silence, songeant au nouvel avenir qui allait s'ouvrir pour eux.

XL

INCERTITUDE

Le lendemain 22 août 1849, Venise capitulait. Les Napolitains et les Romagnols, venus au secours de la place, aussi bien que ce qu'il y avait dans la ville de plus élevé par l'éducation ou le caractère, se préparaient à fuir devant les vainqueurs. Le sac de Brescia et la terreur qui pesait sur les Romagnes, montraient assez aux patriotes ce qu'ils avaient à attendre de ces généraux autrichiens qui faisaient périr les femmes sous le bâton. Rien n'était plus triste que le départ de tous ces hommes épuisés d'esprit comme de corps, à la fois ruinés et découragés, qui quittaient leur patrie en fugitifs sans pouvoir trouver nulle part, dans les lieux ou dans l'avenir, où placer leur espoir. Jamais l'Italie n'était tombée aussi bas.

L'étranger était partout : l'Autriche tenait garnison à Florence, à Bologne, à Ancône aussi bien qu'à Parme, à Modène et à Milan; les Français venaient d'entrer à Rome, et un despotisme sournois et brutal régnait à Naples. Il ne restait de libre qu'un coin de terre, le petit Piémont, et encore avait-il été contraint de recevoir dans ses forteresses des soldats autrichiens. L'on ne savait où chercher un refuge, et pourtant l'on partait en foule : Venise, déjà si dépeuplée par cinquante ans d'oppression, allait devenir cette cité morne et déserte qui serre le cœur. L'on s'entassait sur de petites barques, pour gagner les côtes de la Romagne; et de là chercher l'oubli dans les montagnes ou l'exil sur la terre étrangère. Les familles se séparaient en deux ; les hommes partaient, les femmes et les enfants demeuraient. Qu'ils étaient loin tous alors de prévoir que cet excès de malheur qui accablait l'Italie, l'allait rassembler tout entière dans un même sentiment, et par la communauté de souffrance, l'unir en une seule nation !

M. des Alinari était venu chercher Maddalena : elle n'avait point voulu abandonner Simeone, et malgré sa récente opération on avait chargé l'ancien acteur sur une barque déjà encombrée de blessés ou de malades. Ce fut une lente et triste navigation : matelots et passagers également abattus par les privations ou le chagrin, regardaient d'un œil morne les plaines souriantes de la mer, les dômes étincelants de Venise, et dans le lointain cette blanche muraille des Alpes que la Providence avait en vain jetée

comme un rempart autour de la patrie. Nos trois fugitifs furent accueillis par une famille de Ravenne avec le patriotisme qui distingue les habitants des Romagnes. M. des Alinari écrivit à sa mère : il n'en avait pu recevoir de nouvelles depuis quatre mois, et il résolut d'en attendre à Ravenne, car il avait besoin de repos avant de se remettre en voyage. La Manidi ne voulait point non plus partir avant l'entière guérison de Simeone. Elle et Cosimo passaient leurs journées ensemble; mais ils ne parlaient encore que du passé, comme s'ils eussent craint de s'interroger sur l'avenir.

Un matin, pourtant, Cosimo dit à Maddalena :

— Resterez-vous longtemps encore ici?

— Non, répondit l'actrice, car Simeone est guéri.

— Et où comptez-vous aller : il n'y a plus de théâtres. Nous porterons le deuil de l'Italie au moins pendant quelques mois. Il n'y a plus de place pour la joie, l'esprit, l'art. Que voulez-vous faire ?

Comme Maddalena ne disait rien :

— Vous êtes seule, continua Cosimo, sans famille, sans carrière; vous êtes étrangère à tous, excepté à moi. Nous avons aimé et souffert ensemble. Je n'ai pas, moi non plus, d'espérances, et ne m'en puis refaire de nouvelles. Je serais seul sans vous, car ma mère ne me comprend pas. Voulez-vous m'abandonner ?

Maddalena lui saisit la main sans répondre.

— Nous mènerons une vie humble, reprit M. des Alinari, nous nous enfermerons dans les montagnes; ma mère viendra avec nous, et, quand elle

vous connaîtra, vous prendra pour sa fille. Nous causerons, nous lirons, nous songerons ensemble. Nous ne manquerons jamais de pensées l'un avec l'autre. J'ai l'esprit plus libre, plus ouvert auprès de vous, et vous m'avez dit que je vous ai fait connaitre le calme et la joie. Maddalena, nos âmes ne se sont point jointes ainsi pour se laisser séparer.

— Non, répondit à demi voix la Manidi, qui lui tenait toujours la main.

Puis, après un instant de silence, elle reprit :

— J'entends Simeone qui m'appelle : il a encore eu un peu de fièvre cette nuit. Laissez-moi voir ce qu'il a.

Bien qu'il fût presque guéri, l'ancien acteur demeurait couché; il disait que pour un manchot le mieux était de dormir et de faire le mort.

— Que voulez-vous? demanda Maddalena.

— Quel temps fait-il? répondit Simeone.

— Toujours beau et chaud. Vous ne voulez pas prendre l'air? Il ferait si bon à vous laisser promener à travers la forêt.

— Tu causais avec M. des Alinari tout à l'heure : que vous disiez-vous?

— Que nous partirions bientôt.

— Partir ! oui, c'est cela, tu es lasse de moi, et tu as hâte de me quitter.

— Calmez-vous, de grâce; ne soyez point toujours furieux.

— Et crois-tu qu'il soit si aisé d'être tranquille quand d'un seul coup on a perdu les rêves de toute une vie, qu'on se sent réduit à l'impuissance, à

l'obscurité, au désespoir? Tu peux parler de calme, toi qui es heureuse et vas prendre ton bonheur au milieu des infortunes de ta patrie.

— Qui vous donne le droit de parler ainsi? interrompit tristement la Manidi.

— Je te devine, reprit Simeone, tu écoutes M. des Alinari, tu vas le suivre, l'épouser; tu seras riche, noble, aimée; vous vivrez conntents tous deux, mais vous vous ensevelirez dans votre bonheur; vous causerez, rêverez, jouirez ensemble, et ce sera tout. Vous vous aimez trop, vous êtes trop tendres tous deux pour faire quelque chose de bon. Et pourtant le ciel t'a donné une âme d'artiste; il t'a accordé la flamme et le souffle, et tu veux étouffer tout cela dans un bonheur d'amour!

— Je ne remonterai jamais sur le théâtre, dit Maddalena.

— Non, tu seras une grande dame, tu trôneras dans un salon ou nourriras tes enfants et soigneras ton mari. — Mais non! je t'aime, moi aussi; depuis que l'art m'a abandonné, je n'ai plus que toi pour m'intéresser à la vie. Je t'aime, non comme les autres hommes pour t'embrasser ou t'épouser, mais il me faut te voir, t'entendre, raisonner avec toi. Je ne tiens pas à t'avoir pour femme : sois ma fille, sers-moi de mère ou de sœur, reste ma gardienne et mon amie. Tu sais combien déjà tu m'avais changé. Eh bien! je t'obéirai en tout. Je suis comme un lion dont les dents sont limées et qu'un enfant conduirait. C'est toi qui m'as apprivoisé : maintenant que tout m'échappe, m'abandonneras-tu aussi? Tout in-

firme et désespéré que je suis, il me reste la tête ; je pourrais encore penser, écrire, inventer ; mais il me faudrait quelqu'un pour m'encourager, me prêter la main, me donner son âme, car le ressort de la mienne est brisé. Reste avec moi, et je me ferai une vie nouvelle ; tu seras puissante, grâce à moi ; je serai dans tes mains un instrument que tu emploieras pour la cause que tu voudras. Reste, c'est ton devoir ; j'ai des droits sur toi ! Mon Dieu ! je sais que je n'ai point de délicatesse ; je suis toujours rude et brutal, je te fais violence ; mais j'ai la fièvre, je suis estropié, désespéré ! Je veux que tu me sacrifies ta jeunesse, ta beauté, ton amour. Je te sais généreuse, et j'exploite ta générosité ; mais, en dehors de toi, je n'ai rien, ni parents, ni fortune ; il ne me reste qu'un génie qui me ronge le cœur : je mourrai de misère et d'ennui. Aie pitié de moi ! — Maddalena, poursuivit-il avec une sorte de colère, pense à madame des Alinari qui t'accuse d'avoir séduit son fils : veux-tu t'introduire dans sa famille de force ? Songe à M. di Maldi, à ce Beppino qui fut ton amant et le voulait redevenir : comment le reverras-tu quand tu seras sa belle-sœur ? Tu avais juré que cela ne serait jamais : tu ne peux pas épouser Cosimo.

A ces derniers mots, il retomba sur son lit, épuisé par la violence de ses sentiments.

— Il faut que vous soyez malade pour que je vous pardonne de telles paroles, dit avec amertume Maddalena en se levant.

— Ne te fâche pas, reprit Simeone, je suis fou ;

j'avais peur de te voir t'oublier toi-même. Tu es libre. Fais ce que tu voudras.

Puis, comme elle sortait, il cria encore une fois :

— Non, tu n'as pas le droit de l'épouser !

XLI

DÉCISION

Maddalena se retira dans sa chambre, s'assit à la fenêtre, et, sans voir le ciel ni la campagne, resta à songer. Puis, comme pour se distraire, elle prit un livre au hasard. Il y en avait peu dans cette maison, et elle tomba sur un volume de Silvio Pellico, que les nouveaux malheurs de l'Italie rendaient plus populaire encore. Elle le parcourut d'abord sans paraître penser aux pages que tournaient ses doigts; puis, rencontrant quelques lignes qui répondaient au trouble de son âme, elle se laissa aller à lire attentivement.

M. des Alinari revenait alors de la poste ; il rapportait une lettre de sa sœur, où la jeune femme le suppliait de revenir et d'abandonner cette comé-

dienne qui le fascinait. Elle ajoutait que leur mère était malade, et que la tristesse la minait lentement.

— Avez-vous des nouvelles? demanda Maddalena en le voyant rentrer.

— Oui, l'on m'attend à notre villa de Prato. Ma mère est souffrante, mais mon retour la guérira.

— Je suis curieuse aujourd'hui, fit l'actrice; je voudrais voir cette lettre, donnez-la-moi.

— Il n'y a rien qui vous puisse intéresser, répondit le jeune homme.

— Eh bien! c'est mon caprice : toutes mes fantaisies ne vous devraient-elles pas être sacrées?

— Soit : la voici.

— Elle m'intéresse beaucoup cette lettre, dit Maddalena en la lui rendant; elle est de votre sœur. La pauvre jeune femme semble avoir bien souffert; je lui pardonne de bon cœur tout ce qu'elle dit de moi.

— Elle changera bientôt de langage, répliqua Cosimo; vous m'aiderez à lui rendre la joie passée.

— Croyez-vous que ce soit ma présence qui la puisse rendre plus heureuse? demanda Maddalena en le regardant avec ses grands yeux noirs pleins de tristesse.

— Que lisiez-vous tout à l'heure? interrompit M. des Alinari pour changer de conversation : c'étaient *mes Prisons?*

— Non, *les Devoirs des Hommes*, qui sont à la suite.

— Un livre qui vous doit plaire, reprit le jeune homme, noble et élevé comme vous : il y a des

pages magnifiques sur les femmes, l'amour, la famille. Les avez-vous lues, ajouta-t-il avec timidité, comme revenant malgré lui à l'idée qui seule remplissait son esprit.

— J'en étais quelque part par là, répondit Maddalena en lui tendant le livre ouvert au chapitre où Pellico fait l'éloge du célibat. Lisez : cela n'est-il point beau? C'est peut-être austère, mais cela me paraissait écrit pour nous. Ou plutôt je ne sais ce que je dis ; j'ai un étrange égoïsme en vous condamnant à une vie solitaire. Non, vous aurez toujours le droit de chercher le bonheur dans tout ce qui flatte les rêves de l'homme ; seulement, ce n'est pas moi qui puis être votre compagne. Une femme souillée dans sa vie comme dans sa naissance sera toujours indigne de vous ; vous pourriez encore l'estimer; mais le monde, vos amis, vos parents vous blâmeraient, et vous ne voudriez point que vos enfants eussent à rougir de leur mère.

— Tout cela n'a point de sens, interrompit Cosimo avec une impatience mêlée de douceur. J'y ai répondu mille fois : cela me fait pitié, cela me blesse et m'irrite de vous entendre dire de pareilles banalités!

— Vous avez raison, tout cela ne signifie rien, reprit lentement Maddalena : vous voulez donc encore me faire dire ce que j'ai sur le cœur? Vous savez ce qui nous sépare; mais puisque vous ne craignez point de me rappeler le sujet de ma honte, je vous le dis sans détour, je ne puis pas être la belle-sœur de M. di Maldi.

— Maddalena, s'écria Cosimo...

— Ne me priez pas, je vous en supplie, continua-t-elle ; mon cœur n'est que trop d'accord avec le vôtre. Je me rappelle ce que je promettais à Dieu lorsque je vous voyais ébloui par la Turbini : ne me faites pas mentir à ces promesses-là, ce serait nous préparer des remords. Hélas ! bien des fois avant de vous connaître, j'ai rêvé d'être une héroïne à grands sentiments et de triompher de mon propre cœur : me voilà bien punie de mon orgueil et forcée aujourd'hui à un triste héroïsme. J'ai autant de peine que vous, Cosimo, à faire ce sacrifice. Oh ! dites-moi que vous y consentez, que vous m'approuvez, que vous n'êtes point malheureux ! ajouta-t-elle en lui prenant les mains et en le regardant dans les yeux.

— Tout ce que je puis, Maddalena, c'est de vous pardonner, répondit le jeune homme en s'asseyant : il est dur de ne vous avoir rencontrée que pour vous quitter ainsi.

— Oh ! moi, reprit Maddalena, j'ai trouvé doux le temps que j'ai passé avec vous ; au milieu des privations et des dangers, je l'ai savouré comme un bonheur qui ne devait point durer, mais nous en emporterons le souvenir. Puis, je ne veux pas vous devenir étrangère ; nos esprits vivront encore de la même vie, vous m'écrirez, nous nous verrons quelquefois, et bien vite viendra le temps où mes joues, déjà défraîchies, se faneront tout à fait ; il nous sera doux alors d'avoir été sévères l'un envers l'autre, comme nous le serions envers nous-mêmes.

— Que ferez-vous ? demanda Cosimo ; que ferai-je,

moi, Maddalena, qui ne me pouvais figurer l'avenir qu'à côté de vous?

— Vous vivrez avec votre mère, vous consolerez votre sœur de l'indifférence de son mari, vous vous guérirez vous-même en faisant du bien aux autres. Vous travaillerez, vous vous donnerez un but digne de vous. Voilà le moment de servir notre malheureuse patrie : vous serez de ceux que n'abattent point les revers ; un homme comme vous peut toujours quelque chose par la parole, la plume et l'étude. Je vous regarderai de loin, m'intéresserai à vos travaux et vivrai encore ainsi avec vous. Moi, je ne suis plus bonne à rien, je soignerai cet estropié de Simeone : vous ne pouvez en être jaloux. Je l'aiderai à vivre, le ferai travailler lui aussi, et lui servirai de main.— J'ai une demande bien indiscrète à vous faire, ajouta-t-elle d'un ton enjoué, en souriant avec des larmes plein les yeux. Nous sommes orphelins lui et moi, tous deux sans ressources : voulez-vous nous louer une de vos maisonnettes des environs de Lucques? Vous ne serez pas un propriétaire trop exigeant.

— J'ai, près de Pistoie, une petite villa qui vous conviendrait mieux, dit Cosimo ; nous serions plus voisins.

Le pays de Lucques est plus beau, reprit Maddalena; puis, nous ne voudrions pas vous faire perdre votre temps en de trop fréquentes visites. A Lucques, vous nous verrez une ou deux fois par an, en venant visiter vos terres. Cela sera assez, car le cœur s'amollit aux regards et aux paroles, et nous sommes

assez certains de notre mutuelle affection pour n'avoir plus besoin de nous en assurer sans cesse. Ainsi, c'est un contrat signé : nous sommes vos fermiers. Voulez-vous que nous passions les Apennins ensemble à petites journées comme autrefois ? Ce sera encore un paradis de quatre jours.

— O Maddalena ! dit Cosimo en lui prenant la main et en la lui baisant.

— Embrassez-moi, dit l'actrice ; une comédienne peut bien se laisser embrasser. Il faut au moins qu'avant de vous quitter j'emporte de vous un baiser. Au surplus, ce ne sera point le premier : vous rappelez-vous notre soirée du Panthéon? ajouta-t-elle en lui tendant le front.

Et sans plus rien dire, elle courut à la chambre de Simeone.

— C'en est fait, lui cria-t-elle, je reste avec toi, vilain bourru. Je serai ta fille, ta sœur, ta maman ; mais tu m'obéiras bien?

— A la bonne heure, Maddalena, dit l'artiste, tu as du cœur ; mais je savais bien que cela finirait ainsi.

Et dans le transport de sa joie, il l'embrassa à son tour.

XLII

LA VIE APRÈS LE RÊVE

Quelques semaines après, Maddalena et Simeone étaient installés dans leur petit domaine, L'ancien acteur reprit vite goût à la vie. Il fut pendant plusieurs mois sans pouvoir regarder un tableau : tout ce qui lui rappelait l'art dont il avait été si épris l'irritait. A la longue, son cœur se raffermit : ne pouvant plus faire de peinture, il en discourut, et d'artiste devint critique. Il prouva ce qu'il disait autrefois, que l'intelligence est universelle et propre à tout ce qu'elle veut. Mais sous l'influence de la Manidi, toutes ses études tendaient à un but unique, la régénération de l'Italie. Il cherchait à relever le courage de ses compatriotes en leur montrant la grandeur de leurs ancêtres dans l'art et la science, la vie

privée et la vie publique. Il écrivit dans les feuilles périodiques et se fit journaliste anonyme. Renonçant à toute vaine ambition, il prodigua, dans cet âpre labeur dont rien ne survit, une étendue et une vigueur d'esprit qui eussent pu prétendre à une gloire durable. Il ne consentit jamais à écrire de la main gauche. Maddalena lui servait de secrétaire ; mais elle lui prêtait plus que sa main et réchauffait de ses propres sentiments les pensées de son ancien maître.

Cosimo vivait retiré avec sa mère et sa sœur ; il était obligé de se montrer gai auprès de ces deux femmes, que la dissipation de M. di Maldi remplissait d'un chagrin incurable. Il se donna une double tâche qui ne laissât aucun loisir à ses rêves du passé. Il fit de l'agriculture et chercha à instruire ses paysans ; il comprenait que rien n'entrave plus le triomphe de l'esprit libéral que l'abandon des campagnes par les hautes classes et l'incurie des grands propriétaires, sinon pour leurs terres, au moins pour l'intelligence de ceux qui les cultivent. En même temps, il s'occupait d'un travail d'un ordre plus élevé, où, sans affliger sa mère, il pût réjouir Maddalena, qui demeurait toujours le but de ses pensées; et au momoment où, par oubli des principes de l'impartiale liberté, beaucoup d'Italiens prétendaient supprimer d'autorité toute institution monastique, il entreprit l'histoire de l'ordre de saint Dominique en Toscane. Nulle étude n'exigeait des connaissances plus diverses que l'histoire de ces moines républicains et artistes si mêlés à la vie tumultueuse des cités ita-

liennes. C'était pour M. des Alinari une occasion de rentrer en relation fréquente avec Maddalena. Il avait sans cesse besoin de les consulter, elle et Simeone, sur ces architectes, ces peintres, ces artistes en mosaïques, en verrières, en miniatures, ces maîtres de toutes sortes, si nombreux dans les couvents de Santa-Maria-Novella et de San-Marco, et dont plusieurs, comme Fra-Angelico et Fra-Bartolomeo, demeurent au premier rang des gloires de l'art italien. Maddalena, qui avait toujours eu du penchant pour les écoles primitives, se mit à en étudier les monuments, et, éclairant son instinct de l'esprit critique de Simeone, elle travailla de loin avec Cosimo, et, comme ils sentaient tous deux de même, cette collaboration leur fut facile et profitable.

Ainsi remplies par le travail, les années leur parurent plus douces à vivre que leur cœur ne se l'était promis. Pendant ce temps, dégoûté de tout et se salissant toujours dans de vils plaisirs, Mariotto errait de théâtre en théâtre et blanchissait dans les rôles de bouffon. Gaudenzio s'était retiré en Piémont et vivait au milieu de ces exilés de toutes les parties de la Péninsule, dont le rapprochement forcé préparait l'unité de l'Italie. Mais le docteur menait toujours de front l'étude et le plaisir : sa forte constitution s'y usa, et il mourut avant d'avoir achevé sa science, et sans assister à la résurrection de sa patrie.

Lorsque arriva la guerre de 1859, M. des Alinari employa toute son activité à décider l'union de sa petite Toscane à la grande patrie italienne. Quand l'annexion eut été votée, il vint à Lucques passer une

semaine avec Simeone et Maddalena. Ils parlèrent naturellement de l'Italie et de ses espérances ; mais chaque fois qu'il se retrouvait seul avec Maddalena, Cosimo en revenait à leur vie passée, aux premiers temps de leur connaissance, à Florence, à Rome, à leurs voyages, au siége de Venise. Une belle soirée d'été qu'ils étaient tous deux assis ensemble sous une ancienne loggia aux minces colonnettes, avec la magnifique campagne de Lucques à leurs pieds, et que Cosimo lui parlait encore du passé :

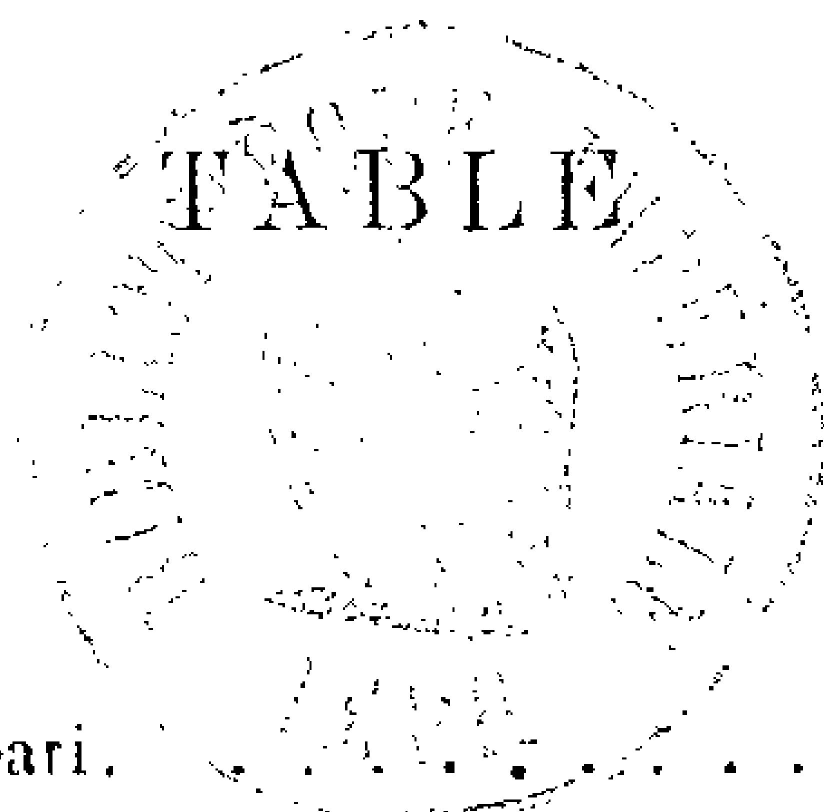
— Tout cela est déjà bien loin, lui dit Maddalena. Savez-vous que ces derniers jours j'ai eu trente-trois ans? Nous voilà sortis de l'âge des rêves : pourtant, ne vous semble-t-il pas que dans ces dix années nous n'avons point vieilli? Je me sens toujours l'âme aussi jeune et ne regrette pas ces temps d'orage. Il fait si calme maintenant dans notre cœur comme ce soir autour de nous : il y règne une sérénité toute semblable à ces limpides nuits d'été. Ne trouvez-vous pas doux ce repos du soir ?

— Oui, Maddalena, répondit Cosimo ; mais ne vous surprenez-vous point quelquefois à regretter notre belle nuit de tempête ?

Rome, avril 1866.

FIN

TABLE





FIN

POISSY. — TYP. ET STÉR. DE AUG. BOURET

POISSY. — TYP. ET STÉR. DE AUG. BOURET.